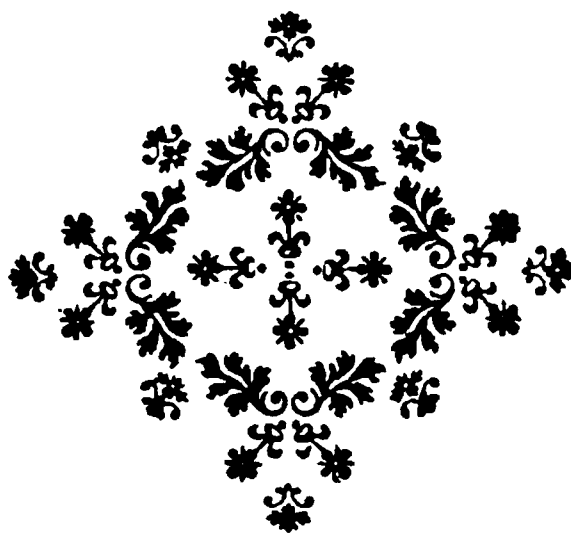


ARISTIDE
O U
LE CITOYEN;

Homo sum ; nihil humani a me alienum puto.
T E R.

S E C O N D E P A R T I E.



A L A U S A N N E,
Chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

M D C C L X V I I.

ARISTIDE O U LE CITOYEN.

XXVIII. DISCOURS.

du 3. Janvier 1767.

*Les visites surtout ont l'art de me déplaire ,
L'usage les ordonne & la gêne les suit ,
La froideur les commence & l'ennuy les finit.*

BOISSY.

UN correspondant très estimable , qui se signe *l'Atrabilaire* , nous a adressé , depuis peu , une lettre , pleine de traits de génie & de vérités utiles , dans laquelle il nous prie d'interposer nos bons offices , pour délivrer les personnes qui ont quitté le monde , des visites de cérémonies , dont il peint l'ennui avec une vivacité qui prouve qu'il plaide dans sa propre cause , & qui éloigneroit pour toujours ses facheux , si elle pouvoit leur parvenir.

Comme ses plaintes nous ont paru légitimes , nous prenons la liberté de représenter à tous les visiteurs de profession , qu'il y a non seulement de l'impolitesse , mais même de la cruauté , à

pour suivre dans leurs retraites des personnes qui , en s'y réfugiant , annoncent une volonté réfléchie de se séquestrer du monde ; & nous déclarons , de plus , qu'en examinant les motifs qui peuvent engager à cette espèce de persécution , nous n'en avons trouvé aucun de raisonnable. On croit quelquefois ces personnes très malheureuses , & on les visite par charité ; c'est l'erreur d'un bon cœur & d'un petit esprit : mais sous la conduite de ces deux guides , on peut faire beaucoup de mal par bonté ; & nous croyons devoir avertir ces gens charitables , que quoique eux & nous , nous attachions notre bonheur à vivre dans le tourbillon du monde , où la véritable félicité a incontestablement établi son siège , & où le contentement , la joye , la bonne gaieté , sont empreints sur tous les visages & animent toutes les physionomies ; il est cependant possible que d'autres , par l'effet d'une constitution mal organisée , pensent moins bien , & se trouvent plus heureux dans leur retraite. Habitans du *grand théâtre* , plaignons les , mais ne quittons point nos champs Elisées pour aller les troubler dans leurs antres.

On se persuade d'autres fois , que ces

honnêtes gens n'ont quitté la foule que pour se livrer davantage à leurs amis , à la tête desquels on se place sans balancer ; nous ne nions point que cela ne soit arrivé , mais nous croyons aussi avoir remarqué , qu'on a quelquefois quitté le monde à cause de ces bons amis , & qu'on y rentreroit avec plaisir s'ils alloient en retraite.

La curiosité est une troisième source d'importuns ; se retirer du monde est une chose si peu naturelle , si extraordinaire , si incompréhensible , qu'elle suppose nécessairement un homme qui ne ressemble point aux autres. Nous l'avions à peine envisagé pendant qu'il vivoit avec nous ; mais son départ le métamorphose , & on court après lui , comme les petits enfans courent dans les rues après un animal rare. Quelques hommes , dont on a parlé , n'ont peut-être dû leur célébrité qu'à ce foible commun , dont ils ont fait un petit artifice en se cachant pour être apperçus. Mais outre que ce motif est humiliant pour ceux sur qui il agit , il est désagréable pour ceux qui en sont les objets ; quand on craint d'être vu on n'aime pas à être contemplé comme un phénomène.

S'il arrivoit qu'on fit de ces visites par désœuvrement , ce qui doit être fort rare , dans une ville comme celle - ci , où chacun est essentiellement occupé , il nous paroît qu'il y auroit bien de la méchanceté à vouloir porter sa fainéantise chez une personne qui s'est , sans doute , retirée pour mieux employer son tems. Enfin , s'il y a des pais où on les fasse par des vues d'intérêt , nous pensons qu'il est de nôtre ofice d'avertir qu'on se trompe grossièrement en croyant faire sa cour , par des visites , à des personnes qui les haïssent ; & j'ai oui conter à un voyageur , venu , sans - doute , des terres australes , une anecdote bien propre à rendre circonspect. Il avoit employé les plus belles années de sa vie , à visiter très souvent , un vieux parent qui ne lui étoit rien ; le parent meurt , on ouvre le testament datté de quinze ans avant la mort , il s'y trouve couché pour un gros légat , qui ne lui paroît point un prix suffisant de ses soins ; il compte sur le codicile , on le lit ; *Un tel m'ayant fait tant de visites , pour chacune desquelles je lui ai escompté tant , le légat est payé.* Ce vieillard étoit bizarre en tout ; *j'ai escompté le double , disoit-il , pour les visites faites les jours*

consacrés à des cérémonies religieuses , parce que j'ai mépris & aversion , pour ces gens qui se font un grand mérite de donner aux affligés un temps qu'ils ne peuvent employer ni aux plaisirs , ni aux affaires. Un légat , fait à une société charitable , se trouva rayé , parce qu'un des membres lui avoit répété souvent , que les sociétés pauvres étoient les héritiers légitimes des riches ; car ce sont monstres dangereux , disoit - il , sur la terre , que gens qui établissent que la charité peut se fonder sur l'injustice ; mais ce codicile m'éloigne trop de l'objet de cette feuille ; & ce que je viens de dire , pourroit persuader à quelques unes de ces personnes judicieuses , accoutumées à conclure du particulier au général , que nous condamnons toutes les visites , puisque nous blâmons celles qu'on fait , sans raison , aux personnes qui les craignent ; par une seconde conclusion , aussi conforme que la première à la logique de bien des gens , on décideroit qu'Aristide ne veut point que les hommes commercent , & l'on ne tarderoit pas , à trouver dans nos feuilles , un plan pour nous ramener à l'état de sauvages. Nous nous hâtons de prévenir ces jugemens erronés & injurieux ; si nous ne croyons

pas , avec H O B B E S , que l'homme , né toujours méchant , doive toutes ses vertus à la société , nous ne croyons pas non plus , avec M. R. qu'elle corrompe nécessairement l'homme toujours né bon ; & nous sommes persuadés que c'est dans le sein de cette société , bien entendue , qu'il peut trouver le vrai bonheur ; il est fait pour être heureux par ses semblables , & pour concourir à les rendre heureux ; nous sentons que nous le ferions nous mêmes , si nous pouvions resserrer ces liens de sociabilité , *ces cordons d'humanité* , qui établissent entre les hommes les relations les plus douces & les plus solides , & augmenter la somme d'amitié qui existe sur la terre ; bien loin donc de blâmer le commerce de société , nous voudrions contribuer à l'étendre , & le plus sûr moyen pour cela , ce seroit peut-être de le peindre tel qu'il doit être ; mais être véritablement liés , & se faire des visites de cérémonie , ne nous paroissent point des mots synonymes ; hommes honnêtes , qui , soit raison , soit foiblesse , vous aimez encore , qui avez un plaisir reciproque à vous voir , qui commercez ensemble avec autant d'utilité que d'agrément , commercez journellement ;

toutes les visites que vous vous faites font un bien de plus dans le monde ; mais sont-elles les plus nombreuses ? Il y en a d'autres , dont après beaucoup de recherches , nous n'avons pas encore pû découvrir l'utilité , & si nous n'étions pas témoins , tous les jours , de l'importance qu'y attachent les personnes qui les font , nous soupçonnerions presque , que celles qui les reçoivent pourroient leur dire ce que Mademoiselle Mardi (†) écrivoit à une de ses amies , *Vous venez voir les gens au pied de la lettre , puisque vous n'avez rien de bon ni de solide à leur dire.* Il est vrai qu'on a adopté , assez généralement , le moyen que cette ingénieuse correspondante du spectateur proposoit à sa prétendue amie , & que *des billets imposeurs donnés aux valets qui vous mentent* , concilient très bien , l'empressement qu'on veut se témoigner , & le peu d'envie qu'on a de se voir. Cependant comme il arrive encore , trop souvent , que des domestiques peu stiles au ton vrai , ont peine à se persuader que leur maître soit sorti quand il est dans sa chambre , & le décèlent par leur peu d'assurance , ce qui l'expose

(†) Spectat. t. I. p. 118.

au cruel embarras de sourire à quelqu'un qui l'ennuie , ou de caresser quelqu'un qu'il n'aime pas ; (car enfin , qu'on en dise , qui pourroit aimer tout le monde ?) & que d'ailleurs , les personnes qui craignent le plus cette espèce de visite , étant souvent celles qui savent le moins comment on les évite , se trouvent chez elles , toutes les fois qu'elles ne sont pas ailleurs , ce qui dérange beaucoup celles qui vont les voir ; nous avons pensé s'il ne conviendrait point de les supprimer , & si nôtre autorité ne feroit point compétente pour les interdire : mais ce projet nous a d'abord paru impraticable , parceque nous avons senti , & ceci s'applique bien moins à nôtre ville , dont les habitans sont généralement si aimans , & dans laquelle les visites de pure cérémonie sont par là même si rares , qu'à celles dans lesquelles on feroit plus caressans qu'aimans , & où l'on se verroit par habitude , par air & par désœuvrement , bien plus que par plaisir , nous avons senti , dis - je , que ces stériles assurances d'un souvenir reciproque , étoient d'une indispensable nécessité ; cependant , de nouvelles réflexions nous ont fourni un projet de correspondance , entre les person-

nes qui n'ont rien à se dire , au moyen duquel nous concilions tout ; c'est d'établir une salle commune , dans laquelle chaque personne membre de la compagnie visitante aura son tronc , comme il y en a à la porte de quelques Eglises , dans lequel , tous ceux qui voudront aller la voir sans la trouver , feront porter leur nom , galamment imprimé sur un joli billet ; un domestique intelligent ira tous les mois ouvrir le tronc , & reportera tout de suite le nom de son maître dans ceux de toutes les personnes qui auroient garni le sien.

Le maître en lisant ces noms connaîtra non seulement les sentimens de chaque personne , mais il saura aussi ce qu'elle lui auroit dit , tout comme s'il l'avoit vue. Nous avons déjà trouvé aisément les fonds pour la construction de cette salle , mais ayant appris qu'il règne , dans quelques villes , une espèce de foiblesse de jambes , qui ne permet à plusieurs personnes de faire des visites qu'en voiture ; & craignant que , si elle venoit à attaquer nos concitoyens , il n'en résultât de grands inconvéniens pour nos pavés , & un nouveau train de valets destinés presque uniquement à courir devant ou après la voiture de

leur maître , ce qui , comme on le remarque depuis dix ans , dans tous les livres de tous les genres , dépeupleroit les campagnes , & nuiroit extrêmement à l'agriculture , nous sommes persuadés que les Magistrats feront les fraix de cette fondation avec plaisir , pour remédier par là au double inconvénient d'avoir moins de laboureurs dans leurs campagnes , & plus de paveurs à leurs gâges.

Malgré ce sage établissement , nous convenons qu'il restera encore des occasions dans lesquelles on devra payer de sa personne ; il n'y a même point de doutes par rapport aux événemens heureux ; la joye aime à être vue & à se répandre ; allons voir ceux qu'elle entoure ; supposé même que nous les ennuions en détail , nous leur faisons plaisir en gros , & huit ou dix pages , pleines de noms , font un spectacle plus réjouissant qu'on ne le croiroit à la première vue. Les deuils nous ont un peu embarrassé ; il nous paroïsoit que la vraye tristesse n'étoit pas faite pour se montrer , qu'elle craignoit le grand jour , qu'autant la présence , les soins , les consolations de nos vrais amis , nous étoient utiles dans ces circonstances , autant les

révérences , les discours , les larmes froides des étrangers , nous étoient à charge ; nous trouvions surtout de la barbarie à forcer un père , un époux , un fils , des frères , accablés de douleur , épuisés de fatigue , à recevoir , au milieu des places , les complimens de toute une ville passant en file ; cette cérémonie nous avoit rappelé , plus d'une fois , Mezence faisant attacher des vivans à des cadavres ; mais en pensant ensuite que les afflictions sont utiles aux hommes , nous avons jugé qu'on ne pouvoit que louer des usages qui ajoutent affliction à l'affligé.

Par rapport aux visites des circonstances , dans lesquelles nous sommes , nous souscrivons avec bien du plaisir à tout ce qu'en a dit le sage Aristide de Paris , qui , en remontant à leur origine , a prouvé toute leur utilité dans leur première & véritable institution ; nous regrettons avec lui , qu'elles aient dégénéré ; mais si elles ne doivent plus être qu'une vaine cérémonie , il est à souhaiter qu'elles finissent entièrement ; le masque des vertus , loin de les remplacer , achève de les détruire ; & l'homme à qui ces circonstances n'inspirent rien , n'est honnête qu'autant qu'il se tait. Devons - nous craindre que cette maxime ne réduise toute une ville au si-

lence , pendant quelques jours ? à Dieu ne plaise ! que nous ayons une telle idée ; laissons dire au méchant , *est-ce qu'on aime encore ?* Mais en nous affigeant de ce que les hommes s'aiment moins qu'ils ne devroient s'aimer , gardons-nous bien de croire qu'ils ne s'aiment plus , & que l'indifférence a remplacé , chez eux , toutes les affections ; gardons-nous d'insulter le public , en pensant que tous les complimens qu'on s'est fait , ont été de vains sons qui n'expriment rien , & ne sont que des paroles oiseuses. Nous aimons à être persuadés que la vraie amitié a dicté plus d'une visite ; & comment pourrions-nous croire éteints des sentimens qui vivent au fond de nos cœurs ? Oh ! nos chers concitoyens , de tout sexe & de tout rang , vous recevez dans ce moment une visite digne de la cordialité des premiers âges ; cette feuille est pour vous la carte d'Aristide , puisse l'assurance de ses vœux , les plus tendres & les plus empreintes , vous faire autant de plaisir qu'il en auroit à vous donner les preuves les moins équivoques de leur sincérité.

A Lausanne , chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

ARISTIDE

O U

LE CITOYEN.

XXIX. DISCOURS.

du 10. Janvier 1767.

C'Est avec un véritable regret que nous supprimons une lettre de vœux , qui nous est parvenue trop tard pour la faire paroître dans la circonstance qui lui convenoit , persuadés qu'on l'auroit *lue jusqu'à la fin* malgré l'importance du sujet qu'elle traite. Il est bien à craindre qu'on ne trouve le même défaut au discours que nous donnons aujourd'hui. Il paroît dans une circonstance peu favorable pour lui. Peu de gens auront le tems de le lire : mais sans avoir la ridicule ambition de vouloir percer à travers le tourbillon de leurs occupations , jusqu'à ces hommes de plaisir , qui n'ont pas un moment à eux , qu'il nous soit permis d'amuser le loisir de ce petit nombre de personnes désœuvrées qui aiment à connoître leurs devoirs & à les remplir.

Tome II.

B

Tollit id quod maximè proprium est optimæ præstantissimæque naturæ: Quid enim est melius aut quid præstantius bonitate ac beneficentia.

CIC. de Nat. Deor. L. I.

Cette opinion dépouille la Divinité de ses plus glorieux attributs, car il n'y a rien de plus excellent que la bonté & la bienfaisance.

JE ne prie point Dieu, dit l'incrédule, que lui demanderois - je ? qu'il dérrange pour moi le cours des choses ? Cette objection suppose ce principe, que les évènements sont liés entr'eux de toute éternité par une chaîne que rien n'est capable de rompre, que tout ce qui arrive est l'effet nécessaire de la volonté immuable de Dieu, qu'en un mot, tout ce que nous voyons dans le monde n'est qu'un développement successif d'effets, qui résultent d'un décret primordial comme de leur première & unique cause. Niez ce principe, & l'objection croule par ses fondemens. En effet, si Dieu n'a pas déterminé d'une manière fixe & immuable l'ordre & l'arrangement des choses, s'il a donné aux causes secondes, à la créa-

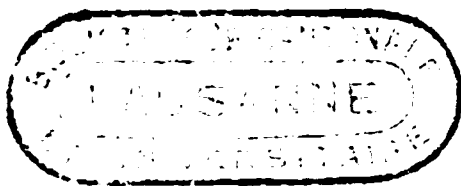
ture intelligente , une efficace qui la rende elle-même *cause* de mille évènements , on n'est plus admis à former contre la Prière une objection prise d'un enchainement nécessaire qui n'existe pas , & que Dieu n'a point préordonné. Or Dieu a créé des êtres libres pour être capables d'agir par eux mêmes , d'opérer tels & tels effets , d'imprimer à la matière telle & telle modification , de se déterminer de telle ou telle façon , en vertu du pouvoir qu'ils ont reçu d'agir ou de n'agir pas : donc le *cours des choses* n'est point l'effet nécessaire d'un décret de Dieu ; donc il n'est point de chaîne fatale qui lie entre eux les évènements. Sans - doute , s'il étoit prouvé que Dieu eût établi dans la suite d'évènements qui doivent occuper la scène du monde une concaténation absolue , une *nécessité* à laquelle les hommes eux mêmes dussent servir comme les rouages d'une montre servent à son mouvement , il est évident que , dans ce cas , il seroit absurde de prétendre que Dieu *dérangerait* ce plan éternellement formé , & dont rien ne seroit capable d'empêcher l'exécution , & l'objection contre la Prière , tirée de l'immutabilité de ce plan , auroit quelque couleur de vraisemblance ,

mais comme la nature même de l'homme , ce sentiment intime que le Créateur lui a donné de sa liberté , prouve qu'il a voulu le laisser l'arbitre & le maître absolu de ses actions , & lui donner , par cela même , une influence réelle sur les évènements ; il s'enfuit évidemment aussi , que ces *évènements* n'ont pas été de toute éternité prédéterminés par l'Etre Suprême , & par cela , que le prétendu *arrangement* qu'on nous objecte est une chimère.

J'observe en second lieu , qu'en supposant que Dieu eut établi dans le monde moral des loix générales , telles qu'il en a établi dans le monde physique , l'objet de nos prières pourroit se réaliser sans croiser la marche de *ces loix*. Je souffre des douleurs violentes & je prie Dieu de les adoucir : je suis dans l'indigence & j'implore la bénédiction Divine sur le travail que j'entreprends pour m'y soustraire : je me vois exposé à un grand danger , & je sollicite le secours de l'Etre Suprême. Dans tous ces cas , est-il nécessaire que Dieu dérange le cours des choses , pour donner de l'efficacité aux remèdes employés pour me rétablir , pour couronner par

le succès mes entreprises , pour m'enlever au péril qui me menace ? Et ne sent-on pas au contraire , qu'il peut faire servir ces mêmes loix à opérer ces différens effets ? Que penseriez - vous d'un homme , qui prétendrait qu'un Monarque bouleverse les constitutions fondamentales de son Royaume , qu'il interrompe l'ordre de la législation , qu'il *dérange le cours* de l'administration , sous prétexte qu'il accorde à ses sujets différentes graces qu'ils lui demandent.

Enfin , en admettant même , dans le gouvernement des choses humaines , un ordre , un *arrangement* préétabli , la prière ne pourroit-elle pas être envisagée comme un ressort essentiel à cet arrangement , comme une des roues de cette vaste machine , comme un *moyen* auquel Dieu a voulu annexer telle ou telle grace , tels ou tels événemens , tels ou tels effets ? Dans le monde physique , Dieu a subordonné l'énergie d'un grand nombre de loix à l'influence ou à l'action libre de l'homme. Je pousse un corps , & à l'occasion de cette impulsion , le mouvement se distribue dans toutes les parties , & se communique



dans une proportion fixe à un autre corps. J'agis sur une portion de matière , j'en change la modification , je lui donne une forme qu'elle n'avoit pas , je lui imprime un nouveau degré de mouvement , ou j'arrête celui qu'elle avoit , dira - t - on que je bouleverse l'ordre des choses , que je *dérange la suite des événemens* ? Non sans - doute : je ne suis dans tout cela que la cause occasionnelle de l'opération des loix que Dieu a établies. Appliquez ce raisonnement à la prière , & l'ordre que l'Etre Suprême a établi dans le monde physique , transportez - le au monde moral ; supposez que Dieu ait attaché à la prière du juste une efficacité réelle ; supposez qu'il l'ait établi comme cause occasionnelle de tel ou tel événement ; supposez qu'il ait voulu faire dépendre ses graces de nôtre empressement à la solliciter , comme il fait dépendre le degré de mouvement imprimé à ma main de la volonté que j'ai de la mouvoir ; que devient alors l'argument de l'incrédule ? Sera - ce *déranger le cours des choses* que de faire suivre la grace du *moyen* même qu'il aura établi pour l'obtenir ? Sera - ce suspendre

l'exercice de ses loix , que d'en maintenir toute l'énergie ?

Et qu'on n'objecte point ici que , dans la supposition d'un plan éternellement préordonné , qui embrasseroit tous les évènements , l'homme n'ayant point en lui de principe de détermination , mais étant nécessairement déterminé par les loix immuables d'un décret céleste , il n'est point libre de *prier* ou de ne *prier pas* , qu'il suivra par rapport à cet acte religieux , l'impulsion surnaturelle à laquelle il est soumis , & qu'ainsi il est toujours absurde de lui prescrire un devoir , qu'il ne peut remplir qu'autant qu'il y fera nécessité par une force étrangère & irrésistible. Cette objection qui fuit à la vérité du système de nos adversaires , dans lequel je raisonne , porte à plomb sur toutes les actions de la vie , sur toutes les déterminations de la volonté , sur tous les actes de vice & de vertu , & tendroit par conséquent , en dernière analyse , à plonger le genre humain dans une inaction totale. Car enfin , si dans la supposition d'un ordre d'évènements arrangés de toute éternité , il est absurde d'exhorter les hommes à la

prière, il fera également absurde de les exhorter à la justice, à la tempérance, à la charité, en un mot, à quelque vertu, à quelque action que ce soit; puisque en conséquence de ce système, l'homme n'ayant en lui aucun principe d'activité propre, il ne peut agir qu'autant qu'il est mû, qu'autant qu'il est poussé par un agent supérieur, qui crée & produit en lui toutes ses déterminations. Concluons que, quelque système que l'on embrasse, soit que l'on attribue aux causes secondes, c'est-à-dire, aux êtres intelligens, une activité proprement dite, qui leur donne sur les évènements une influence réelle, soit que l'on admette dans ces mêmes évènements un développement nécessaire d'effets dont la première & unique cause réside dans la volonté immuable de l'Etre Suprême, il est toujours vrai que la prière envisagée comme l'expression de nos besoins, est un devoir *utile*, & qu'ainsi l'objection tirée d'un prétendu dérangement dans le *cours des choses* ne porte aucune atteinte à cette utilité.

Il est aisé de voir, qu'il ne faut que les plus simples notions de la Philoso-

phie , pour ruiner les sophismes des prétendus philosophes , & que c'est attaquer la *raison* que d'attaquer l'*Evangile*. Ne craignons donc pas de voir jamais ces deux lumières en opposition , & quand Jésus - Christ nous dit , *demandés , & il vous sera donné* : croyons qu'il connoissoit mieux & les intentions de Dieu , & les intérêts de l'homme , que ceux qui nous disent , *je ne prie point Dieu , que lui demanderois-je ?*

Mais quand même on conviendrait que la prière , entant qu'*expression de nos besoins* , n'a point auprès de Dieu d'efficacité proprement dite ; quand on avoueroit qu'elle n'influe en rien sur les déterminations de sa volonté , je dis qu'elle a toujours relativement à l'homme une utilité réelle & immédiate. Demander un bien soit *temporel* , soit *spirituel* , & le demander avec ardeur & dans le véritable esprit de la prière , c'est en sentir le *besoin* , c'est le sentir vivement , c'est par cela même , se montrer disposé à faire usage pour l'acquiescer de tous les moyens que Dieu nous a donnés ; c'est pour ainsi dire l'obtenir au moment même où on le sollicite. Un homme qui

implore la bénédiction de Dieu sur son travail, s'y appliquera avec d'autant plus d'activité, qu'il sera plus pénétré de confiance, en la bonté de son Créateur. La demande même, qu'il fait d'un secours surnaturel, suppose nécessairement l'emploi de toutes les facultés naturelles. Convaincu que Dieu ne sauroit récompenser la mollesse, l'oïveté, la négligence, il sent qu'il ne peut espérer son assistance qu'autant qu'il l'aura méritée en quelque sorte, en déployant tous les talens, toutes les forces, toutes les ressources qu'il a déjà reçues : Sa prière ne porte pas sur une exemption de travail, elle ne porte que sur le succès de celui qu'il entreprend ou dont il s'occupe ; & quelle idée plus propre à l'y soutenir, à l'y encourager, à l'y faire réussir, que l'espoir de la protection divine, que la vue de cet oeil céleste que sa foi lui montre, pour ainsi dire, ouvert sur ses travaux, & les éclairant de ses regards ?

Cette observation acquiert un nouveau degré d'évidence, si vous l'appliquez aux objets spirituels de nos demandes. Pourquoi Dieu exige-t-il de ses créatures des actions de grâces ? Pourroient-elles

contribuer à son bonheur ? La reconnaissance des hommes serviroit-elle à établir sa bonté , ou leur ingratitude la détruiroit-elle ? Non , c'est pour l'intérêt même de l'homme que Dieu veut qu'il soit reconnoissant , parce que rien n'est plus propre à l'attacher à la vertu , que le sentiment de ses bienfaits. Il en est de même de la prière. Si Dieu exige que nous lui exposions nos besoins , ce n'est pas , sans doute , qu'il les ignore , il les connoit mieux que nous : ce n'est donc pas pour les lui apprendre qu'il veut que nous le prions , c'est pour nous les apprendre à nous mêmes : car tel est nôtre aveuglement que , tandis que nous nous exagérons les besoins temporels , nous ignorons le plus souvent ceux de l'ame , parce que tout occupés des premiers , nous ne portons presque jamais la vue sur les autres. Or le premier pas à la vertu , c'est l'*étude de soi-même* , étude si difficile au milieu du tumulte des passions & du tourbillon du monde , mais qui devient toute naturelle , toute familière au Chrétien , qui se fait un devoir habituel de répandre son cœur devant Dieu , de lui exposer

ses foiblesses , & d'implorer avec ardeur un secours dont le besoin même l'éclaire sur les dangers de son état , & sur la nécessité de rassembler contr'eux toutes ses forces.

La prière envisagée sous ce point de vue , est une méditation profonde sur nous-mêmes ; c'est l'acte d'une ame qui , dans la présence de son Dieu , se replie au dedans de soi , s'étudie , s'apprécie en quelque sorte , & par l'examen de ce qui lui manque , joint au désir sincère de l'acquérir , se dispose par cela même de la manière la plus efficace à hâter cette acquisition. Demander à Dieu qu'il nous préserve de la tentation d'une injustice , n'est-ce pas allumer dans son ame l'amour de l'équité ? Implorer son secours contre un panchant vicieux , n'est-ce pas s'avouer à soi-même le vice de ce panchant ? n'est-ce pas en sentir le danger ? n'est-ce pas s'armer contre lui ? & dans ce sens demander , n'est-ce pas obtenir ?

ARISTIDE

O U

LE CITOYEN.

XXX. DISCOURS.

du 17. Janvier 1767.

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux.

LA FONTAINE.

» **G**NATHON ne vit que pour soi ,
» & tous les hommes ensemble sont
» à son égard comme s'ils n'étoient point :
» non content de remplir à une table la
» première place , il occupe lui seul celle
» de deux autres ; il oublie que le repas
» est pour lui & pour toute la compa-
» gnie ; il se rend maître des plats , &
» fait son propre de chaque service. — Il
» se fait quelque part où il se trouve une
» manière d'établissement , & ne souffre
» pas d'être plus pressé au Sermon ou au
» théâtre que dans sa chambre ; il n'y a
» dans un carrosse que les places du fonds
» qui lui conviennent ; dans tout autre ,
» si on veut l'en croire , il pâlit & tombe
» en foiblesse : s'il fait un voyage avec

„ plusieurs personnes , il les prévient dans
„ les hotelleries , & il fait toujours se
„ conserver dans la meilleure chambre le
„ meilleur lit : il tourne tout à son usage ;
„ ses valets , ceux d'autrui courent
„ dans le même tems pour son service ,
„ tout ce qui se trouve sous sa main lui
„ est propre , hardes , équipages : il em-
„ barasse tout le monde , ne se contraint
„ pour personne , ne plaint personne ,
„ ne connoit de maux que les siens , que
„ sa repletion & sa bile ; il ne pleure
„ point la mort des autres , & n'appré-
„ hende que la sienne qu'il rachetteroit
„ volontiers de l'extinction du genre
„ humain.

C'est ainsi que l'inimitable LA BRUYERE peignoit il y a quatre-vingt ans , le caractère de l'Egoïste ou de l'homme qui n'est dans le monde que pour lui.

Si la race des Gnathons étoit absolument éteinte , on ne pourroit rien faire de mieux , à mon avis , que de la laisser dans l'oubli auquel elle paroît naturellement condamnée ; mais combien n'en aperçoit-on pas encore de rejettons ? Il semble même , que l'espèce s'en est multipliée , à mesure que la mollesse & la sensualité ont étendu leur empire , enforte que le caractère d'un Gnathon , qui étoit

peut-être unique dans le tems qu'on en faisoit le portrait que l'on vient de voir , est à peine aujourd'hui un caractère singulier.

Sans prétendre méfurer mon pinceau avec celui du grand maître , dont je viens de rapporter les paroles , j'ai cru pouvoir ajouter quelques traits à cette esquisse , & il m'a paru qu'il ne seroit pas hors de propos de les présenter sous une distribution , qui aidât à saisir le caractère que j'entreprends de tracer.

D'abord je considère Gnathon comme simple habitant de nôtre globe. Sans-doute on n'exigera pas de lui qu'il fasse preuve de son existence par des services rendus à la totalité du genre humain. Il est peu de mortels dont l'influence puisse s'étendre sur l'espèce entière. Mais n'est-elle pas en droit d'attendre , au moins de la sensibilité , de tout ce qui porte le nom d'homme. C'est en vain que vous en demanderiez à un Gnathon ; il ne voit , il n'apperçoit que sa personne dans l'univers , & s'il ne croit pas précisément que tout a été fait pour lui seul , il agit au moins comme s'il en étoit persuadé. Le bien , le mal qui arrivent dans le monde , ne le touchent qu'à proportion de la part qui lui en revient. Un tremblement de

terre qui aura englouti plusieurs villes , une peste qui ravage un Pays , une guerre qui désole vingt Provinces , une tempête qui aura occasionné mille naufrages , petits évènements pour sa chère personne , trop éloignée pour en sentir les secousses , & qui ne l'affectent non plus que s'il s'agissoit de la planète de Saturne.

Son ame est encore plus insensible aux intérêts de la postérité , *après moi le Déluge* , c'est sa maxime favorite , c'est elle qui entretient en lui cette douce tranquillité , sur laquelle repose tout le système de son bien être.

Mais , à quoi bon exiger des vœux impuissans , de vains regrets , une compassion inutile ? Le monde en ira - t - il mieux , si je m'afflige des malheurs qui arrivent à mille lieues de moi ; & l'intérêt que je prendrai à un bonheur , que je ne puis point partager , en augmentera - t - il la durée ou l'intensité ? C'est ainsi que raisonne un froid calculateur du sentiment. Mais qu'il est à craindre , que celui qui ne trouve chez lui aucune sensibilité , dans les cas où il croit qu'elle pourroit être inéficace , ne la refuse aussi dans les occasions où elle pourroit produire des fruits.

Voyons cependant , si en plaçant Gna-

thon dans une circonférence moins étendue , on pourroit parvenir à tirer de son ame quelque étincelle. Observons - le donc comme Citoyen , comme enfant de la Patrie. Mais ces mots , Patrie , Citoyen , sont pour lui des mots vuides de sens , dont il n'a jamais compris la signification & encore moins l'énergie.

Le gui est - il tenu à des devoirs envers l'arbre dont il tire les suc nourriciers , doit - il quelque chose à la branche qui le porte , & ne remplit - il pas sa destinée en végétant à ses dépens ? Il en est de même d'un Gnathon à l'égard de sa Patrie ; s'il s'intéresse à son bonheur , ce n'est qu'à raison de la part qu'il peut y avoir en son propre & privé nom. Qu'elle soit en paix ou en guerre , cela lui est bien égal , moyennant que sa situation personnelle n'en soit pas changée. Est - on menacé d'une épidémie , il craint pour lui , & pour qui encore ? pour lui , & pour lui seul ; tout au plus ses inquiétudes s'étendront - elles jusques sur son cuisinier. Survient - il une disette , vous ne l'entendrez pas plaindre le sort de tant de malheureux , exposés à mourir de faim ou de misère ; mais il dira , *nous allons être accablés de pauvres*. Du reste , il prendra d'assez justes

mesures pour empêcher que la calamité ne perce jusqu'à lui , & pour faire enforte qu'elle tourne même à son avantage. Que lui importe le prix du pain , son boulanger est payé d'avance.

Il sourit avec complaisance au progrès de la corruption , il applaudit au luxe qui ruine la nation , à la mollesse qui l'énerve , à la cupidité qui l'affervit. Les dissensions civiles ne l'affectent , qu'autant qu'elles dérangent ses plaisirs , ou qu'elles troublent son repos , & ce qu'il y trouve de plus fâcheux , c'est l'ennui de n'entendre parler d'autre chose. Il ne juge de la prospérité d'un gouvernement , que par le plus ou le moins de facilité qu'on y trouve de satisfaire aux raffinemens de la volupté. Il s'est pourvû de bonne heure d'une heureuse incapacité , qui l'éloigne naturellement des emplois publics , ou s'il lui arrive d'en demander , c'est uniquement pour le bénéfice qui peut y être attaché , & qu'il a soin de retirer avec autant d'exactitude , qu'il en met peu dans l'exercice de ses fonctions.

Il est réveillé au milieu de la nuit par une allarme de feu , il s'informe où il est , on lui dit qu'un quartier éloigné du sien est menacé d'un embrasement total , il se tourne de l'autre côté & se rendort

paissiblement après avoir ordonné qu'on vienne l'avertir , au cas que l'incendie s'approche de la maison qu'il occupe , de manière à la mettre en danger. Une grêle enlève à mille laboureurs le fruit de leurs peines & de leurs sueurs , il se plaint de quelques carraux de vitres qu'elle lui a cassé.

Je conviens dira - t - on , qu'en produisant Gnathon dans la carrière du Patriotisme , ce n'est pas le moyen de le faire paroître à son avantage ; il faut pour la remplir dignement , des talens & des vertus qui ne sont pas donnés à tout le monde , & après tout , peut - être vaut-il mieux pour sa Patrie , qu'il ne se mêle point de ses intérêts. Mais voyez-le dans ses sociétés , au milieu de ses liaisons & de ses connoissances , suivez - le dans le monde pour lequel il semble être fait ; c'est - là qu'il faut l'examiner , c'est d'après cet examen que vous pourrez le juger , & que vous reviendrez peut - être des préventions que vous n'aviez prises contre lui , que pour ne l'avoir pas vû dans son véritable jour.

En effet , si je m'approche des lieux où le jeu , le plaisir & la bonne chère rassemblent ces êtres sociables , destinés à se soulager les uns les autres du poids

reciproque de leur existence , je suis toujours sûr d'y rencontrer Gnathon. S'agit-il d'arranger un souper , de former quelque société de plaisir , d'illustrer une fête plutôt par le nombre , que par le choix des conviés , on peut toujours compter sur lui. Nommez - moi un spectacle où on ne l'ait pas vû , une partie de plaisir qu'il ait manqué , ou qu'il ait rompu. Qui est plus empressé à aller féliciter , au moindre événement fortuné , ceux même au bonheur de qui il porte peut-être envie. Où trouver enfin un homme d'un meilleur commerce.

Mais cet homme de si bon commerce , cet homme qu'on trouve partout , je m'apperçois qu'il ne s'oublie nulle part. Attentif à saisir tous les petits avantages qui se trouvent sous sa main , il ne néglige rien de ce qui peut lui donner quelque sensation agréable. Voulez-vous savoir quelle est la meilleure place dans une chambre , autour d'une cheminée , à une table , au spectacle , à la promenade , vous n'avez qu'à voir celle qu'il occupe. Voulez - vous connoître les bons morceaux & les meilleurs vins , voyez dans un repas ceux qu'il se réserve , ou dont il a soin de se faire servir. Personne n'est plus heureux au jeu que lui ;

cependant à la moindre perte , vous l'entendez gémir de son infortune ; d'ailleurs , sans pitié pour ceux que le malheur poursuit , il n'y trouve à redire , que de n'être pas seul à en profiter. Au milieu d'une infinité de liaisons , vous ne lui découvrirez aucun ami. Eh ! que feroit-il de l'amitié , ses plaisirs sont autant au dessus de sa portée que ses devoirs. Vous sortez d'une maladie pendant laquelle il ne vous a donné aucun signe de vie , il vous rencontre & vous demande des nouvelles de votre santé , répondez lui tout ce qui vous plaira , vous êtes sûr qu'il n'entend pas votre réponse. Il évite avec soin les affligés , non à cause du sentiment pénible qu'ils excitent dans son ame , mais parce que leur commerce est gênant. Ses froides consolations font connoître la glace de son cœur. Le mérite n'a pas plus de droits sur lui que le malheur. Il peut connoître les tons & les termes obligeans , mais il ne connut jamais l'art d'obliger ; l'importunité seule peut lui arracher des bienfaits , mais il y met toute la mauvaise grace nécessaire pour empêcher d'y revenir ; un refus n'auroit pas fait une leçon aussi forte.

Cependant , lui arrive-t-il d'avoir

besoin de vous , ne croyez pas que le souvenir de son indifférence , à votre égard , l'empêche de vous demander des services ; la discrétion ne l'arrête point , il exigera de vous des soins , des peines , des sacrifices , qu'on n'oseroit demander à l'ami le plus intime , & sur la reconnaissance de qui on auroit les droits les mieux établis. Enfin , ne commercez point avec un tel homme , si vous ne voulez être dupe à tous les instans.

Rapprochons les objets , mettons les encore plus à sa portée , évitons de trop grands efforts à cette ame pesante & glaireuse. C'est dans le sein d'une famille , au milieu des siens , environné de ceux pour qui la voix de la nature sollicite ses affections , & de ceux à qui il devroit être attaché par ce commerce journalier de bons offices & de prévenances , qui fait l'ame & la douceur des sociétés domestiques ; c'est en un mot , dans ses propres foyers , qu'il faut observer Gnathon. Interrogez donc ceux qui sont appelés à vivre avec lui , ils vous diront , qu'il n'a de soins , d'attentions , de ménagemens que pour la seule personne , qu'il ne se perd jamais un moment de vue , qu'il fait arranger les choses de façon qu'aucune des incommodités do-

domestiques ne peuvent pénétrer jusqu'à lui, laissant aux autres le soin de se les partager comme ils l'entendent, pourvu que son exemption n'en reçoive aucune atteinte. Est-il en santé, il faut que toute la famille soit assujettie à ses goûts, à ses marottes & à ses caprices. A-t-il la plus légère incommodité, elle se fait sentir à tous les individus de la maison. Lui-même, dans aucun cas, ne se gêne pour personne, & il trouveroit fort injuste qu'on ôsât l'exiger. Y a-t-il un malade, lui seul n'en est point dérangé. Si c'est un Domestique, aussi-tôt que la maladie s'annonce, comme pouvant être longue ou dangereuse, il le fait transporter chez ses parens, au péril de sa vie, & ne s'en informe plus. Il ménage ses chevaux, & il tue ses valets ; la raison en est, que les valets ne se vendent point en foire. Si c'étoit des esclaves, ils seroient bien mieux traités. Le calcul est facile à faire.

Il ne connoit de relations de parentage que celles dont il peut espérer quelque profit, ou qui peuvent contribuer à ses plaisirs. Il a placé tout son bien à fonds perdus, quoiqu'il ait des proches parens, gens de mérite & à l'étroit. Il cherche depuis long-tems un moyen de tirer de son mobilier quelque parti, qui puisse

augmenter son revenu sans être obligé de s'en défaire, & il consentiroit volontiers à être enterré au dépens de sa paroisse, si la somme nécessaire pour cela pouvoit augmenter ses jouissances.

Ainsi, dans quelque position que vous placiez l'Egoïste, vous le verrez toujours replié sur son propre individu, & n'imaginant pas seulement qu'on puisse s'occuper des biens, ou des maux d'autrui. Voulez-vous enfin connoître la juste étendue de l'espace où se déploient ses affections, mesurez sa hauteur, sa largeur & son épaisseur, & vous en aurez l'exacte dimension; l'élasticité de son ame ne s'étend pas au-delà.

J'ai essayé de peindre l'Egoïste, & peut-être n'ai-je fait qu'une caricature. Le Lecteur qui aime les applications, n'en feroit sûrement que de fausses, s'il prétendoit trouver un original à qui tous les traits que je viens de tracer pussent convenir. Mais si, par aventure, il venoit à se reconnoître lui-même à un seul, qu'il se défie du principe qui l'a produit, & qu'il craigne d'augmenter tellement la ressemblance, qu'on ne puisse plus le méconnoître.

A R I S T I D E

O U

LE CITOYEN.

XXXI. DISCOURS.

du 24. Janvier 1767.

NOus reprenons hardiment le sujet intéressant de nôtre avant-derniere feuille. Si entre nos lecteurs, il en est quelqu'un qui ne lise que pour s'amuser, nous lui conseillons de ne pas lire ce Discours, mais pour le prix de cet avis, nous lui demandons de ne pas condamner ce qu'il n'aura pas lû.

A l'utilité immédiate de la prière, envisagée comme l'expression de nos besoins, joignons les avantages sans nombre qu'elle nous procure, en la considérant sous un point de vuë plus général. Je les raporte à ces deux idées principales ; *elle humilie l'orgueil ; elle élève l'ame.*

S'il est un remède contre l'orgueil, c'est sans-doute la prière : s'il est un

moment où l'homme doit rougir des ridicules prétentions sur lesquelles il le fonde ; c'est celui où , prosterné devant Dieu , il ne voit en foi que l'homme. Qu'a-t-il en effet alors qui le distingue de ses semblables ? Quels titres allégueroit-il devant son Créateur pour établir sa supériorité ? Sa naissance , ses richesses , ses dignités , ses talens , son génie ? Mais que font auprès de l'Etre suprême tous ces avantages qu'il étale avec tant de faste aux yeux de ses semblables ? Une vapeur légère qui se dissipe aux aproches du soleil. Si dans le monde , au milieu de cette foule d'adulateurs qui s'avilissent jusqu'à caresser sa chimère , il parvient à oublier qu'il est homme , la prière le fait rentrer dans son état naturel , elle détruit ce fantôme que son imagination s'étoit plû à élever : le Monarque , le Conquérant , le Héros , le Philosophe , le Riche s'évanouît , & il ne reste que la créature foible , dépendante , bornée , péchereffe & mortelle. S'il porte sa vue sur les biens dont il jouit , *qu'a-t-il qu'il ne l'ait reçu ?* que possède-t-il qu'il ne soit obligé à chaque instant d'en faire hommage à son Créateur , & qui ne puisse à chaque inf-

tant lui être enlevé ? S'il réfléchit sur sa nature , qu'est-il ? un composé fragile , jouët de la douleur , & que la *rencontre d'un vermisseau* fût pour réduire en poudre ? S'il se replie sur son ame , que lui présente-t-elle qu'une raison subjuguée par les sens , un esprit obscurci par le préjugé , une conscience corrompue par le vice ? Dans le tourbillon du monde tout l'énorgueillit , tout l'ényvre , tout l'élève à ses propres yeux : dans le silence de la prière tout le rabaisse , tout l'humilie , tout le rend petit & méprisable. Dans le tourbillon du monde , tout l'entretient de sa puissance , de sa grandeur , de sa gloire , parce que tout le sépare de Dieu & lui cache sa petitesse : Dans le silence de la prière , tout le ramène à ses besoins , à sa faiblesse , à son néant , parce que tout le rapproche de Dieu & lui découvre sa dépendance. Dans le monde , l'orgueil met entre lui & ses semblables une distance chimérique , qu'il parvient à croire réelle : dans la prière , le point de vue change , il se sent accablé de l'intervalle immense qui le sépare de Dieu , & qui le met sur une même ligne avec la dernière des créatures.

Tels sont les aveux humilians que lui arrache la prière , telles sont les vérités qu'elle lui retrace. Vérités utiles pour le Grand , puisqu'elles lui aprennent qu'il n'est élevé au - dessus de ses semblables que par des avantages factices , étranges à sa nature , qui ne peuvent le distinguer aux yeux de Dieu , qui n'ajoutent rien à sa perfection , & qui ne sauroient par conséquent détruire , ni cette égalité parfaite que l'Etre suprême a mise entre tous les hommes , ni ces sentimens d'amour & de bienveillance qui doivent les unir.

Vérités utiles pour le Riche , puisqu'en lui faisant envisager ses richesses comme un pur don de la Providence , comme un dépôt qu'elle lui a confié , & par conséquent comme un objet de bienfaisance & non pas d'ostentation , elles l'éclaircissent sur le véritable usage de ses biens , & le rappellent au pauvre que son orgueil lui faisoit oublier.

Leçon salutaire qui n'abaisse l'homme que pour le rendre véritablement grand , qui n'humilie son amour propre que pour rallumer l'amour de ses semblables , & qui lui aprenant ainsi à s'apprécier , ouvre la porte à toutes les vertus dont l'humilité est la source.

Après avoir détruit dans l'homme cette grandeur chimérique , ouvrage de l'orgueil , la prière lui montre sa grandeur véritable , & lui fournit les moyens d'y parvenir.

On peut envisager le ^{la prière}devoir comme l'école & l'abrégé de tous les devoirs. Tous les différens points de vue sous lesquels Dieu s'y présente à nous , font autant de principes de vertus , & de motifs à sa pratique. Dieu est le créateur & le conservateur des hommes : tous tiennent de lui leur existence : tous doivent à ses tendres soins les moyens qui la soutiennent & la perpétuent : à ses yeux , ils sont donc tous égaux ; ils ne forment tous qu'une même famille , dont il daigne être le père & le protecteur. C'est la première idée que nous offre la prière , mais cette idée seule ne renferme - t - elle pas le germe de tous les sentimens , qui doivent nous animer envers le prochain ? Ne réveille - t - elle pas dans nos cœurs cette tendre affection pour les hommes , nos frères , nos semblables , qui , en excluant en nous tout désir de vengeance , tout mouvement de haine , d'envie , d'animosité , produit & facilite à la fois

tous les devoirs que nous avons à remplir à leur égard ?

A l'idée de Créateur se joint naturellement celle de *bienfaiteur*, & ce nouveau point de vue réveille deux sentimens également salutaires, la *confiance* & la *reconnoissance* : la confiance par rapport aux biens *demandés* ; la reconnoissance par rapport aux biens *reçus*. Dieu est un bienfaiteur dont l'homme peut tout attendre ; mais c'est un bienfaiteur infiniment sage, qui connoit mieux que lui ses besoins, & qui fait y proportionner ses secours. S'il lui refuse les biens qu'il demande, c'est qu'ils lui eussent été funestes : s'il le visite par des épreuves qui l'affligent, c'est qu'elles lui seront utiles. Dieu se présente toujours à lui comme un père *tendre* mais *éclairé*, dont il respecte toutes les dispensations, parce qu'il en connoit la sagesse, & ce sentiment, que la prière nourrit sans - cesse en lui, bannit le murmure, fortifie sa foi, soutient ses espérances & opère dans son ame une résignation que rien n'est capable d'ébranler.

S'il porte maintenant ses yeux sur les bienfaits qu'il a reçus de son Créateur,

& dont tout ce qui est en lui comme tout ce qui l'environne , lui retrace le souvenir , quel plus puissant éguillon à la vertu ? Peut-on se rapeller un bienfait sans le reconnoître , peut-on le reconnoître sans aimer le bienfaiteur , peut-on aimer le bienfaiteur , & ne pas s'empressez à lui plaire ? Telle est la marche , telle est la gradation de sentimens que la prière faite dans son véritable esprit , met dans nos cœurs : telle est l'espèce de filiation dont elle est la tige. En nous retraçant les graces sans nombre , dont Dieu nous a comblé , elle nous porte à la reconnoissance , par la reconnoissance à l'amour , par l'amour à l'obéissance. Douce & aimable chaîne , qui nous attache à la vertu par les liens même du sentiment , & qui fait de notre soumission aux loix de Dieu , l'expression & le tribut de nôtre gratitude.

Enfin , la prière nous présente Dieu comme modèle. En vain la Religion nous exhorteroit-elle à inviter l'Etre tout parfait , si l'étude de Dieu & de ses attributs étoit inaccessible aux efforts de l'homme , ou si l'homme négligeoit cette étude. Pour imiter un modèle , il faut

le connoître : or quel moyen plus propre à nous faire connoître Dieu , que la prière ? C'est par elle qu'on cherche Dieu ; c'est par elle qu'on le trouve. Dans cette communication intime de l'ame avec son Créateur , ses perfections se manifestent , se dévelopent , se font sentir à l'esprit sous les côtés les plus touchans , les plus propres à intéresser le cœur , & à influencer sur la conduite. Semblable à un artiste plein d'émulation & d'ardeur , qui , les yeux toujours fixés sur un parfait modèle , contemple avec transport toutes ses beautés , en médite les différens rapports , se nourrit de cette vue , & par les efforts assidus d'une attention infatigable , parvient enfin à en saisir le caractère & en exprimer les traits ; l'homme qui prie avec dévotion , fixe sur l'Être Suprême les yeux de son esprit , contemple ses divins attributs , se nourrit de l'étude de ses perfections , & pénétrant son ame des célestes rayons de ce *soleil de justice* , porte dans toute sa conduite cette chaleur qu'il en a reçue. Chaque jour il avance l'ouvrage de son bonheur , chaque jour sa vertu acquiert une étendue

due nouvelle , une nouvelle pureté , un nouveau degré de perfection. C'est toujours , si j'ose m'exprimer ainsi , d'après Dieu qu'il travaille. Il s'approche de Dieu pour y puiser des leçons , il ne le quitte que pour aller les pratiquer.

Parvenue à ce degré d'élevation , il ne reste plus à l'âme pour atteindre le plus haut période de grandeur , dont elle est susceptible dans le monde , que de se détacher de ce monde , & de s'unir à Dieu par les liens du plus parfait amour. Eh ! quels secours à ce dernier égard ne lui fournit pas la prière ! L'homme qui , par une heureuse habitude , s'est familiarisé avec elle , ne voit plus rien ici bas qui soit digne de tous ses vœux. Dans le commerce intime qu'il entretient avec son créateur , il fait une comparaison perpétuelle entre Dieu & le monde , & dans cette comparaison , où est le bien , où est l'avantage terrestre qui ne s'anéantisse ? Dans le monde , sous les noms empruntés de puissance , de grandeur , de richesse , il ne voit que foiblesse , que petitesse , que misère. En Dieu il trouve la plénitude de la Majesté & de la grandeur , un pouvoir qui

exécute au moment que la volonté ordonne , dont aucun obstacle ne peut arrêter les desseins , & qui ne connoit de bornes que celle qu'il se prescrit à lui-même. Dans le monde , il ne voit qu'erreur & qu'incertitudes , quelques foibles lueurs éparfés çà & là que le sage ne rassemble qu'à force de travail , qu'il obscurcit souvent de ses préjugés , & qui n'ofrent au plus heureux qu'une lumière vacillante , qui fufit à peine pour le guider. En Dieu il trouve la source de la vérité , un torrent de lumière qui illumine à la première vue ceux qui ont le bonheur d'en aprocher , & qui , fans étude , fans fatigue , fans travail , changera leurs conjectures en démonstrations , leur foi en vue , leurs doutes en certitude. Dans le monde , il ne voit que des biens fragiles , qu'un bonheur momentané , que des plaisirs frivoles que la peine précède , que l'inquiétude accompagne , que le dégoût , la fatiété , quelquefois les remords suivent ; qui loin de remplir l'ame n'y laissent après eux qu'un vuide insupportable que rien ne peut combler. En Dieu , il trouve le principe fixe & invariable

de la vraie félicité , *félicité* fondée sur des biens que rien ne peut ravir à celui qui les possède , sur des biens seuls dignes d'une ame intellectuelle , analogues à ses facultés , calculés sur sa nature immortelle , proportionnés à l'immensité de ses désirs , en un mot , sur des biens préparés par la bonté & par la sagesse de l'Etre infiniment *sage* & *bon*.

Tel est le magnifique spectacle que la prière renouvelle sans - cesse sous les yeux de l'homme religieux. Heureux celui qui fait le contempler ! Il y trouve la vraie nourriture de l'esprit & du cœur. Absorbé par ces ravissans objets , tout ce qui attache les hommes au monde est pour lui un objet de dégoût & d'ennui. Il fuit ce qu'ils recherchent , il cherche ce qu'ils évitent. La solitude , si onéreuse pour le mondain , est le charme de sa vie ; que dis - je , c'est dans le monde qu'il se trouve seul , c'est dans la retraite qu'il jouit de la plus agréable des sociétés , de celle de Dieu. Tout le ramène à lui ; le spectacle de la nature , les mouvemens de son cœur , les réflexions de son esprit ,

tout lui peint son Créateur , tout lui parle de lui ; le murmure des fontaines , le ramage des oiseaux , le silence des forêts , *les Cieux lui racontent sa gloire & le firmament sa puissance.*

Dans ces sublimes contemplations , il dépouille tout ce que son commerce avec le monde lui avoit fait contracter d'impur & de grossier : semblable à ces métaux qu'un feu continuél affine , & qui après avoir déposé dans le creuset tout ce qu'ils ont de terrestre & de matériel , s'exhalent dans les airs , & n'y portent de leur substance que ce qu'elle a de plus spirituel & de plus pur ; l'homme perfectionné , amolli par la prière , s'élève au dessus des sens & de la nature : ce n'est plus un habitant de la terre , c'est une intelligence céleste , en qui les flammes de l'amour divin ont consumé tout ce qui restoit de mortel & de corruptible.

A Lausanne, chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

ARISTIDE

O U

LE CITOYEN.

XXXII. DISCOURS.

du 31. Janvier 1767.

Illic ubi nihil opus est , ibi verentur

TER.

Ils craignent là où ils n'en ont aucun sujet.

IL y a quelques jours qu'étant allé faire visite à un jeune homme de ma connoissance , je le trouvai un livre à la main ; mais en même tems je m'aperçus à certain mouvement assez rapide , aussi bien qu'à son air un peu décontenancé , que le livre qu'il tenoit n'étoit pas celui qu'il lisoit au moment de mon arrivée. Je ne crus pas manquer à la discretion , en lui demandant à voir celui qu'il venoit de prendre , il me le remit en rougissant ; c'étoit la production d'un de ces beaux esprits , dont la plume est consacrée au libertinage. Fort

Tome II.

E

bien , lui dis - je , mais il faut que le livre que je vois sur cette tablette , soit de bien mauvais aloi , puisque vous préférez d'être trouvé lisant celui - ci , à être surpris tenant celui - là. Vous pouvez vous en éclaircir , me dit - il ; je l'ouvre , mais quelle est ma surprise d'y trouver un de nos livres sacrés. Expliquez - moi tout ceci , lui dis - je , car je n'y puis rien comprendre. Le jeune homme m'avoua que , ne s'attendant point à ma visite , & croyant que c'étoit quelqu'un de ses camarades qui venoit le voir , il avoit craint d'être surpris lisant l'Ecriture Sainte.

J'aurois cru manquer aux devoirs de l'amitié , si je n'avois fait sentir à ce jeune homme , tout ce que cette crainte avoit de pusillanime & de ridicule , & je parvins , à ce qu'il me parut , à lui inspirer une confusion plus salutaire & plus raisonnable que celle qu'il avoit voulu éviter. De retour chez moi , je ne pus m'empêcher de faire quelques réflexions sur la nature & les effets de la fausse honte , & les ayant jettées sur le papier , j'ai cru pouvoir en faire la matière de ce discours.

LA HONTE est un sentiment naturel à l'homme ; & quoiqu'en ayent dit

certaines Philosophes , il lui est très nécessaire , ou pour prévenir ses chutes , ou pour l'aider à s'en relever. Telle est aussi sa vraie destination. Qu'on ne la perde jamais de vue : qu'on soit attentif à bien diriger ce sentiment ; quant à ses objets & quant à ses degrés , on en fera , si non une vertu , du moins une aide à la vertu. Sans cette attention , il peut devenir & devient souvent en effet , une source de maux & de vices. Car qu'est - ce que la honte ? c'est le sentiment douloureux qui naît de la *conscience* , d'une action qui pourroit nous avilir à nos propres yeux ou à ceux des autres. On voit par là , combien il est important de se faire de justes idées des objets qui doivent exciter ce sentiment , & du degré auquel chacun de ces objets mérite que nous le portions.

Avoir honte d'une imprudence comme d'un crime , d'une légère indiscretion comme d'une lâche trahison , c'est confondre absolument la nature des choses. Avoir honte de sa naissance , de sa pauvreté , (quand on n'y est pas tombé par sa faute , ou qu'on n'a négligé aucun moyen honnête de s'en tirer) , c'est toujours orgueil ou folie. Avoir honte

d'une action indifférente , mais qui peut être mal interprétée , c'est foiblesse. Avoir honte enfin , de ce qui est bon , louable , convenable en soi , mais qui peut nous exposer à la censure de certaines personnes , c'est toujours lâcheté , & souvent crime.

Tous ces excès sont condamnables , sans - doute , car dans tous ces cas , on a plus de honte qu'il n'en faudroit avoir , ou lorsqu'il n'en faudroit point avoir , ce qui constitue en général *la fausse honte*. Mais c'est particulièrement au dernier cas que ce nom paroît réservé , apparemment parce que , quoique le plus déraisonnable & le plus funeste , il est néanmoins le plus commun. *Quoi ! dira-t-on* , il est commun de voir des gens qui savent qu'une action est bonne , louable , convenable & qui rougissent de la faire ! O Aristide ! quelle idée avez-vous de nos mœurs ? Si l'illustre Athénien , dont vous ôsez prendre le nom , eut pensé comme vous , il n'eut jamais obtenu celui de *Juste*. Il faut répondre à ce reproche , & par malheur , cela ne m'est que trop facile : de combien d'exemples , en tout genre , ne puis-je pas appuyer ce que je viens de dire ?

Il est beau , il est généreux , tout le monde en convient , de prendre le parti d'un homme dont on attaque injustement la réputation : qui le fait cependant ? Ariste est vertueux , franc , vrai , œconome ; il joint à des mœurs pures une pitié sans faste , une charité active , un cœur toujours ouvert aux plaintes du malheureux & de l'indigent ; humble & modeste , il tâche de cacher ses bonnes actions : les secours ~~qu'il donne~~ , les libéralités qu'il fait , il les déguise sous le nom de prêt , mais il a déplu à *Thrason* & à *Célimène* ; ils ne croient ni l'un ni l'autre à la vertu : on loue celle d'Ariste dans une nombreuse compagnie ; ces éloges les irritent , ils s'arment de tous les traits de la satire & de la calomnie ; ils savent l'art de les manier ; *Ariste* en est bien-tôt percé. Il a dans les manières , dans le ton de voix , dans la façon de s'habiller , quelqueune de ces singularités toujours avidement saisies & gravement relevées par les petits esprits. C'est par là qu'on l'attaque d'abord. On met les rieurs contre lui , & l'on arrive ainsi par degrés à ses bonnes qualités. Elles changent de nature , elles disparaissent sous le pinceau de *Thrason* & de *Céli-*

même. Sa franchise devient rusticité ; son économie avarice ; sa pitié grimace & superstition ; ses largesses , dons corrupteurs ; ses prêts les plus charitables , usures. *Philinte* étoit présent , il est homme d'honneur , il connoit mieux *Ariste* ; il fait profession de l'estimer plus que personne , & cependant il garde le silence , il sourit même , comme s'il n'étoit question que d'une innocente plaisanterie. On lui en fait des reproches ; il répond froidement , qu'il n'aime pas à contredire ; qu'il faut se prêter à l'esprit des sociétés dans lesquelles on vit ; que les rieurs n'étoient pas de son côté ; qu'il se feroit infailliblement exposé au ridicule en prenant parti pour *Ariste* , dont après tout , il veut bien être l'ami , mais non pas le Don - Quichotte , & il trouve cette apologie sans réplique.

Damon est riche , il a de l'ordre dans ses affaires , il règle sagement sa dépense ; ennemi des excès du jeu , du luxe & de la prodigalité , il se conduit en conséquence. Il est d'ailleurs très éclairé , & remplit ses devoirs avec tant d'exactitude , que je ne suis point surpris de l'entendre citer souvent comme un très bon modèle. Un de ses amis , d'un ca-

ractère bien différent , le prie de lui prêter cent louis , dont il a , dit - il , le plus grand besoin. *Damon* fait que cet argent est destiné à des parties de plaisir & de jeu qui , plus d'une fois , ont nui à la réputation de son ami & dérangé sa fortune ; il le fait & n'en prête pas moins cette somme. Il craindrait , en la refusant , de démentir sa réputation de complaisance & de générosité , de s'exposer au reproche d'avarice ou de dureté.

Cléon est libéral , magnifique ; il est plus que cela , il est juste , humain , compatissant. Il voit que ses dépenses dérangent ses affaires , absorbent des sommes qu'il devrait consacrer à l'éducation d'une nombreuse famille , & le mettent dans une sorte d'impossibilité de s'acquitter des dettes les plus légitimes. Il va se trouver dans le cas de ces hommes barbares qui , pour satisfaire un luxe insensé , ne rougissent point de frustrer les artisans du prix de leur travail , & leurs domestiques de leur salaire. Il le voit , il le sent , son cœur en est déchiré : il seroit tems encore d'arrêter le cours de ce désordre ; le remède est en ses mains : il ne peut se résoudre à l'employer : il faudroit réduire sa maison , ses équipa-

ges ; retrancher quelque chose de la somptuosité de ses fêtes , de sa table , de ses ameublemens. Mais que dira - t - on s'il prend ce parti ? que pensera - t - on ? à quels motifs n'attribuera - t - on point cette *reform*e ? Elle va lui faire perdre tout d'un coup la considération dont il jouissoit , & les respects qu'on lui prodiguoit : le mépris de la part des uns , une pitié non moins cruelle , peut - être , de la part des autres , en feront les premiers fruits. Quel avilissement ! il ne peut en soutenir l'idée ; il en frémit , & sourd désormais à la voix de la justice , de l'humanité , de la nature , il ne pense qu'aux moyens de soutenir le ton qu'il a pris.

Théophile étoit né avec les plus heureuses dispositions ; un père éclairé & vertueux les avoit cultivées avec soin & avec succès. Il lui avoit , de bonne heure , inspiré un goût vif pour les sciences , un amour dominant de la vertu , un respect profond pour la Religion : *Théophile* entre dans le monde , y porte ses principes & les y soutient assez bien pendant quelques tems. Il assiste à une conversation où les mœurs & la Réli-

gion n'étoient guères ménagées , il voulut en prendre la défense , on fourit ; il parut plaifant qu'un jeune homme voulut faire le Docteur , il fut un peu déconcerté ; un ami l'avertit que fon zèle feroit pris pour pédanterie , & lui donneroît du ridicule ; c'en fut affez , non pour lui faire abandonner tout d'un coup fes principes , mais pour le rendre réfervé à les produire. Il eut honte de paroître ce qu'il étoit , & du fîlence auquel il fe condamna , il paffa peu à peu à l'indifférence , puis à l'approbation des maximes , & enfin à l'imitation des mœurs qui l'avoient d'abord revolté.

Je ne crains pas que ceux de mes lecteurs , qui ont quelque ufage & quelque connoiffance du monde , m'accufent d'avoir peint de fantafie , ou d'avoir trop chargé mes portraits. Je conviendrai cependant , fi l'on veut , que *la fauffe honte* ne fe produit pas toujours fous des traits auffi frappans que ceux que je viens de préfenter , mais elle ne fe décèle pas moins , par mille autres qui ne peuvent échapper à un efprit un peu attentif. Nous reconnoiffons tous qu'il y a plus de nobleffe & de grandeur d'ame

à pardonner qu'à se vanger ; l'Évangile nous en fait un devoir essentiel. Le monde a d'autres maximes , on en gémit , dit - on , mais on les fuit , & c'est toujours le devoir qu'on leur sacrifie. On a fait une fausse démarche , on rougit de l'avouer , & on tâche de la couvrir par une plus fausse encore. On a un tort léger , facile à réparer , mais il faudroit en convenir , & c'est à quoi l'on ne peut se résoudre , il vaut mieux l'aggraver & y en ajouter de nouveaux. Des rapports infidèles brouillent des amis intimes , ils en sont étonnés , affligés , ils se raccommoderoient s'ils se parloient , mais ni l'un ni l'autre ne peut prendre sur lui de faire les premiers pas. Une explication vous rendroit un ami respectable que vous avez blessé par un mot équivoque , cette explication est juste , vous la refusez cependant , & vous aimez mieux perdre un ami , que de la donner. Demandez à tous ceux qui sont dans l'un ou l'autre de ces cas , quel est le principe de leur conduite , *le point d'honneur* , répondront - ils tous d'une voix ; mais qu'est-ce que *ce point d'honneur* ? La crainte

de la censure bien ou mal fondée , & pas autre chose ; ou pour le dire en d'autres termes *la fausse honte* ; c'est l'idole à laquelle on sacrifie le véritable honneur , ses lumières , son devoir. Je n'en veux d'autres preuves que ces excuses si communes , je crains le reproche de singularité & d'affectation ; il faut bien faire comme les autres ; j'ai regret de m'être engagé dans telle démarche , mais je n'ai pu refuser , il a bien fallû me rendre aux instances de celui - ci , aux prières de celui - là ; qu'auriez vous fait , qu'auriez vous dit à ma place ? qu'auroit - on pensé de moi ? je ne veux choquer personne , ni donner prise à la censure ou au ridicule. J'ai très souvent entendu tenir fort sérieusement de pareils propos , je dois même avouer , que je me suis surpris quelquefois me les tenant à moi - même , & pret à les admettre comme de très bonnes raisons. Mes Lecteurs me pardonneront d'ajouter , que je crois qu'il en est peu , qui ne se soient trouvés plus d'une fois dans le même cas , je ne leur en demande pas un aveu aussi public , il me suffit qu'ils en conviennent avec

eux-mêmes, & me permettent de conclurre en conséquence, que *la fausse honte* est un mal plus commun qu'on ne le croit.



A Lausanne, chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

A R I S T I D E

O U

LE CITOYEN.

XXXIIL DISCOURS.

du 7. Février 1767.

J'Ai appris , Messieurs , qu'une troupe de Comédiens pensoit à demander la permission d'établir , chez vous , un théâtre pendant quelques semaines : cet établissement m'a paru lié très étroitement aux mœurs , & entrant , par là , dans la classe des objets dont vous paroissez vous occuper , j'ai cru que vous voudriez bien me permettre de vous offrir quelques idées , qui pourront servir à faire apprécier les avantages qu'on peut se promettre de cet établissement , ou les inconvéniens qu'on doit en craindre ; vous en sentirez la justesse , ou vous en démêlerez le faux , mieux que personne.

Si l'on juge les pièces de théâtre , d'après ce qu'en ont écrit les Auteurs qui ont traité de l'art dramatique , tous les

Magistrats vertueux devroient être attentifs à procurer des spectacles , aux peuples dont la direction leur est confiée. Ils doivent être une école de vertu , le public aime à les envisager sous ce point de vuë , & plusieurs personnes , très capables d'en juger , les croient extrêmement utiles. Mr. R O U S S E A U est , si je ne me trompe , le premier qui , parmi les Laiques modernes , & en ne les considérant que philosophiquement , ait ôsé dire , qu'ils faisoient peut-être plus de mal que de bien. J'ai le bonheur , ou le malheur , de penser comme lui sur cet article , qu'il a traité à fonds , & avec une force dont il est seul capable ; ainsi il seroit ridicule d'écrire après lui , pour examiner la question générale , & ce n'est point mon but ; je me propose de considérer le spectacle relativement à vôtre Ville & à celles qui sont dans le même cas : mais comme l'ouvrage de M. R. n'est peut-être pas connu de tous mes lecteurs , & qu'aussi long-tems qu'on croira les spectacles bons par eux mêmes , il sera plus difficile de persuader qu'ils sont dangereux pour un endroit particulier ; il me paroît indispensable , de commencer par offrir une légère es-

quisse des inconvéniens attachés à la représentation des pièces de théâtre , dans tous les pays du monde.

Si l'on envisage les effets généraux des tragédies , on trouvera premièrement , qu'elles inspirent la pitié , & nous attendrissent sur les malheurs , souvent feints , des héros , quelquefois factices , dont elles nous occupent. Nous en retirons au moins cet avantage , c'est qu'elles nous élèvent à nos propres yeux , en nous faisant appercevoir , que nous avons plus de sensibilité que les malheurs réels des êtres qui nous entourent , ne nous l'avoient fait croire. J'ai vu pleurer sur Monime & sur Tipharès , des gens à qui les calamités de leurs voisins n'arrachent , le lendemain , que des consolations insultantes , plus cruelles que le malheur même.

En second lieu , la tragédie anime puissamment quelque passion , & plus souvent une passion dangereuse qu'une passion véritablement utile. Je n'entrerai point dans les détails ; mais si l'on se donne la peine d'analyser l'effet que produisent les pièces tragiques , qu'on joue le plus souvent , on trouvera que les âmes communes s'y sont ennuyées , sans

s'en appercevoir ; que les ames sensibles & honnêtes y ont été agitées , mais restent les mêmes ; & que les ames très susceptibles des passions vives y ont acquis un degré d'entoufiafme , dont l'effet sera le plus souvent à craindre. Il me paroîtroit-dangereux de faire jouer Cinna , Catilina , Venize fauvée , dans une République agitée , ou dans un Royaume mécontent. J'entends d'ici une foule de jeunes gens , déclamer avec transport au sortir du spectacle ,

Plus de ménagemens , de pitié , ni d'é-
gards ,

Le fer , le feu , le fang , voilà mes
étendards.

Athalie , quelques autres pièces , sont remplies des plus grandes idées sur la vertu & le devoir ; mais , je le dis avec confiance , la représentation ajoute , presque toujours , beaucoup plus à la force des vers dangereux , qu'à celle des vers moraux ; ceux qu'une passion emportée a enfantés , sont faits pour être déclamés , & la déclamation les embellit bien plus , que ceux que la sagesse a dicté pour être réfléchis. En général ,

l'art de l'acteur orne le mal beaucoup plus que le bien.

Quel avantage peut-on donc s'en promettre ?

En supposant même , que la Comédie n'allumât jamais que des passions dirigées vers le bien , ce seroit toujours un mal que de les mettre si souvent en jeu , sans aucun effet , par des ressorts artificiels très puissans ; comme il s'en trouve rarement d'aussi efficaces dans le cours ordinaire des choses , on doit craindre que les passions ne restent assoupies au moment où l'on auroit besoin de toutes leurs forces.

Les Comédies sont ou des pièces d'intrigue , ou des pièces de caractère. Il seroit aisé de prouver que , malgré quelques maximes sages , qui s'y trouvent répandues , & souvent au milieu de la conduite qui l'est le moins , les premières sont plus propres à amuser qu'à instruire , & que le bien qu'on peut s'en promettre , n'égale pas le mal qu'on doit en craindre. *Quelle correctrice de mœurs , disoit l'éloquent Consul de Rome , que la Comédie , qui ne se soutient que par notre goût pour le vice.*



Les sujets des pièces de caractère sont , ou des vices odieux & méprisés , ou des vices tolérés sous le nom de travers , ou de simples ridicules. Les originaux du premier genre ne sont presque jamais des âmes susceptibles d'amendement , & sûrement , la Comédie ne les corrigera pas , leurs vices ne se contractant pas par l'exemple ; l'horreur même qu'ils inspirent en est le préservatif ; & il est au moins inutile , de les mettre sur le théâtre , pour en empêcher la propagation ; mais je dirai plus , cela est peut-être dangereux ; on ne fait par là , quelquefois , qu'exposer aux plaisanteries , ce qui l'étoit auparavant au mépris ; & faire rire de ce qu'on doit haïr , c'est , sans - doute , affoiblir la haine. Je doute que L'AVARE & le TARTUFE aient jamais produit une conversion. L'homme né pour la trahison & les viles manœuvres , qui ose se jouer de Dieu même , se corrigera - t - il en voyant rire des atrocités de son art ? Le MENTEUR fit beaucoup rire , on comprit au moins qu'on pouvoit amuser par le mensonge , & je doute que la prison qui fait le dénouement , ait effrayé quelqu'un. On pourroit en dire autant

du MEDISANT. Quel a été l'effet le mieux constaté du MECHANT ? Une querelle entre trois particuliers , qui se disputèrent publiquement l'honneur d'en être les originaux.

Quel fera constamment , & dans tous les tems , l'effet des comédies qui nous peignent des caractères vicieux , mais que leur fréquence fait passer dans la société comme monnoye d'aloy ? J'aime à rendre justice aux intentions louables des Auteurs ; tous ont eu pour but de corriger , mais pour instruire il faut attacher , pour attacher il faut plaire , & c'est une règle de l'art dramatique , qu'une pièce doit intéresser par son héros ; on est obligé de le présenter sous son point de vue le plus séduisant , & les yeux , éblouis par les brillants dont on l'entoure , n'aperçoivent pas même son châtiment. On ne voit que les beautés du rôle , joué ordinairement , par l'acteur ou l'actrice qu'on aime ; on ne fait aucune attention à l'écueil contre lequel il va heurter , rarement pour s'y briser ; souvent pour regagner le port avec plus d'éclat. Je le dis , parce que je l'ai vû ;

L'HOMME A BONNES FORTU-

F 4

NES, LE GLORIEUX, LE FRANÇOIS A LONDRES, L'HOMME DU JOUR, LE FAT PUNI &c. LE DISTRAIT même, L'IRRESOLU, auxquels la singularité tient lieu de brillant, ont tourné la tête à des milliers de jeunes gens qui, après les avoir vû représenter, n'ont eu d'autre ambition que de jouer dans le monde ce rôle, qui sur le théâtre, a enchanté tous les Spectateurs. L'imitation commence, déjà au sortir de la salle, par le ton, la voix, les attitudes, l'air, les propos répétés; le vice gagne bientôt l'esprit, enfin le cœur même s'infecte; & le théâtre a changé en fats insipides, une multitude d'hommes qui auroient pû devenir aimables & utiles. Le beau sexe seroit-il plus à l'abri de ces dangereuses influences? Ce sont les jeunes gens qui ont le plus besoin d'instruction, ce sont eux qui fréquentent le plus le spectacle, eux seuls ne peuvent en tirer aucun parti utile, parce qu'à leurs yeux, la vertu s'éclipse, quand elle est contrastée par le vice brillant. Si le théâtre est l'école des mœurs, ce n'est que pour ceux qui en ont beaucoup, & à qui l'instruction est le moins nécessaire, ce

n'est que pour ceux qui , ayant déjà l'esprit formé & le cœur moral , sentent le bien partout où il est. L'on a appelé la Comédie le miroir de la vie humaine , mais c'est un miroir enchanté , qui embellit jusques à nos défauts ; les auteurs , comme les fabriquans , savent que , quand une glace ne flatte pas , on dit qu'elle grossit & on la laisse ; ils aiment mieux vendre leurs marchandises que de faire apercevoir aux acheteurs leurs difformités. Si l'on veut se convaincre de cette vérité , qu'on demande à de jeunes gens , en sortant du spectacle , quels vers ils ont retenu , ce sera toujours ceux du rôle qu'on a voulu leur faire mépriser. Proposez - leur de jouer le Méchant , & donnez-leur le choix entre le rôle de Cléon & celui d'Ariste , espérez vous qu'ils balancent un instant ? Quand vous aurez vû l'air de triomphe , avec lequel ils rendent les Scènes dans lesquelles Cléon donne des leçons de méchanceté à Valère , & la tranquillité avec laquelle ils récitent celle dans laquelle Ariste le ramène à la vertu & à la bonté , vous jugerez de l'utilité du spectacle pour les mœurs.

De dix femmes , huit préféreront le

rolle de Phèdre à celui d'Iphigénie , & , le dirai-je , Messieurs , on se familiarise peu à peu avec le personnage qu'on représente , & quelque horreur qu'il inspire d'abord , j'ay peur que bientôt on ne parvienne à ne plus le mépriser autant qu'il doit l'être.

La comédie n'a peut-être pas les mêmes inconvéniens , mais je l'apprécie telle qu'elle est , & d'ailleurs , je ne fais si , en lui faisant subir les changemens nécessaires pour la rendre ce qu'on dit qu'elle est , une école de bonnes mœurs , on ne la feroit point tomber tout - à - fait. Retranchez de la plûpart des pièces de caractère , tout le brillant du premier rolle , chargez-le de tout ce qui peut en développer l'odieux & le ridicule , faites jouer la pièce deux fois , & comptez les spectateurs de la seconde représentation ; ce qui pourroit faire douter si l'institution de la comédie , comme correctif des mœurs , n'est point une chimère ?

Le plus grand nombre des Opéras comiques , qui font si fort à la mode aujourd'hui , ne méritent pas même qu'on en parle. L'équivoque obscène en fait presque tout le mérite , l'on n'y rit ordinairement qu'aux dépens de la pu-

deur , & chaque claquement est un échec aux mœurs.

La comédie ancienne porta quelquefois sa licence , jusques à rire en public des ridicules des particuliers vertueux ; la comédie moderne s'est épurée , & depuis que les trente Tirans eurent défendu les personnalités , elle épargne les sages & les grands , & ne fait plus rire qu'aux dépens de la vertu ; aussi elle ne craint plus de réforme. Si elle fait plus de mal que de bien , l'arrêt de sa proscription est sans doute déjà porté ; toute autre considération est subordonnée à celle-là ; mais a-t-elle au moins quelque utilité ? elle forme le goût , dit-on. Je crois , en effet , qu'une bonne comédie peut contribuer à former le goût , comme tous les bons modèles en tous genres ; mais je suis sûr que la lecture produira cet effet bien mieux que la représentation , qui attache trop , par l'action , pour laisser saisir tout l'ordre de la conduite & toutes les beautés de détail. Il arrive même , que les pièces les mieux faites , ne sont pas celles qui plaisent le plus à la représentation ; alors le théâtre fait illusion & trompe le goût.

C'est un fort petit avantage que celui

qu'on peut retirer du théâtre , sur tout de la plus grande partie des troupes de Province , pour se former à la déclama-
tion du barreau ou de la chaire. Un Co-
médien qui a étudié son art avec génie
peut , il est vrai , donner d'excellens con-
seils à un orateur sacré ou profane ,
mais ce n'est point en se bornant à dé-
clamer des morceaux de pièces de théâtre
qu'il lui fera utile. On perdrait par là ,
sans doute , le goût de la récitation sim-
ple , pour prendre celui de la déclama-
tion ; mais la déclamation est détestable ,
quand elle n'est pas adaptée au sujet ;
c'est une musique , le plus léger faux
ton fait souffrir les oreilles délicates. J'ay
trop insisté peut-être sur les dangers
généraux de la comédie ; il est tems de
l'envisager par rapport à vous.

La suite l'ordinaire prochain.

A Lausanne , chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

A R I S T I D E

O U

LE CITOYEN.

XXXIV. DISCOURS.

du 14. Février 1767.

J'Ai essayé de faire connoître quelques uns des dangers de la Comédie considérée en général. Je n'ai eu absolument en vue que ses effets , & je n'ai pas le goût assez Bèotisen pour refuser mon admiration aux divers Chefs - d'œuvre que l'art dramatique peut avoir produit. Je n'ignore pas d'ailleurs combien on doit garder de ménagemens avec les Aristophanes , & combien il est dangereux d'allumer leur courroux ; l'histoire de Socrate doit servir de leçon aux successeurs d'Aristide. Il me reste à faire quelques réflexions sur le cas particulier où vous vous trouvez , qui peut-être , eussent été déplacées dans Athènes , mais qui ne le sont pas dans la Ville que vous habitez.

Tome II.

G

Je remarque d'abord , qu'il est toujours dangereux , pour les mœurs d'une Ville , d'y introduire une troupe de gens qui en manquent. Le danger est d'autant plus grand , que le public qui l'admet est moins nombreux , & vôtres Ville est une des moins peuplées , où une troupe se soit jamais établie. L'on m'accusera de taxer trop précipitamment les mœurs des Comédiens ; à Dieu ne plaise que j'exclue la vertu du milieu d'eux ; il y en a sans doute , j'en ai connu plusieurs , qui l'aiment & qui la pratiquent ; il y a des actrices qui conservent , dans cet état , les mœurs les plus pures , & qui sont dignes de toute la considération des honnêtes gens.

Une actrice qui joint la sagesse aux talents.

Mérite selon moi les égards les plus grands. B.

Mais il faut avoir eu le bonheur , de ne point vivre familièrement avec plusieurs troupes de Comédiens , pour croire qu'on leur fait tort en disant , qu'ils ont généralement peu de mœurs. Examinez les motifs qui ont conduit au

théâtre tous ceux qui n'y sont pas nés ; assistez à deux ou trois répétitions ; hantez-les chez eux pendant quelques semaines ; faites attention au ton qui règne entr'eux , alors , sans suivre le détail de leur conduite , vous serez convaincus de la vérité de ma proposition ; & vous n'ignorez pas , Messieurs , que les mœurs des Comédiens étoient déjà diffamées à Rome.

Il se présente ici une question bien naturelle à proposer aux défenseurs du spectacle. Comment se peut-il , leur dirai-je , que la comédie étant une école de vertu , les comédiens la connoissent si peu ? Un Charlatan qui , en mourant d'éthisie , me vanteroit un baume spécifique pour en guérir , courroit le risque de n'être pas crû sur sa parole. Mais je ne veux point donner trop de poids à cet argument ; cette jeune beauté qu'un Roy des Indes avoit destinée à empoisonner Alexandre , jouissoit d'une santé parfaite , en vivant des venins les plus actifs , & son haleine étoit meurtrière ; peut-être qu'au rebours , les comédiens s'empoisonnent moralement , en nôtre faveur , avec les mets les plus

sains , & se sacrifient pour propager la vertu.

Quand ils vivroient isolés , il seroit toujours facheux , qu'on se familiarisât trop avec l'idée qu'il y a dans la société un ordre toléré de gens , chez lesquels tous les genres de débauche , sont un usage journalier , & les principes de Religion une chimère ; mais ils commerceront avec beaucoup de gens ; ils sont logés chez des particuliers qui , le plus souvent , ne sont pas fort propres à leur en imposer , & qui témoins de leurs propos & de leurs mœurs , s'en scandalisent d'abord , puis bientôt , ne s'en scandalisent plus ; comme l'on parvient , tous les jours , à trouver des graces au visage qui nous avoit paru le plus hideux. Il en est de même de tous les artisans dont ils ont besoin ; ils les infectent de leurs principes , par leurs exemples , & s'ils ne les jettent pas d'abord dans le désordre , c'est assez qu'ils diminuent chez eux l'horreur du vice , le tems & les occasions feront bientôt le reste. La débauche marche ordinairement à la suite des troupes de comédiens ; comment des jeunes gens résisteroient - ils à des femmes , qui , dans le même mo-

ment qu'elles déploient tout leur art pour allumer les passions , se prêtent à les satisfaire ? Dans les villes où la vertu est perdue , où la débauche n'est plus un crime , une troupe augmente peu le mal ; mais vous jouissez encore du bonheur d'être fort distingués à cet égard ; vos femmes aussi aimables au moins que partout ailleurs , conservent une pureté de mœurs , qui est le titre le plus brillant de supériorité ; & on montre au doigt le petit nombre qui les perd. Par là , les hommes libertins sont réduits à une débauche basse , qu'ils cherchent à cacher ; cette obscurité est un frein puissant qui la modère , & que vous brisez en leur facilitant une débauche qu'ils oseront , non seulement avouer , mais dont peut-être ils feront gloire. Le moment où l'on ose parler publiquement de ses égaremens , n'est pas éloigné de celui où l'on ose se proposer d'y entraîner l'innocence.

Un autre inconvénient qui résulteroit nécessairement de l'admission d'un spectacle , c'est l'augmentation du désœuvrement & du goût de frivolité , déjà parvenus à un point qui afflige parmi vous , toutes les personnes sensées , & vérita-

blement attachées au bonheur de leurs compatriotes. Le jeu est le délassement favori de tous les gens désœuvrés d'un certain âge ; il y en a plusieurs à qui leur partie est devenue au moins aussi nécessaire que leurs repas , ils ne la quitteroient pas pour aller à la comédie. Le jeu & la danse sont les plaisirs de presque tous les jeunes gens , mais ils ne les occupent que pendant quelques heures , & leur laissent un tems considerable , qu'il ne tiendrait qu'à eux d'employer utilement ; au lieu que la comédie les occupe continuellement pendant tout le tems de son séjour ; ils ne pensent qu'au spectacle , ils ne parlent que du spectacle ; & deux ou trois cent têtes sont dans le délire pendant quelques mois. L'on m'objectera peut-être , qu'il importe fort peu que des personnes qui n'ont jamais un emploi fort utile de leur tems , le perdent d'une façon ou d'une autre ; je n'en conviendrais pas ; mais quand cela seroit vrai , le spectacle entraineroit également un autre malheur plus grand , c'est la perte du tems de plusieurs ordres de personnes qui savent l'employer , & qui ont besoin de l'employer pour vivre ; & cette considéra-

tion doit fraper ceux , même de MM. les Magistrats , qui ne considèrent les choses que du côté politique , & qui seront effrayés de voir des gens dont la subsistance journalière dépend , ou de la plus grande œconomie , ou du travail le plus assidû , consacrer aux fraix du spectacle , les provisions de première nécessité pour leurs familles , ou les emprunter pour ne les jamais rendre ; ou vendre , pour satisfaire cette passion , leurs meubles les plus nécessaires , quelquefois les instrumens de leur travail. Cet inconvénient n'a point lieu dans les villes où il y a ordinairement comédie ; il est terrible dans celles où le spectacle est rare , où il fait événement , & où il devient un objet de passion. Depuis le sous marchand jusques au dernier des artisans , depuis l'intendant jusques au marmiton , tout court au spectacle , tout parle comédie , tout devient comédien , & l'on voit renaître l'épidémie *d'Abdère*. Un des plus célèbres écrivains François dit , que cette *fureur* avoit , pendant quelques tems , changé les premiers hotels de Paris en salles de spectacle ; vous avez vû , Messieurs , cette métamorphose s'étendre chez vous jusques aux écuries ; après le

départ des troupes de 1751 & de 1761. plusieurs bandes de la lie de vôt're peuple , érigeoient des théâtres où l'on n'alloit qu'au péril de sa vie. Croira-t-on cette manie utile aux mœurs , au travail , à l'ordre , à l'amour de son état & de sa vocation , qu'on doit chercher à inculquer dans ce pays , plus peut-être , que par - tout ailleurs.

Les maîtres s'accomoderont-ils , de n'être plus servis que par des Crispins & des Martons ? avez-vous besoin de cette nouvelle occasion pour donner à vos domestiques le goût du désœuvrement , de la vanité , de l'indépendance , de la débauche & du luxe. Verrez-vous , vous mêmes avec plaisir , vos enfans devenir acteurs & actrices , n'être plus que cela , & se rendre quelquefois incapables par-là de devenir autre chose ?

Ce seroit peut-être ici le lieu de parler de ces spectacles particuliers qui , depuis quelque tems , se sont introduits parmi nous , sous les auspices du bon goût & de la décence ; mais j'avoue que le souvenir des momens agréables que j'y ai passé plus d'une fois , pourroit bien dans ce moment me faire écarter de la sévérité de mes principes. Elle pa-

roitroit d'ailleurs trop déplacée dans la circonstance. Je préfère de m'en rapporter sur ce sujet aux sages réflexions de ceux qui , étant plus à portée d'observer les suites qu'entraînent de semblables amusemens , sont en même tems intéressés à en bien peser les inconvéniens & les avantages.

Je reviens à votre Ville. On ne doit jamais cesser de l'envisager comme un séminaire , où les jeunes gens de tout le pays viennent chercher l'instruction ; & le Magistrat à l'inspection duquel ils sont confiés , ne doit-il faire aucune attention aux écueils différens dont un spectacle les entourera. On seroit effrayé , si l'on favoit combien de jeunes gens ont été perdus par là ; leur éducation négligée , leurs mœurs corrompues ont changé en hommes , au moins inutiles , souvent dangereux , dans la société , des sujets qui étoient nés pour contribuer au bonheur de leur patrie , & pour en faire les délices. Que de gens auxquels le spectacle nuit ! y en a-t-il à qui il puisse être utile ? Il le seroit à ceux qui , après avoir consacré la plus grande partie du jour à des occupations utiles , seroient charmés de trouver un délasse-

ment différent du jeu, dont ils fauroient prendre le bon sans en craindre les influences dangereuses; mais je suis persuadé, que tous penseront assez bien, pour faire à leurs concitoyens le sacrifice de ce petit agrément, & qu'ils feront les premiers à leur en montrer les dangers, & à faire sentir à ceux qui le désireroient le plus, qu'ils calculent mal les intérêts de leurs plaisirs; celui de la comédie nous rendroit tous les autres insipides, & nous en serions beaucoup moins heureux; l'homme qui vit content de son pain bis, ne devroit jamais goûter des mets trop savoureux; aussi je ne vois qu'une bonne raison pour admettre le spectacle, mais elle me paroît très forte, c'est qu'il varierait le désœuvrement de gens qui se lassent d'un désœuvrement uniforme. Messieurs les Magistrats jugeront, si elle ne doit pas l'emporter sur toutes celles qui prouvent, irrésistiblement, que vôtre intérêt moral & politique s'oppose à cet établissement.

à M. . . . le 17. Janvier 1767.

LAUSANNOPHILE.

Livres reçus nouvellement.

Bouvier (*le parfait*) ou instruction concernant la connoissance des bœufs & vaches , par M. Boutrolle , 12. Rouen 1766. L 1. ..

Considérations sur le gouvernement ancien & présent de la France , par Mr. le Marquis d'Argenson , 12. Rouen 1765. L .. 15. f

Dictionnaire (*nouveau*) historique , géographique universel , 4. *quatre parties* , Basle 1766. L 8. ..

l'Esprit de Julie , ou extrait de la nouvelle Heloyse , par Mr. Formey , 12. Berlin 1763. L 1. ..

Histoire des revolutions de la haute Allemagne , contenant les liguees & les guerres de la Suisse , 12. 2. vol. Paris 1766. L 3. ..

Histoire de Tom Jones , ou l'enfant trouvé , traduit de l'Anglois de Mr. Fielding , 12. 2. vol. Rouen 1762. L 2. .. 10.

Interêts (*des véritables*) de la patrie , 12. Rouen 1764. L .. 12.

Oeuvres de Mr. Boileau Despreaux , 12. *nouvelle édition* , Paris 1765. L 1. .. 10.

Oeuvres de Théâtre de Mr. de Saintfoix ,
12. 2. vol. Rouen sous Rotterdam 1759.

L 2. ..

Oeuvres (les) de Virgile , traduites en
 François , le texte vis-à-vis la traduc-
 tion par Mr. l'Abbé des Fontaines ,
nouvelle édition , 12. 2. vol. 1765.

L 3. ..

Prince (le) aventurier , ou le Pèlerin
 reconnu , par Mr. de St. Quenain ,
12. Amsterd. L .. 10.

Principes mathématiques de la Philosophie
 naturelle , par feu Madame la Mar-
 quise du Châtelet , *4. 2. tomes , fig.*
Paris 1759. L 15. ..

Roland le furieux , Poème héroïque de l'A-
 rioste , traduction nouvelle , *12. 4. vol.*
Rouen sous Amsterdam 1766. L 4. ..

Saisons (les) poème , traduit de l'Anglois
 de Thompson , *12. 2. part. fig. Rouen*
1763. L 1 .. 10.

Synonimes françois , par Mr. l'Abbé Gi-
 rard , avec la Prosodie de Mr. l'Abbé
 d'Olivet , *nouv. édition , Lyon 1765.*
L 1 .. 10.

A Lausanne , chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

A R I S T I D E

O U

LE CITOYEN.

XXXV. DISCOURS.

du 21. Février 1767.

JE crois n'avoir que trop prouvé dans un discours précédent, combien est commune la maladie de la fausse honte.

On n'en fera peut-être pas surpris, si l'on fait attention à ses causes : elles sont en grand nombre & peu difficiles à trouver : je me bornerai à en indiquer quelques-unes. Je mets au premier rang l'ignorance où l'on est trop généralement sur la nature & l'étendue de ses devoirs. On se contente d'en avoir une idée superficielle, &, par cela même très-peu juste. Il arrive de - là que, lorsque plusieurs devoirs se trouvent en conflit, on juge de leur importance, non par ce qu'ils sont en eux-mêmes; mais par leur effet prochain, & selon les circonstances extérieures actuelles. La raison, la justice exigeroient que dans tel cas donné, on se conduisît d'une certaine façon :

Tome II.

H

l'opinion des hommes décide autrement ; & c'est elle qu'on fuit faute d'autre guide. Il est vrai qu'il entre bien quelquefois dans cette conduite autant de foiblesse que d'ignorance , & c'est une seconde cause *de la fausse honte*. Rien n'est plus rare que cette noble fermeté , ce courage d'esprit qui fait résister aux opinions de la multitude , aux railleries , à la censure , au mépris , lorsque la vertu l'exige. Tel braverait les menaces les plus cruelles , affronterait la mort de sang froid , que l'idée du mépris , quelque injuste qu'il soit , fait pâlir & succomber.

A ces deux causes , j'en joins une troisième : c'est l'exemple. On voit des gens , dont on estime les lumières & la vertu , adopter des maximes , suivre des usages , encenser à des préjugés , qu'on regardoit comme condamnables. On se reproche presque son premier jugement. On se persuade peu à peu qu'il étoit dicté par l'ignorance & par l'inexpérience ; on conclut au moins qu'elle étoit trop sévère ; on oppose à la raison les exemples qu'on a devant les yeux ; elle cède ; on les fuit : *on auroit honte* de ne pas les suivre.

Cette cause , déjà malheureusement assez forte par elle-même , est encore soutenue par une quatrième : le desir d'être approu-

vé & de plaire ; desir très-naturel , très-innocent en soi , mais très-capable de nous égarer , si nous ne le contenons dans de justes bornes. Il n'est pas de mon sujet de les fixer ici ces bornes : il me suffit d'observer qu'il est très-rare qu'on ne les franchisse pas. En vain la raison & l'expérience nous disent d'un commun accord , qu'il est impossible de plaire à tout le monde , & extravagant de le tenter , nous n'en courons pas moins après cette chimère : nous nous fatiguons à la poursuivre ; nous la réalisons dans notre esprit autant que nous pouvons , & que ne faisons-nous pas pour l'atteindre ?

Tout ce qui nous en approche nous paroît bon ; tout ce qui pourroit nous en éloigner , nous le fuyons comme un mal. Pour plaire aux hommes , il faut flatter leurs goûts , adopter leurs sentimens , se conformer à leurs usages ; ils sont souvent contraires à ce que la raison & le devoir exigent de nous ; nous faisons taire la raison & le devoir qui nous exposeroient au danger de choquer & de déplaire. Nous craignons , nous avons honte de paroître les écouter ; nous les sacrifions au desir d'obtenir l'approbation de ceux même dont nous estimons d'ailleurs si peu la sagesse & le jugement , que dans des affaires d'un médiocre intérêt , nous ne voudrions pas prendre leurs avis.

Je n'alléguerai plus qu'une cause de la *fausse honte* : c'est l'éducation que nous recevons communément. Elle est , si je puis parler ainsi , toute extérieure : elle semble au moins avoir pour but principal , de former & de façonner le dehors , & nous laisse le soin de l'intérieur. La décence , les égards , le respect humain , voilà ce qu'on nous prêche sans cesse. Ce sont de bonnes choses , sans doute ; mais il faudroit ajouter que la décence sans la vertu , n'est qu'un masque qui couvre un objet hideux ; que les égards , le respect humain doivent nous empêcher de faire le mal , & non de remplir nos devoirs appuyés sur de plus solides fondemens. Au lieu de cela , on nous apprend à faire , du jugement des hommes , la règle de nos actions ; & de leur approbation , la mesure de l'estime que nous devons faire de nous-mêmes. Un enfant voit faire une action qui le choque , il dit naïvement en présence de celui qui l'a faite , qu'il en est choqué ; on le reprend avec aigreur , on le châtie peut-être sévèrement : il se souviendra qu'il faut dissimuler ses sentimens ; & , de peur qu'il ne l'oublie , on l'accablra de louanges , quand on le verra prodiguer les caresses & les respects à une personne qu'on l'a instruit à haïr & à mépriser : il relève malignement un ridi-

cule qui l'a frappé ; il le rend plus ridicule encore par une imitation chargée à dessein ; on en rit , on l'applaudit , on le trouve charmant. Un mot mal prononcé , une révérence mal faite , lui attirera plus de réprimandes , que des traits d'une inclination vicieuse. Il fait ses petites réflexions sur tout cela ; & il en conclut fort naturellement , que , dans ce monde où il va entrer , la vérité est dangereuse , la flatterie nécessaire , la malignité agréable , les apparences seules essentielles ; que ce monde , dont on lui parle tant , a des usages dont il pardonne moins la violation que celle des loix de la raison & de la religion , dont on lui a aussi parlé quelquefois. Il agira en conséquence ; il respectera les usages plus que la loi , les opinions , plus que la raison ; il revêtira les apparences qui plaisent aux hommes , & se gardera soigneusement de paroître approuver ce qu'ils condamnent , ou condamner ce qu'ils approuvent , quelles que puissent être là - dessus les décisions de la religion & de la raison.

Après avoir montré les principales causes de *la fausse honte* , seroit - il impossible de prévenir ou de corriger cette vicieuse disposition ? Il me paroît que non. Le mal & ses causes étant bien connus , les remèdes ne sont pas difficiles à trouver : il

n'est question que d'en faire usage.

Il faudroit d'abord tâcher de se faire d'aussi justes idées qu'on le peut , de la nature de nos actions , & de celle de nos devoirs , ainsi que de leur importance & de leur étendue. Je parle de nos *actions morales* , de celles qui dépendent de notre volonté & de notre liberté. Il y en a qui sont toujours mauvaises, & par conséquent honteuses en elles-mêmes ; un sentiment naturel de pudeur nous les interdit. D'autres sont permises , utiles , bonnes , qui deviendroient pourtant honteuses , si on se les permettoit sans aucun égard au tems , aux lieux , aux circonstances où l'on se trouve. D'autres indifférentes de leur nature , dépendent à bien des égards , dans la maniere de les faire , des usages établis entre les hommes , & des règles dont ils sont convenus. Il seroit honteux de violer ces règles & ces usages sans une pressante nécessité. D'autres enfin , sont toujours intrinsèquement bonnes , & tellement de devoir , qu'on ne peut les négliger sans honte , lorsqu'on est dans le cas. Ces distinctions générales ne sont assurément pas difficiles dans la théorie , quoique , dans des occasions rares à la vérité , possibles cependant , l'application puisse l'être dans la pratique ; mais elles suffisent si l'on veut y

faire quelque attention (pour diriger notre conduite.) Il en résulte clairement que , s'il convient d'observer les circonstances & les usages dans les actions de la seconde & de la troisième classe ; celles de la première & de la quatrième , tirant leur *mérite* ou leur *démérite* de leur propre nature , & non de l'opinion des hommes , on est toujours indispensablement obligé , quelle que soit cette opinion , de faire les unes , & de s'abstenir des autres.

Si les hommes agissoient toujours conséquemment à leurs lumières & à leurs principes , ceci seul devroit les guérir ou les garantir de la *fausse honte* ; mais , comme je l'ai déjà dit , elle procède autant de foiblesse que d'ignorance : le cœur entraîne trop souvent l'esprit ; on voit le bien , & on n'a pas la force de le faire. Il faudroit donc , en second lieu , se tenir en garde contre cette foiblesse ; travailler de bonne heure & constamment à la vaincre , & à lui substituer cette noble fermeté , qui seule peut nous faire braver la censure , quand cela est nécessaire pour nous acquitter de nos devoirs. Mais cette fermeté s'acquiert-elle ? n'est-elle pas un don de la nature ? La nature en a mis les germes en nous , sans doute ; & c'est à nous à les nourrir & à les cultiver. Il en est de cette vertu con-

me de toutes les autres : sa force & son activité dépendent de l'exercice & de l'habitude. Je voudrois donc qu'on s'accoutumât à obéir à la voix de la raison , en quelque opposition qu'elle puisse être avec celle des passions : il faut commencer par se résister à soi-même ; car celui qui cède toujours à ses fantaisies , ou à ses desirs , ne peut qu'être foible , & succomber aux attaques du dehors. Ce n'est qu'en se combattant soi-même , qu'on apprend à combattre de tels ennemis. Il faut faire quelques pas de plus : réfléchissons sérieusement & souvent sur la dignité de notre nature , craignons de l'avilir : apprenons à nous respecter nous-mêmes. *Honorons notre propre ame* , comme parle le fils de Sirac : *car qui justifiera celui qui deshonore son ame ?* Apprenons à redouter sur-tout les reproches de ce Juge respectable que nous portons au-dedans de nous ; persuadons-nous bien qu'il n'est point d'applaudissemens humains qui puissent nous en adoucir l'amertume ; & nous apprendrons aussi à ne pas hésiter entre le devoir & la crainte de la censure. Après tout , cette crainte n'est pas toujours fondée. Il est une infinité de cas où cette censure , quelque effrayante idée qu'on s'en fasse , n'est ni impossible , ni difficile à éviter. Vous

vous trouvez engagé dans une conversation qui prend un tour condamnable ? qui vous empêche de la rompre en vous taisant ? Il est un silence énergique , qui annonce si clairement l'improbation , qu'il suffit pour confondre tout homme qui conserve quelque reste de pudeur. Ne peut-on pas défendre les intérêts de la religion & de la vertu sans manquer à ces égards , dont nos mœurs ont fait une loi inviolable de la société ? Il me semble avoir assez constamment observé , que c'est moins la contradiction qui choque , que la manière de contredire. J'en dis à peu près autant des refus. On vous demande une chose que les intérêts sacrés de la religion , de la vertu , de l'honneur , ou de l'amitié , ne vous permettent pas d'accorder ; elle ne dépend donc pas de vous , elle n'est pas en votre pouvoir. Cela est-il si difficile à dire & à faire sentir ? On fait si bien donner de belles couleurs à ses refus , on fait si bien se les faire pardonner , lorsqu'ils sont fondés sur de petits intérêts , & l'on ne croira pas pouvoir se dispenser de sacrifier ceux qu'il est toujours honteux d'abandonner !

Mettons cependant les choses au pis : supposons des cas où nous soyions dans la nécessité d'opter entre le devoir & la cen-

sure : ces cas peuvent exister ; il faut s'y préparer d'avance ; & par quel moyen ? en s'accoutumant à pérer les suffrages , plutôt qu'à les compter. L'approbation de quelques hommes éclairés & vertueux , vaut mieux que les éloges de la multitude , & vous dédommage amplement de sa censure , si souvent téméraire & injuste. L'approbation de la conscience , ce juge intérieur & sévère , aux arrêts duquel rien ne peut nous soustraire ; celle du souverain Législateur , *qui ne juge point sur les apparences , & ne fait point d'acceptation de personne* , sont d'un prix infiniment supérieur encore ; puisque tout notre bonheur & tout notre malheur en dépendent. Ces vérités sont simples & presque de sentiment : rendons - nous les familières ; pensons y ; réfléchissons y souvent ; faisons-en , en quelque sorte , l'ame de notre conduite ; c'est encore un remède très - efficace à opposer à la fausse honte.

Je voudrois enfin , que , pour se garantir ou se guérir de cette vicieuse disposition , on se la représentât telle qu'elle est dans son origine , dans sa nature & dans ses effets. Qu'est-elle à tous ces égards ? On doit l'avoir déjà vu ; un bizarre composé d'ignorance , de foiblesse & de vani-

té ; une source féconde d'erreurs , de fautes , & d'humiliations. Ceux , dit Plutarque , qui sont par trop honteux , & là où il ne le faut pas être , sont bien autant de fautes comme ceux qui sont effrontés & impudens , excepté qu'ils sont marris & déplaisans quand ils faillent , & les autres en sont bien aises : car l'impudent ne se déplaît point d'avoir fait chose deshonnête ; & l'honteux se trouble facilement des choses mêmes , qui semblent être deshonnêtes , & ne le sont pas.

La fausse honte nous avilit à nos propres yeux , car il n'est pas possible qu'on s'estime , quand on se sent coupable d'avoir sacrifié ses lumières & son devoir à l'opinion des hommes. Elle nous avilit , elle nous expose au mépris dans l'esprit même de ceux dont nous avons voulu éviter le blâme , ou mériter l'approbation. Ils ne peuvent dans le fond réellement estimer celui qui , faisant profession d'être vertueux , n'a pas le noble courage de le paroître dans toutes les circonstances. *Toutes les passions* , c'est encore une observation du sage Plutarque ; *toutes les passions & maladies de l'ame* , sont ordinairement accompagnées des inconvéniens qu'il semble que nous tâchions plus à fuir par icelles : comme l'ambition & convoitise d'honneur

*communément est suivie de deshonneur.
Semblablement aussi , autant en advient-il
à la honte excessive , laquelle fuyant la
fumée du blâme , se jette dedans le feu même
d'infamie.*



A R I S T I D E
O U
LE CITOYEN.

XXXVI. DISCOURS.

Traduit de l'Allemand.

du 28. Février 1767.

Commence id vitium.

JUVENAL.

Hier au soir , avant de m'endormir ,
je repassois selon ma coutume , ce
que j'avois fait pendant la journée ; j'en
étois même assez content. La seule chose
remarquable , que j'avois à me reprocher ,
étoit de m'être laissé aller à un jugement
dur & peut-être injuste , sur le compte
d'un jeune homme dont je favois d'ail-
leurs beaucoup de bien. J'avois pris feu
contre lui , sans savoir précisément pour-
quoi. C'étoit sans doute pour avoir ouï
dire quelque chose à son desavantage ,
peut-être en passant , & sans chercher à
l'aprofondir. Là dessus , je m'étois permis
sur son compte des expressions assez peu

ménagées , qui donnoient à penser que sa foi m'étoit très suspecte ; & même le ton que j'avois pris en m'expliquant sur ce sujet , pouvoit faire croire que j'étois persuadé qu'il manquoit de Religion.

M'étant endormi au milieu de ces réflexions , il me sembla entendre une voix qui m'adressoit ces paroles : **LEVE - TOI ; JE VAIS TE MONTRER CE QUE TU AS FAIT.** Puis il me sembla , toujours en songe , que , m'étant éveillé , & ayant regardé autour de moi , je ne vis personne ; mais j'entendis un bruit tel que le mugissement de la mer agitée par la tempête ; & je treffaillis en moi - même à l'ouïe des soupirs entrecoupés , qui vinrent frapper mes oreilles. Bien-tôt après , un jeune homme d'une beauté divine m'apparut , les ailes éployées , & s'abbatit devant moi ; puis m'envisageant d'un air grave , en laissant tomber ses ailes , il me dit ; **VIENS ET CONSIDERE CE QUE TU AS FAIT :** aussi - tôt , m'enlevant entre ses bras , il prit son vol , & me transporta devant la porte d'une maison de cette ville. Cette porte s'ouvre d'elle-même , & se referme sur nous. Nous montons l'escalier , & nous arrivons à la porte d'une chambre qui s'ouvre comme la précédente : nous y entrons ; la cham-

bre n'étoit éclairée que par un beau clair de Lune. Le jeune homme me dit alors ;
TOURNE TES YEUX VERS CE LIT , ce qu'ayant fait , je vis un jeune homme appuyé sur le côté droit & rêvant profondément ; puis tout à coup , portant ses mains sur sa tête , & les élevant vers le ciel , tandis que les larmes couloient de ses yeux , il exhala ainsi ses plaintes entrecoupées de sanglots : *O Toi qui fais toutes choses Toi qui cependant me connois . . . mais hélas ! pourquoi faut-il que je sois regardé comme un homme qui méprise ta religion !* VOILA CELUI QUE TU AS PLONGE' DANS LA TRISTESSE (dit le jeune homme céleste) , qui après m'avoir dit ces paroles , me fit sortir de cette maison , & , prenant de nouveau son vol , me transporta dans le cabinet d'étude d'un Ecclésiastique , sur la table duquel étoit une feuille qu'il prit , & me la donna , en me disant ; **LIS CET ECRIT.** J'y lus ces mots : “ Le jeune NN. à ce
 „ que j'ai oui dire hier en compagnie ,
 „ de la bouche d'un homme très digne
 „ de foi , est un dangereux sujet , & dans
 „ des principes contraires à la Religion....
 „ Votre générosité feroit mal placée si
 „ vous faisiez quelque chose pour lui : il
 „ est au contraire de votre devoir , en

„ de telles circonstances , de vous oppo-
„ ser à sa fortune ”. Après cette lecture ,
l'Ange prit de mes mains le papier , qu'il
remit à sa place , en me disant d'un air
sévère ; C'EST TOI QUI AS E'CRIT CELA.
J'étois tout tremblant , lorsqu'il me reprit
dans ses bras. Je le priai , en fondant en
larmes de m'épargner. C'est assez , lui dis-
je , laissez - moi aller ; ce que j'ai vû suf-
fit ; je ne puis soutenir une telle vue.
Ce spectacle , me répondit - il , doit te
faire beaucoup de peine , pour le présent ;
mais dans la suite il te fera salutaire , à
toi & à mille autres , à qui tu pourras ra-
conter tout ce qui aura passé sous tes yeux.
Supporte une peine que tu es trop heu-
reux de souffrir aujourd'hui. En un autre
tems , un spectacle pareil ne manqueroit
pas de te causer du tourment ; mais sans
te rendre meilleur. Après m'avoir parlé
ainsi , il me porta devant la fenêtre d'une
autre maison , & me tenant ferme , il me
dit ; REGARDE LA DEDANS. “ Je vis un
„ père extrêmement en colère , contre son
„ fils qui pleuroit. Je t'interdis (disoit le
„ père) , toute fréquentation avec ce jeu-
„ ne homme ; si tu t'obstines à le voir , je
„ te tiendrai pour aussi méchant qu'on m'a
„ dit qu'il l'est. Ah ! mon père , répondit
„ le Fils , ce sont des calomnies qu'on dé-

„ bite contre mon ami , qui est un homme
 „ de bien. Veux-tu me démentir , moi &
 „ N. fils rebelle , repliqua le père irrité ?
 „ si tu n'étois pas aussi dépravé que lui ,
 „ tu ne prendrais pas sa défense ". Là
 dessus , le père toujours courroucé , se re-
 tira , laissant son fils gémissant. “ Bon
 „ Dieu , disoit celui-ci , faut-il que je n'ose
 „ plus me dire ton ami , ô toi , le plus
 „ vertueux des jeunes hommes ! Ah !
 „ mon ami , mon ami , plutôt à Dieu que
 „ je fusse calomnié à ta place ” ! A ce spec-
 tacle je me mis à pleurer , & l'Ange me
 dit ; OUI , PLEURE , TU EN AS SUJET ;
 TU AS MIS LE PERE EN COLERE , ET
 PLONGE' LE FILS DANS LA DOULEUR.
 Puis étendant ses ailes , il me transporta
 dans une autre maison. Déjà avant que
 d'y arriver , j'entendis un bruit de
 gens qui se querelloient ; & je vis bien-
 tôt dans la chambre même des personnes
 qui en étoient venues à des paroles très
 vives. L'une condamnoit , l'autre défen-
 doit le jeune homme sur lequel j'avois
 répandu de mauvais soupçons. Leur dis-
 pute avoit tant d'aigreur qu'elle pouvoit
 étouffer des sentimens d'amitié. Les ou-
 trages dont on s'accabloit réciproquement
 me firent frissonner , & me consternèrent.
 Je tombai de détresse , & l'Ange m'ayant

relevé, me dit ; T U A S D E S U N I C E S
D E U X A M I S : après quoi, me repre-
nant dans ses bras , il me porta à l'en-
trée d'un Temple. Je vis des gens qui
y entroient , entre lesquels étoit le jeune
homme , que j'avois vu soupirant sur son
lit. Il avoit l'air mélancolique & pensif.
„ Le voilà , disoient ceux qui venoient
„ après lui ; le voilà cet infâme. . . . Il
„ va encore à l'Eglise ; est - ce pour se
„ jouer du culte sacré ” ? Ils grinçoient
les dents , & le fiel amer fermentoit dans
leurs cœurs , enforte que le service réli-
gieux n'y fit aucune impression : l'Ange
me dévoila les pensées de ce jeune hom-
me & celles des personnes animées con-
tre lui. Celles - ci n'entendoient rien de
ce que disoit le Prédicateur ; elles n'é-
toient occupées que des moyens de faire
sentir les effets de leur haine à ce jeune
homme. Leurs ames voltigeoient de pro-
jets en projets ; quel supplice pour la
mienne ! Le jeune homme & celui qui
voyoit son cœur , furent les seuls à
éprouver les sentimens qui unissent les
Chrêtiens. Le sien ne respiroit que l'a-
mour & le pardon des injures. Celui
des autres étoit agité d'une fureur qu'ils
prenoient pour un zèle religieux. Je
tombai en foiblesse à cette vue , & lors-

que mon Conducteur me dit; VOILA LES GENS A QUI TU AS DONNE' LE JUSTE A DEVORER, bientôt après, je m'éveillai, baigné d'une sueur froide. Je frissonnois; mon cœur palpi-toit, & je me trouvai comme suffoqué; ma langue étoit desséchée: Je n'osois me livrer ni à la veille ni au sommeil. Je ne pouvois presque, ni me mouvoir, ni rester tranquille; ni ouvrir, ni fermer les yeux. Enfin, je me rendormis, l'esprit rempli des pensées les plus accablantes. Je ne tardai pas à entendre de nouveau le bruit des ailes, & une voix de lamentation. J'en fus très ému, & je pouffai un soupir; il me sembloit que je ne m'étois pas encore endormi. Pen-ses - tu, me cria une voix plus menaçante que la première; pen-ses - tu que je t'aie fait voir tout ce que tu as fait! Ah! Seigneur, lui répondis - je, je n'ai vû que trop de ces mauvais effets de ma langue; je ferai plus sage & plus retenu à l'avenir; ayez pitié de moi, & ne me montrez plus de ces choses affreuses qui font mon ouvrage. Alors le jeune homme Céleste, s'offrant encore à moi, me dit; " Ne pas vouloir con-
 „ noître toutes les suites des fautes que
 „ l'on a faites, c'est être peu disposé à

„ se reformer ; & qui détourne les
„ yeux pour ne pas voir ce qui doit
„ lui faire détester sa mauvaise conduite ,
„ est dans les rêts de la perdition. Sa-
„ che mortel , que de toutes les créa-
„ tures , il n'y a que les Anges qui
„ puissent connoître toutes les suites des
„ fautes que l'on a commises. Elles sont
„ infinies ; je n'ai pu te faire voir la
„ millième partie du mal qui , dans le
„ cours d'une année aura résulté de ce
„ que tu as fait. Ne te refuse point à
„ cette vue ; adore celui qui m'a envoyé
„ vers toi , & deviens plus sage ”. Après
m'avoir ainsi parlé , l'Ange me saisit d'un
bras vigoureux , & me transporta par
dessus la ville , & à travers champs ,
dans un village écarté. Il me posa au
milieu d'une petite Eglise , où le jeune
homme de qui j'avois mal parlé montoit
la chaire. “ Qui est ce jeune Prédica-
„ teur ? me demanda l'Ange. C'est ce-
„ lui de qui j'ai dit du mal , répondis-
„ je. Ecoute ce qu'il va dire , reprit
„ l'Ange ”. Je prêtai l'oreille pendant
une demi heure. “ Eh bien ! me dit
„ l'Ange , sont ce là des paroles dites
„ au mépris de la Religion ? Non , ré-
„ pondis - je ; elles sont très belles , &
„ partent d'un cœur pénétré de ses gran-

„ des & divines vérités. Jamais je n'en
 „ ouïs de cette force. Penfes-tu , conti-
 „ nua l'Ange , que l'exposition qu'il en
 „ fait produise du fruit chez ses Audi-
 „ teurs ? Comment pourrois - je en dou-
 „ ter , lui répondis-je ! L'air de dévotion
 „ que j'apperçois , me persuade que ses
 „ Auditeurs sont touchés salutairement.
 „ Et moi je te dis , repartit l'Ange , que
 „ dans une heure toutes ces dispositions
 „ vont être changées en animosités con-
 „ tre celui qui les a fait naître ”. Puis
 me prenant par la main , “ viens , me
 „ dit - il , plaçons - nous sur le chemin
 „ où passeront ces gens pour retourner
 „ chez eux , nous écouterons ce qu'ils
 „ diront ”. Bientôt nous les apperçumes.
Voilà pourtant un beau Sermon , disoit
une femme à son mari. Il seroit beau
(répondit - il) , si le Prédicateur n'étoit
pas connu. Ah ! mon Dieu , croit - il un
seul mot de tout ce qu'il dit ? Que dites
vous là ? interrompit quelqu'un qui ve-
 noit après eux , & qui sembloit n'avoir
 entendu qu'à demi. *Oui , reprit le pre-*
mier , c'est une chose que je sais , non pour
l'avoir ouï dire. Ce jeune homme prêcha en
ville , il y a six mois ; toute la ville se
récria sur ce Sermon , & dit que c'étoit
quelque chose d'horrible. Rien n'est plus

certain que ce que je dis ; on n'a qu'à s'en informer : c'est un franc libertin en fait de croyance. Ceux qui l'entendirent le rapportèrent à d'autres ; & l'Ange me conduisit dans toutes les maisons du village , où ces discours étoient répandus avec beaucoup d'amplifications. Je ne vis qu'animosité contre le Prédicateur ; elle avoit banni du cœur de ces villageois tous les sentimens qui avoient d'abord été les fruits du Sermon. Là dessus , l'Ange me dit ; **C'EST TOI QUI AS JETTE' CE FIEL DANS TOUS LES COEURS.** Je tombai sur mon visage , & je fondis en larmes ; j'étois désespéré : mais l'Ange se baissant , fortifia mes genoux tremblans , & me dit ; “ J'ai
„ encore une chose à te faire voir , &
„ pour laquelle je te ferai faire bien du
„ chemin ”. A ces mots , il étendit ses ailes , & m'ayant saisi , il me transporta par les airs , en passant sur plusieurs villes. Enfin , il s'abattit avec moi au milieu d'une grande ville , où je vis un jeune homme qui en engageoit un autre à le suivre dans un mauvais lieu. Ils y entrèrent , & perdirent leur innocence dans les bras de la funeste volupté. Alors l'Ange me dit ; **TU AS CAUSE' LA PESTE DE CES DEUX JEUNES HOMMES.** “ Les
„ malheureux qui n'aitront de leur com-

„ merce , feront une fois attachés à des
 „ liens de fer ; & dans cet état ils mau-
 „ diront le jour qui les aura vû naître ,
 „ & les parens de qui ils tiendront la
 „ vie ”. J'étois si affligé que je ne pou-
 vois proférer une seule parole. Ayant
 enfin repris un peu de courage , je dis
 à mon Conducteur céleste ; “ Je n'ai vû
 „ de ma vie ces deux jeunes hommes ;
 „ comment peux - je avoir été leur cor-
 „ rupteur ? l'Ange me répliqua : si tu n'a-
 „ vois pas calomnié ce jeune homme , il
 „ auroit été Gouverneur de celui qui a
 „ induit le troisieme à se jeter dans la
 „ fange de ces infâmes plaisirs. Il auroit
 „ jetté dans son cœur des principes de
 „ vertu qui auroient étouffé le germe de
 „ sa passion. Il seroit devenu vertueux ,
 „ & auroit gagné les autres par son exem-
 „ ple ”. Après avoir parlé ainsi , il me
 transporta dans un cabinet où je m'as-
 soupis. Il vouloit me quitter : mais l'ayant
 retenu , je le priai avec larmes de ne point
 se retirer avant de m'avoir appris com-
 ment je pourrois reparer les maux que
 j'avois causés. Alors se tournant vers moi ,
 il me dit ; “ Sache mortel , que , dans le
 „ nombre infini d'êtres que contient le
 „ ciel ou la terre , il n'en est aucun qui
 „ puisse anéantir une mauvaise action &

» ses fuites. Que cela te serve à jamais
» de préservatif pour te garder du mal ;
» ne sois jamais insensé au point de penser
» que ce soit peu de chose de se permet-
» tre aucun écart , dont les fuites peuvent
» aller à l'infini. Ce n'est pas assez de ver-
» ser des pleurs , de supplier & de gémir.
» Tu as calomnié un innocent : veux-tu
» te reconcilier avec Dieu ? va , & dis à
» ceux qui ont ouï tes calomnies , que ce
» jeune homme est innocent , & que tu
» lui as fait tort ; prie-les , conjure-les ,
» de le dire à tous ceux à qui ils peuvent
» en avoir parlé , sur la foi de tes paroles.
» S'ils ne veulent pas le faire , fais le toi
» même. Réjouis par tous les secours qui
» seront en ton pouvoir , le cœur que tu as
» navré par tes injustes discours ; n'en laisse
» point subsister les effets à sa charge ;
» car tout ce qui en demeurera retombera
» sur ta tête ; si tu ne l'ôtes pas autant
» que tu le pourras de dessus la sienne.

A R I S T I D E

O U

LE CITOYEN.

XXXVII. DISCOURS.

du 7. Mars 1767.

Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tous les malheurs.

V O L T A I R E.

LE respect pour la bienfiance n'est pas un de ces sentimens artificiels qui ne doivent leur origine qu'à l'opinion , aux usages , ou à l'éducation : c'est la nature elle-même qui l'a imprimé dans le cœur de tous les êtres raisonnables. Il n'est aucun peuple sur la terre qui n'en ait quelque notion. Elle est respectée au milieu des nations les moins policées , qui , lors-même qu'elles s'en écartent par les usages les plus bizarres , croient cependant obéir à ses loix. Enfin quel est l'homme qui manquant à la bienfiance , ne cherche pas à couvrir sa faute ou à la justifier ?

Tome II.

K

Malheur à celui qui a besoin qu'on lui définisse la bienfiance. CICERON lui-même, dans les excellentes instructions qu'il nous a laissées sur cette matière, avoue qu'il est plus facile de sentir ce que c'est que la bienfiance que de l'exprimer. Mais, s'il est vrai (comme il n'y a pas lieu d'en douter) qu'elle prend sa source dans l'amour de l'ordre, ainsi que la sagesse & la vertu; qu'est-elle autre chose que cet amour de l'ordre considéré dans les actions extérieures, relativement à l'état de l'homme, à la place qu'il occupe dans la société, & au rôle qu'il est appelé à jouer sur le grand théâtre de la vie?

Pour être dans l'ordre, il est nécessaire que dans tout le cours de notre vie & dans toutes nos actions on voye régner l'unité & l'harmonie. Il faut sans doute, & c'est le premier des devoirs, que le fonds de la conduite soit conforme aux loix éternelles & immuables du juste & de l'honnête; mais ce n'est pas tout: il faut encore qu'on y observe toutes les convenances dépendantes des lieux, des tems, de l'âge, du sexe, des talens, de la profession, du rang, des dignités, & de la fortune. Toute action

où ces convenances sont respectées sied à l'homme : toute action au contraire où elle est blessée lui meffied.

Ainsi la *Bienféance d'âge* fera cet accord qui , dans l'ordre de la nature , doit régner entre la conduite extérieure , & les devoirs ou les convenances propres à chaque âge.

Entre toutes les espèces de Bienféances , il n'en est peut-être point dont l'oubli soit plus exposé à la censure que celle de l'âge. La raison en est sensible : c'est qu'il n'en est point de plus facile à connoître ; puisque la simple nature suffit pour nous en instruire , indépendamment de toutes les institutions humaines.

Mais quelle sera la main assez hardie pour fixer les limites qui séparent les différens âges de la vie ? Cette séparation ne paroît frappante que lorsqu'on se contente d'en considérer les extrémités. Les âges ainsi que les saisons de l'année sont liés les uns aux autres , & se perdent les uns dans les autres d'une manière presque imperceptible ; telle est la marche de la nature. Cependant , tout comme il n'est pas bien difficile de s'assurer de la saison où l'on se trouve , il n'est

pas non plus bien mal-aisé de savoir à quel âge on appartient.

L'enfance est celui où les forces du corps & les facultés de l'esprit commencent à germer , & à se faire appercevoir. A mesure qu'elles se développent, l'enfant se familiarise de plus en plus par les sens avec les objets extérieurs , & accoutume peu à peu ses facultés aux actions auxquelles la nature les destine. Les premières impressions laissent dans notre cerveau les traces les plus profondes qui ne manquent jamais de se reproduire dans la suite des âges , souvent même avec trop d'empire. L'enfance peut donc être regardée comme *l'âge de préparation*.

N'en doutons pas : il a de même que les autres âges de la vie humaine sa bienfaisance particulière , mais avec cette différence , que , si un enfant s'en écarte , il faut moins s'en prendre à lui-même qu'à la négligence ou l'impéritie de ses parens.

L'enfant y manque lorsqu'il manifeste de l'indocilité à l'égard des personnes appelées à en avoir soin ; rien n'étant plus contraire à ce sentiment de dépendance où le met la foiblesse de son âge. Il y

manque encore lorsqu'il entreprend des choses au dessus des forces que la nature lui a données. Il y manque enfin, lorsqu'il cherche à attirer sur ce qu'il fait ou sur ce qu'il dit, une attention que ses actions ou ses paroles ne fauroient encore mériter.

Ces premiers tems de nôtre existence, plus importans qu'on ne se l'imagine, changent bientôt de nature & se perdent dans l'adolescence. Celle-ci est cet âge où l'esprit & le corps, parvenus à un certain degré de force, inclinent déjà vers des habitudes. Mais comme l'adolescent n'a pû puiser dans l'enfance les instructions & l'expérience nécessaires pour se conduire dans le monde, il ne fauroit se passer de guides qui l'éclairent & le dirigent. L'adolescence est donc *l'âge de l'instruction*.

L'adolescent peut contrevenir en deux manieres à la bienséance de son âge : ou en retrogradant vers celui d'où il vient de sortir, ou en anticipant sur celui qu'il n'a pas encore atteint. Ce jeune homme qui sacrifie à des jeux puériles un tems précieux qu'il auroit dû consacrer à l'étude de ses devoirs, &

de tout ce qui lui est nécessaire pour se mettre en état de remplir sa vocation ; cet autre qui se livre aux petites fantaisies qu'on tolère , peut-être mal à propos , aux enfans ; ce troisième qui exige encore des soins & des services qu'on accordoit ci-devant à la foiblesse de son âge , s'écartent de la bienfaisance de leur âge au premier égard.

Le jeune homme y manque au second égard , & d'une façon bien moins supportable encore , lorsque , par un excès de présomption , il entreprend de se mettre au niveau , si ce n'est même de surpasser les hommes déjà formés par la raison & l'expérience. Voulez-vous vous en convaincre ? suivez quelques uns de ces jeunes gens reçus depuis quelque tems dans le monde , quoi de plus choquant que de les voir , par une suite de leur mauvaise éducation , méconnoître leur insuffisance , prendre un ton décisif , ou railleur , dédaigner les sages conseils , secouer le respect pour leurs supérieurs & pour les vieillards , & préférer un maintien plein de morgue & d'impertinence à l'air de candeur & de modestie que la nature imprime

particulièrement sur le front de cet âge aimable.

L'adolescent qui ne rougit plus est plus près du vice que de la vertu. Oui, la pudeur fait le vrai lustre de cet âge. Le mépris de cette vertu naît communément dans les jeunes gens de la fausse honte, ou d'une sotte vanité. Il est toujours en eux le symptôme funeste d'un cœur vicié. Ils sont perdus presque sans retour, si malheureusement ils réussissent à plaire par ces défauts qui mériteroient d'être reprimés de bonne heure. Mais il ne seroit pas difficile de faire rentrer cette jeunesse présomptueuse dans la sphère de son âge & de ses devoirs, si les sociétés qui daignent l'admettre proportionnoient l'accueil qu'elles lui font au changement plus ou moins favorable qu'elles remarqueroient dans sa conduite. Cette méthode de la corriger seroit d'autant plus à propos, que le contrecoup en rejailliroit sur les parens. Et rien ne seroit plus juste, s'il est vrai, que le manque de bienfiance chez les jeunes gens soit peut-être le seul défaut que les peres & les meres ne sauroient imputer à des causes étrangères.

De l'adolescence nous nous élevons au période le plus important de la vie : la Virilité. C'est dans cet âge que , jouissant de l'entier développement des facultés de son ame & des forces de son corps , l'homme est censé avoir déjà pris l'habitude de travailler à sa propre perfection , & de contribuer autant qu'il lui est possible au bonheur de ses semblables. *L'action* est donc le caractère distinctif de cet âge.

Mais , voulés vous savoir comment on s'éloigne de la bienfiance qu'il exige ? Regardez cet ennemi du travail , dont l'esprit & le corps s'affoiblissent & s'éteignent dans les bras de l'oïveté ou de la mollesse. Fatigué du poids de son inutilité , il s'endort lâchement dans le sein de la paresse ; le bruit des plaisirs peut bien l'arracher quelquefois à son sommeil léthargique ; mais l'ennui succède bientôt aux charmes passagers d'une joye momentanée , & ferme de nouveau sa paupière appesantie. Enfin le dégoût marche toujours à la suite des divertissemens dont le vuide immense de sa vie est parsemé. Les délassemens sont le prix du travail , & ceux là seulement jouissent

des vrais plaisirs qui savent les employer à remplir les intervalles qui séparent les occupations utiles auxquelles ils sont appelés.

Mais si l'homme qui fait son objet principal des vains amusemens blesse la bienfiance, cet autre qui s'applique gravement à des puérités s'en écarte d'une maniere encore plus ridicule. Celui-ci assis devant un métier, se pique de surpasser les femmes les plus habiles dans l'art de broder; de cette main vouée par la nature aux travaux pénibles, il manie l'aiguille, la navette & le fuseau avec une dextérité singuliere; &, loin d'en rougir, il s'applaudit d'une adresse aussi déplacée. Un autre s'enferme au commencement de chaque saison pendant plusieurs jours, c'est pour conférer avec son tailleur sur le contour d'une manche, ou sur la maniere d'assortir une doublure, ou sur une mode nouvelle qu'il a inventée. Un troisieme profès en l'art de Comus fera en état de disserter deux heures sur un ragoût: il assistera régulièrement aux opérations de la cuisine, & ne dédaignera pas de mettre lui-même la main à l'œuvre, lorsque le bien du palais le demandera.

Si est affligeant de voir l'homme , destiné à l'action & à la vertu , méconnoître sa vocation naturelle , & dégrader la dignité de son être par des occupations méprisables ; qu'il est doux au contraire d'admirer ceux qui consacrant leurs jours à se perfectionner eux-mêmes , ne cherchent leur bien particulier que dans le bonheur public , ou celui de leurs semblables. Judicieux & délicats dans le choix de leurs plaisirs , ils ne s'en permettent aucun qui puisse les dégrader aux yeux du sage ; leurs amusemens mêmes portent l'empreinte d'un jugement sain & d'une ame élevée. Au lieu de se plaindre inutilement , & peut-être injustement , du peu de ressources de leur pays , leur génie actif & fécond cherchera les moyens de les multiplier , ou bien ils instruiront par leur exemple , leurs compatriotes dans l'art plus utile encore de savoir se passer de ce que la nature ou la fortune refusent. Ils ne feront pas , il est vrai , les Oracles du bon ton , parce que le bon ton diffère autant de la bienfaisance , que l'esprit de Cotterie , ou même le bel esprit diffère du génie.

Heureux les climats qui produisent de tels hommes ; heureuses les Villes où l'on fait les apprécier , plus heureuses celles où , sous la protection d'un sage Gouvernement , la race s'en multiplie de générations en générations.

Maintenant la tâche virile est remplie , & le moment approche où nos forces usées , non par des excès , ou par une lâche inaction , mais par le travail assidu d'une constante activité , où nos forces usées , dis - je , nous avertissent qu'il est tems de penser à jouir d'un repos honorable & mérité. Déjà nous touchons à la vieillesse : mais cet âge si respectable mérite bien qu'on en considère séparément les privilèges & les bienfaisances.

Livres nouveaux dont on peut se pourvoir
chez F R A N Ç. G R A S S E T & Comp.

Barrême , ses Comptes faits , nouvelle édition augmentée , in 18. 1766. L 15.
Bouvier , (*le Parfait*) ou instruction concernant la connoissance des Bœufs & Vaches , par Mr. Routrolle , 12. 1766. L 1 ..

Dictionnaire (*nouveau*) Historique , Géo-

graphique & Universel , 4. 4. Parties
1766. L 8 ..

Considérations sur le Gouvernement An-
cien & présent de la France , par Mr.
le Marquis d'Argenson , 12. L 15 ..

l'Ecole du Jardinier Fleuriste , nouvelle
édition très augmentée , & bien écrit
12. 1767. L 1 .. 5.

l'Esprit de Julie , ou Extrait de la Nou-
velle Héloïse par Mr. Formey , 12.
L 1 ..

Histoire des Révolutions de la Haute Al-
lemagne , contenant les Liges & les
guerres de la Suisse , avec une No-
tice sur les Loix , les mœurs , le Gou-
vernement &c. de chaqu'un des Loua-
bles Cantons , & de leurs Alliez , 12.
2. vol. Paris 1766. L 3 ..

*On donne avis aux Amateurs de la
Litterature , que les mêmes Libraires dé-
livrent actuellement le nouveau Catalogue
de leurs Livres en François , qui contient en-
viron 3800 articles différents , où on a mis
les prix aussi bas qu'il a été possible. Ils ont
actuellement sous la presse celui de leurs Li-
vres Latins , Italiens & Espagnols , qu'ils
délivreront aussi dans peu , & ils se flat-
tent que les personnes qui s'adresseront à
eux seront satisfaites de leur exactitude.*

A R I S T I D E O U LE CITOYEN.

XXXVIII. DISCOURS.

du 14. Mars 1767.

MESSIEURS,

Tous les livres de Philosophie morale nous peignent la laideur des vices : tous les Sermons nous exposent avec plus ou moins de force les suites fatales des mauvais discours & des mauvaises actions ; mais presque tous ceux qui ont écrit s'en tiennent aux suites prochaines. Le songe que vous avez donné dans votre XXXVI. Discours , montre avec autant de vérité que de force de pinceau , cette chaîne malheureuse de fatalités qui peuvent résulter d'une seule faute , dont il est si rare de sentir les conséquences. Qui est - ce , à moins qu'il ne soit méchant , qui voulût se rendre coupable de cette funeste enchainure ?

Un joueur déterminé , ruine un de ses camarades , qu'il appelle son ami , & dont il est le bourseau. Il le réduit à des extrémités qui font d'abord trembler sa délicatesse ; les ressources honnêtes s'épuisent ; celles qui s'offrent ensuite le font un peu

moins : au premier coup d'œil , elles l'éfayrouchent ; il les rejette , & ne s'y familiarise que par degré. La pudeur , cette fleur de l'ame se fane ; le sentiment s'émouffe ; l'honneur & la vertu l'abandonnent ; c'est homme est perdu. A qui en est la premiere faute , sinon à ce joueur impitoyable qui a commencé son defastre , & qui l'a entraîné dans la honte , & de-là , peut-être dans le crime ?

L'innocence fait le plus bel ornement des graces : un jeune homme sans mœurs se fait une gloire d'en ternir le lustre ; il réussit dans son indigne projet ; mais ce n'est qu'après qu'un bel esprit libertin a jetté dans le cœur de l'un & de l'autre , des principes de relâchement & de sensualité. Quel sera le plus coupable ? Les Tribunaux humains prononceront que c'est le jeune homme , & ne diront rien du délié libertin qui a corrompu son cœur. Que deviendra cette beauté séduite , que la douceur de son naturel tourné au bien auroit rendue une excellente mere de famille ? Que deviendra l'enfant qui va naître , dont l'éducation souffrira infiniment de la conduite vicieuse de ses parens ? Tout cela formera une chaîne fatale dont le premier chaînon tient au corrupteur.

Que fait cet avare , en amassant des richesses dont il se refuse l'usage , & qu'il

ignore peut-être qu'il doit laisser à ses héritiers ? Voyez sa famille , manquant presque du nécessaire , au milieu d'une inutile abondance ; la rouille que cette jeunesse contracte ; l'interêt fordide qui domine le pere , & qu'il fait passer dans le cœur de ses enfans , va en faire des avarés ou des prodigues , selon le goût ou l'aversion qu'ils concevront pour cette façon de vivre. Destitués de l'éducation qui eût adouci leur caractère , réglé & annobli leurs sentimens ; l'un deviendra aussi intéressé , aussi défiant , aussi vétilleux que le pere ; il s'avilira par toutes les minucies crapuleuses de la lézine ; il fatiguera les Tribunaux pour des riens ; il fera maître dur , mauvais pere , voisin incommode , incapable de tout acte généreux & charitable ; souvent injuste , & toujours acariâtre. Tout ce qui vivra autour de lui fera malheureux ; tel sera l'un de ses enfans. Un autre impatient de goûter les douceurs dont on l'a constamment sévéré , peu instruit des grands principes de la Religion , verroit sans peine la fin d'un pere qui ne lui a donné que la vie ; & dès qu'il jouira des biens dont ce pere imbécille fait son idole , il en prodiguera follement l'odieux amas ; & sans se faire d'amis par sa dépense dé-

sordonnée , il se mettra bientôt dans le cas d'en avoir besoin. Tous ces excès & leurs suites seront l'ouvrage de cet avare.

Que d'actions ou seulement de discours dont les suites sont des plus fatales ! D'où vient ce luxe qui fait de si grands progrès dans les pays même qui s'en étoient le plus long-tems défendus , sinon d'un petit nombre de voluptueux qui vouloient goûter de tout ce qui peut donner du plaisir , ou de quelques hommes vains qui mettoient leur gloire à effacer leurs égaux ? C'est eux qui ont donné le ton , & qui en peu de tems ont renversé la façon de vivre simple & raisonnable de leur patrie. C'est eux qui sont responsables de la dissipation des vices , & des dérangemens de fortune qui en ont été , ou qui en feront la suite.

D'où vient cette foule de profanes & d'hommes irréligieux , si ce n'est d'un petit nombre de téméraires qui ont voulu à tout prix se faire un nom , en s'éloignant des idées les plus consacrées ; en secouant le joug des règles les plus respectables ; en frondant , ou en bravant ce que les sages vénèrent ? Qu'on réfléchisse bien sur le poids énorme d'erreurs & de vices qu'un seul homme sans Religion ou sans mœurs est capable d'introduire , & l'on sentira

quel poids il aura à sa charge , s'il se trouve que sans ses discours libertins , sans ses écrits profanes ou licentieux , sans son dangereux exemple , des millions de personnes de tout ordre eussent été les appuis de la vérité , ou des modèles par leurs vertus.

Si l'on considère quel ravage une phrase mal digérée , ou seulement un mot hasardé , peut causer , tantôt dans une foule animée par le nom ou le masque de la liberté ; tantôt chez un peuple échauffé par le brulant fanatisme ; d'autrefois parmi une jeunesse qui s'abandonne à l'ivresse du plaisir , on sentira de quelle importance il est de mesurer ses expressions , pour ne pas s'exposer au vif regret d'avoir causé du trouble dans la société , des divisions ou du tumulte dans sa patrie , des desunions dans les familles ; & , en suivant de près ce qu'entraînent de pareilles fautes , on se convaincra aisément qu'il s'en commet très peu qui n'aient du plus au moins les mêmes inconvéniens , & l'on verra qu'il en résulte souvent des maux sans remède.

Que si la malice , ou seulement la méprise ou l'inadvertance d'un seul homme peut être quelquefois la cause des plus grands maux , ou l'étincelle d'un incendie des plus dangereuse ; que fera-ce , lorsque ce mal aura de plus grandes causes , de plus

grands objets , ou en plus grand nombre ? Lorsqu'il tendra à rendre plus coupable ou plus malheureuse la postérité ? Que fera-ce , lorsque la corruption viendra de ceux qui doivent donner l'exemple ; quand le trouble , ou la licence viendront de ceux qui devoient maintenir l'ordre ; le renversement des principes , de ceux que leur rang , leur génie & leurs lumières appelloient à les affermir ? Que diroit-on d'un guide qui égageroit de propos délibéré ceux qu'il étoit chargé de conduire dans la bonne route ?

En voilà assez sur les suites fâcheuses & quelquefois terribles , des fautes plus ou moins graves que l'on peut commettre ; mais on n'a pas généralement la même idée de l'omission des devoirs. Bien des gens croient les fautes de ce genre moins sérieuses, ou sujettes à de moindres conséquences. C'est une erreur dont il faut les défabuser.

Si un acte de générosité peut sauver une famille ; si une consolation touchante , & répandue comme du baume sur une playe , peut garantir du desespoir ; si quelques mots dits avec sagesse peuvent calmer la colère ; si un conseil judicieux peut faire éviter une faute capitale , un parti violent , une détermination périlleuse ; quelles suites ne peut pas avoir l'omission de ce secours , de ce conseil , ou de cette consolation ! Quel

reproche n'auroit-on pas à se faire de l'avoir négligé ou refusé ; d'avoir évité ou différé l'exercice d'un devoir si important ?

Vous apprenez qu'un rapport, dont l'auteur vous est connu , & qu'il a cru très imprudemment devoir faire en confidence , va brouiller irrémédiablement deux amis , ou deux parens jusques-là intimes. Vous avez des relations avec les uns & les autres , & vous avez la clef de ce rapport de façon à pouvoir justifier le discours ou la démarche qui va les brouiller. Un mot de votre part dissiperoit ce nuage , en parlant au rapporteur de son imprudent rapport , & à celui qui l'a reçu , de son imprudente crédulité. Votre entremise charitable auroit fait renaître l'amitié avec la joye. Au lieu de cela , vous avez gardé le silence , qui a fait trois malheureux , & peut-être trois coupables , par les aigreurs , les animosités , & les projets de vengeance qui les déchirent.

Une plaisanterie a été lâchée d'un air d'insulte entre de jeunes gens pleins de feu. Vous l'entendez relever par un étourdi , comme une réelle offense : on parle de satisfaction , & l'on fait retentir à ce sujet les fausses & fatales maximes du point d'honneur. Au lieu d'en refuter la folie , ou d'en peindre vivement les suites , vous êtes tranquille spectateur de la scène , & vous laissez

fez au hazard tout ce qui pourroit en résulter. Ces jeunes emportés disparoissent ; ils se battent avec acharnement ; l'un d'eux est tué , d'autant plus à regretter que c'étoit un jeune homme plein de vertu , une ame tendre & sensible , qu'il étoit facile de ramener à l'idée du solide honneur par le sentiment de la Religion. Celui qui l'a malheureusement privé du jour , est un fils unique plein de talens & de courage , que l'âge & la réflexion auroit meuri. Le voilà banni de sa patrie ; ces deux objets de ses espérances sont perdus pour elle , & c'est votre nonchalance à remplir un devoir si important qui les lui arrache.

Omettre ou négliger le bien que l'on pourroit faire , c'est en quelque sorte l'anéantir ; laisser commettre le mal que l'on pourroit empêcher , laisser continuer un abus que l'on pourroit interrompre , c'est en quelque sorte commettre le mal , & autoriser l'abus. C'est au moins en partager la faute avec son auteur.

Et combien d'omissions importantes , dont on n' imagine pas qu'on puisse répondre , & qui ont pourtant de grandes suites. Omission dans le soin de s'éclairer , lorsqu'on se destine à quelque emploi important. Négligence à s'instruire dans l'art du

Gouvernement , lorsque l'on y est appelé par ses talens ou par sa naissance.

Difons-en un mot , négligence à s'instruire dans l'art de bien exécuter tout ce qu'on est appelé à faire dans la société dont on est membre.

Je n'ai , Messieurs , ni le tems , ni l'espace nécessaire pour tracer la chaîne de devoirs & d'obligations dont l'omission totale , ou seulement la pratique relâchée entraîne une foule d'inconvéniens , dont la somme constitue le désordre , & attaque la base du bien public : mais je crois du moins , devoir indiquer un article , qui , par sa vaste étendue , est d'une influence prodigieuse. C'est celui de *l'éducation* , parce qu'elle est la base des mœurs , & pour ainsi dire , la première législation. C'est elle qui décide du caractère d'un peuple , & peut-être de sa valeur intrinsèque. Il suffit de faire appercevoir combien d'avantages peuvent naître d'une éducation bien dirigée , pour découvrir qu'elle enchaînement de maux doit résulter d'une éducation vicieuse dans ses principes , ou seulement molle & relâchée dans sa discipline , si ce relâchement devient général. Et , comme l'utilité de tout institut politique dépend non seulement de la bonté de la règle , mais encore de

la disposition à la recevoir ; la seule habitude à l'indépendance nourrie par une indulgence excessive , suffiroit pour énerver l'empire de la raison , l'autorité suprême de la Religion & des loix , par une disposition continuelle à leur échapper. Cette indulgence ne paroît souvent que foiblesse ; on lui donne même quelquefois le nom de bonté. Il importe néanmoins infiniment qu'on la fasse envisager comme vicieuse , & en bien des cas comme criminelle , lorsqu'elle est portée à un certain point. Nous en avons un exemple célèbre en la personne du Pontife *Hély* , (1. *Sam.* III.). C'étoit un saint homme ; cependant il fut puni de sa molle complaisance pour ses deux fils , & de la corruption qui s'étoit introduite par leur exemple. L'Eternel prononça leur arrêt , & cet arrêt fut exécuté ; tous trois moururent d'une mort tragique : mais la dépravation du peuple qui fut leur ouvrage eut indubitablement de plus longues suites.

Quand nous n'aurions pas mille exemples à donner de cette influence malheureuse , elle deviendroît sensible par le plus simple raisonnement. Négligez d'heureuses dispositions au bien , vous donnerez ou vous fortifierez sûrement le penchant

au mal. Autant de mauvais exemples donnés, sont autant de playes faites à l'humanité, & en certains cas autant de crimes. Autant de vertus négligées, sont autant de vices reçus. Le bien perdu, & je parle du bien moral, l'est souvent sans retour; comme le mal moral dont on est la première cause, est assez souvent sans remède. Tel est l'effet d'un ouvrage profane ou licentieux, qu'une imagination brillante, mais dépravée, s'est plu d'embellir. Le mal a des branches & des racines sans nombre, semblable aux mauvaises plantes qui ont des ressources infinies pour se reproduire. C'est un poison lent qui ira souvent jusqu'à la postérité. Si le seul *vice de l'indiscrétion multiplie à l'infini les outrages*, comme le dit Mr. DE MONTESQUIEU, en parlant de l'incontinence des François en Italie, on pourra le dire à plus forte raison de vices plus contagieux. Une *injustice* peut en causer plusieurs, en ruinant celui qui en est l'objet; une *injure* peut enflammer une famille, exciter l'animosité, la vengeance de tout un peuple. Une *infidélité* lucrative est bientôt imitée par ceux qui n'ont pas succé avec le lait les principes de la probité. Tous les vices peuvent naître du pervertissement de l'é-

ducation , & le relâchement dans un genre essentiel , entraîne facilement la dépravation de tous les autres.

Qu'on ne dise point que j'exagère le mal par mes descriptions. Si quelqu'un le croit plus foible que ma peinture , c'est qu'il n'a peut-être jamais considéré les fautes des hommes , que dans leurs suites prochaines , ou qu'il n'a pas ôsé jeter les yeux sur cette suite d'abîmes que l'on creuse souvent , sans s'en appercevoir , sous les pas de l'humanité. Y auroit-il de l'inconvénient à effrayer salutairement ceux qui , avec des penchans dangereux pour les autres , & périlleux pour eux mêmes , ont du moins une anse , celle d'un bon cœur ? Puisse la crainte de causer une multitude de maux , empêcher les hommes , s'il est possible , d'en commettre un seul.

ARISTIDE O U LE CITOYEN.

XXXIX. DISCOURS.

du 21. Mars 1767.

Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores

Mobilibusque decor naturis dandum Est annis.

H O R.

Faites nous connoître les mœurs qui conviennent à chaque âge , & les bienséances attachées aux divers changemens que les années produisent en nous.

MESSIEURS ,

JE me suis chargé de vous faire parvenir tous les billets ci-joints qui renferment tout autant de doutes ou de questions qu'on vous adresse au sujet de votre Discours sur la Bienféance des âges. Quoique vous nous assuriez qu'il n'est pas bien difficile de savoir à quel âge on appartient , cela n'a pas paru si aisé aux personnes qui composent la petite troupe qui vous écrit de concert. Elle attend de

Tome II.

M

vôtre part des éclaircissemens qui puissent fixer ses incertitudes sur un point que la lecture de cette même Feuille nous fait regarder comme très important.

Monsieur A R I S T I D E ,

Comme je n'ai pas l'honneur de vous connoître , je prends la liberté de vous écrire pour vous demander si on doit encore me regarder comme un enfant. J'ai eu neuf ans avant-hier , ainsi je suis dans ma dixième année. Cependant on ne me laisse point encore aller à la chasse des petits oiseaux , & on ne veut pas que je porte l'épée , pas même le Dimanche. Je crois pourtant que je suis bien dans l'adolescence , puisque c'est l'âge de l'instruction ; car on ne cesse de m'instruire , depuis le matin jusqu'au soir. Je suis avec un profond respect ,

Votre très affectionné serviteur ,

J E A N N O T A. B. C.

R E P O N S E.

L'ami Jeannot ne sera dans l'âge de l'instruction que lorsqu'il en connoîtra le prix. Il ne doit porter d'épée que lorsqu'il en connoîtra l'usage ; & il ne doit

point manier de fusil , qu'il n'ait la force de le porter.

M O N S I E U R ,

J'aurai dix - huit ans accomplis dans onze mois. On a renvoyé tous mes Maîtres , excepté celui de Clavecin : je ne suis donc plus dans l'âge de l'instruction. D'un autre côté , ma mère ne cesse de me faire agir & trotter continuellement dans la maison ; je pourrois donc presque être placée dans l'âge de l'action. Cependant , je n'ose point sortir sans permission , & je fus grondée l'autre jour pour avoir reçu dans ma chambre le frère d'une de mes bonnes amies. Accordez tout cela , & dites moi , je vous prie , précisément quel est mon âge. Vous obligerez sensiblement celle qui à l'honneur d'être &c.

L O L O T T E .

R E P O N S E .

Choisissez vous - même , aimable Lolotte ; mais si vous m'en croyez , vous ne troquerez pas votre jeunesse contre un peu plus de liberté. D'ailleurs , je n'ai point dit que l'âge de l'action fut celui de l'indépendance.

MONSIEUR,

Dans l'énumération que vous nous avez donnée des différens âges de la vie, vous avez justement oublié celui où je me trouve. J'ai atteint ma vingt-neuvième année, enforte qu'il n'est pas douteux que je ne sois forti de l'âge de l'instruction. Il sembleroit à vous entendre que je devrois être entré dans celui de l'action. Mais c'est ce que je ne saurois vous accorder. Ces mots seuls, affaires, devoirs, occupations, utilité, me font périr d'ennui. Ayez donc la complaisance de remplir cette lacune, & de donner un nom à mon âge qui puisse s'accommoder avec mes goûts.

L. B.

R E P O N S E.

J'ignorois qu'il existât un âge où l'on fut trop jeune pour agir, & trop vieux pour s'instruire. Je n'ai d'autre nom à donner à cet âge là que celui du néant. Plus on y reste, & plus il est difficile d'en sortir.

MONSIEUR,

Quoiqu'en puisse dire ma Maraine qui me donne quarante-sept ans, j'en ai à peine quarante-deux; &, si j'en crois mon

miroir , je n'en ai pas plus de trente. Malgré tout cela , on trouve que je ne suis plus d'âge à aller au bal , quoique j'aime la danse à la fureur , & qu'elle convienne à ma santé. J'en appelle à votre jugement. Si ARISTIDE veut être écouté , il ne doit pas être plus sévère que SOCRATE. J'ai l'honneur d'être &c.

CECILE.

REPONSE.

A l'exemple d'Escobar , je permets la danse à la belle Cecile pour sa santé , & comme exercice ; à condition qu'elle y porte plus de jarrêts que de prétentions ; du reste , je crois qu'elle fera bien de s'en rapporter pour son âge , plutôt à sa Maraine qu'à son miroir.

MONSIEUR ,

Je ne cache point mon âge : j'ai soixante-huit ans ; mais feue ma mère en a vécu quatre-vingt-dix. J'ai donc humainement parlant , encore vingt - deux ans de vie. Or il me semble que ce qui doit décider de l'âge , c'est moins ce que l'on a déjà vécu que ce qui reste encore à vivre. Cependant mon Médecin me dit tous les jours qu'à mon âge on ne doit pas veiller si tard , ni jouer si long-tems. C'est un vieux préjugé

de sa p  rt que je vous demande la grace de combattre.

GERTRUDE.

R E P O N S E.

J'adopte d'autant plus volontiers vôtre principe sur la manière de calculer son âge, qu'il convient même à bien des jeunes gens. Mais avant que de prononcer sur l'application que vous en faites, je voudrois savoir à quelle heure Madame vôtre mère avoit coutume de se coucher, & si elle étoit joueuse de profession.

J'A U R O I S p   me dispenser de répondre séparément à chacun de ces billets, & me contenter de prier en général ceux qui m'ont fait l'honneur de me les adresser, d'interroger la nature sur tous les doutes qu'ils me proposent. Je l'ai consultée dans mes réponses ; & , si j'ai mal réussi à exprimer ses décisions, je consens volontiers qu'on en appelle à elle - même.

Je suivrai la même méthode dans ce qui me reste encore à dire sur la Bienféance de la vieillesse. C'est dans cet âge vénérable, qui est à la fois l'objet de l'attention & des vœux des autres âges, & qui nous présente de si près le terme de la vie humaine, dont il est le dernier acte, que la bienféance devient un devoir indispensable. L'empire

des sens , le feu des passions , la force de l'exemple joints à l'inexpérience , peuvent en quelque manière servir d'excuse aux écarts des autres âges. Mais ces écarts sont inexcusables dans ce période de la vie où les sens sont émouffés , où les passions sont amorties , & où la raison éclairée par l'expérience , nous affranchit , non seulement de la tyrannie de l'exemple , mais encore nous donne le droit , & nous impose l'obligation d'en servir nous-mêmes. Je puis donc sans craindre de me tromper , nommer la vieillesse, *l'âge de l'exemple*. Heureux ceux qui se sont préparés dans les âges précédens à remplir dignement le rôle honorable que la nature leur destine dans celui-ci.

Rien ne prouve mieux , ce me semble , le mérite d'une nation , & n'annonce plus sensiblement tout ce qu'on peut en attendre , que de voir d'un côté de sages vieillards portant sur leur front vénérable , l'empreinte sacrée de la vertu , & faisant servir à l'utilité de leurs concitoyens & de leur patrie , les lumières & les connoissances que l'expérience leur a acquises , tandis que d'autre part on voit une jeunesse animée du désir de s'instruire & de se former , s'empreser autour d'eux pour y prendre des leçons de sagesse , & se mettre en état de remplacer un jour leurs maîtres. Telle

étoit la façon de penser des Romains dans les beaux jours de la République. La maison des premiers Magistrats & des plus grands hommes étoit dans leur vieillesse , l'école où la jeunesse Romaine venoit puiser dans leur entretien & dans leur exemple , ces principes de grandeur d'ame , & cette élévation de sentimens qui fit si long-tems le caractère de ce peuple.

Quoique tout le monde ne soit pas appelé à jouer de si grands rôles , il n'y a personne qui ne soit intéressé à remplir avec dignité celui que la Providence lui confie : mais où trouvera-t-il ses guides & ses modèles ? Sera-ce chez ce vieillard qui fait son Dieu d'un métal dont il ne fait pas se servir , ou qui se livre encore à des projets téméraires de fortune & d'ambition ? Sera-ce chez ce vieux Oizon, qui, non content d'oublier son âge , cherche encore à le faire oublier aux autres , tantôt par sa frivolité , son étourderie , ses indiscretions , & tantôt par l'indécence de ses propos licentieux ? Sera-ce chez ce Libertin décrépît qui consacre les dernières étincelles de son génie , à répandre le poison de l'erreur ou les principes dangereux d'une morale relâchée ? Et , pour dire quelque chose d'un sexe plus assujetti encore que le nôtre aux loix de la bienséance , sera-ce à la toilette de cette

antique poupée , qui ,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage ,

n'a point de honte d'employer tous ces artifices que la laideur inventa pour contre-faire les graces de la jeunesse & de la beauté ? Si tels sont nos maîtres , quels seront les disciples ?

Mais tirons le rideau sur des tableaux non moins revoltans que ridicules ; tournons plutôt nos regards sur des objets aussi agréables à contempler que dignes de nos attentions. Qu'il est doux pour moi de n'avoir pas à les chercher hors de ma Patrie !

Quel plaisir , par exemple , n'ai je point à suivre cet aimable & heureux vieillard dans sa conduite domestique , ou au milieu de ses relations , à partager ce contentement d'esprit qui se fait appercevoir dans ses discours comme sur son visage : exact dans la pratique de ses devoirs civils & religieux ; enjoué avec décence , complaisant avec dignité , la bienfaisance , loin de nuire à ses plaisirs , en relève la douceur. Avec une fortune médiocre , il trouve le moyen de faire des heureux sans la déranger , & les plus doux momens de sa vie sont ceux où il exerce sa bënëfice & sa générosité.

Qui ne seroit touché d'admiration en voyant ASPASIE parvenue au-delà du terme de la vie humaine , & conservant à cet âge

la plus douce sérénité. Elle voit approcher le moment où elle fera enlevée de dessus la terre , sans crainte & sans impatience ; elle emploie les heures qui lui restent encore à vivre aux œuvres de pitié & de charité , & a de saints recueilemens. Cependant elle sourit aux amusemens de la jeunesse ; elle partage les plaisirs de tous ceux qui l'environnent ; elle fait même se prêter aux innocentes plaisanteries dont on cherche à égayer ses vieux jours , & elle est l'objet de la tendresse , comme de la vénération de tous les âges.

EUGENIE n'a pas attendu au tems de la caducité pour se refuser aux amusemens que cet âge condamne. Le jeu qu'elle aimait autrefois a fait place depuis long-tems aux ressources agréables que lui offrent un esprit orné joint à un goût délicat. Son entretien est recherché par le Philosophe & par l'homme de Lettres , mais sur tout par l'homme de bien , & par l'ami de la Religion ; & , malgré son grand âge , elle fait encore les délices , comme l'ornement des lieux qu'elle habite.

ELISE voit autour d'elle une nombreuse génération qu'elle a élevée dans la simplicité & dans la vertu , dont elle n'a jamais cessé de leur donner l'exemple. Les jours où elle rassemble sa famille , sont des jours

de fête pour tous les membres qui la composent. Sa modeste demeure est en même tems l'école de la sagesse , l'asyle de la paix , & le temple de la piété filiale.

Voyez dans un ordre inférieur , suivant l'opinion commune ; mais supérieur peut-être aux yeux d'un esprit dégagé de préjugés. Voyez cet honnête Laboureur , dont la physionomie annonce la candeur de son ame , visitant les différentes branches de sa famille , portant ici la consolation , là l'instruction & le conseil , par tout l'édification & la pure joye. Ses bras se reposent , mais sa tête toujours libre & saine continue à travailler , & produit des fruits dignes du plus bel âge , & de l'esprit le mieux cultivé.

J'ai rapporté ces exemples avec d'autant plus de plaisir , qu'ils présentent en même tems les devoirs ou les bienfaisances de la vieillesse , & les douceurs attachées à l'observation de ces devoirs. Si cet âge mérite par sa foiblesse les égards de la compassion & du support , il ne peut prétendre à inspirer une véritable vénération , qu'autant qu'il n'oublie point lui-même sa dignité , & l'on ne doit point d'hommages aux cheveux blancs s'ils ne sont couronnés par la vertu.

Je terminerai ces réflexions par une

petite anecdote qui n'a rien d'intéressant que son rapport avec la matière de ce Discours. Il y a peu d'années que je fus appelé par mes affaires dans une ville où j'avois passé une partie de ma jeunesse , environ vingt-ans auparavant. J'y retrouvai la plus grande partie de mes connoissances un peu vieilles pour le visage ; mais à cela près , elles étoient au même point où je les avois laissées. C'étoit les mêmes goûts , les mêmes amusemens , les mêmes façons de penser , les mêmes propos. Je leur fis mon compliment sur ce phénomène ; mais comme je leur en témoignai plus de surprise que d'admiration , on me trouva moi-même vieilli.

J'ai parcouru , peut-être avec trop de rapidité , les bienséances de tous les âges. Cependant mon but est rempli , si j'ai pu réveiller l'attention de mes Lecteurs sur un objet si intéressant , si j'ai pu les engager à méditer eux-mêmes cette matière , & à se former des règles de bienséance appuyées , non sur les fondemens mobiles de l'usage , de la mode , ou de l'opinion , mais sur la voix immuable de la nature. Pères & mères , quelle leçon pour vous ? Voyez les influences de l'attention ou de la négligence avec laquelle vous aurez veillé sur la déhile enfance , se faire sentir d'âge , & produire successivement une adolescence pleine de graces & de modestie , où une jeunesse présomptueuse & défordonnée , une virilité estimable ou méprisée ; & enfin une vieillesse couronnée d'honneur & de vertu , ou flétrie par le vice , l'indécence & l'opprobre.

ARISTIDE OU LE CITOYEN.

XL. DISCOURS.

du 28. Mars 1767.

Nos proches nous touchent de plus près que les étrangers : la nature elle-même en fait nos premiers amis.

CICÉRON, *traité de l'amitié.*

J'Allai diner il y a quelques jours à la campagne, chez un ancien ami que je n'avois pas vû depuis plusieurs années. Il s'étoit marié, & avoit eu plusieurs enfans depuis nôtre séparation. Je l'avois connu gay, vif & brillant, je le croyois fait pour goûter les plaisirs de l'amitié, & je m'attendois à les trouver tous réunis dans sa maison ; mais, quelle fut ma surprise, de voir un mari & une femme qui mettoient de l'humeur dans tous leurs discours, des enfans qui n'osoient lever les yeux sur leur père, des frères qui n'avoient rien à se dire, ou

ne se parloient qu'avec aigreur. Quand j'aurois eu toute l'étourderie de la première jeunesse, ce spectacle m'auroit confiné. Qu'on juge de l'impression qu'il fit sur un homme plus sensible qu'enjoué, plus flatté d'un regard qui exprime l'amitié que de toutes les faillies de l'imagination. Je perdus la parole, & mangeai aussi peu que si l'on m'avoit servi les couleuvres de la discorde, & du fiel dans tous les plats.

Heureusement pour le pays que nous habitons, de semblables exemples y sont rares; nous sommes façonnés de si bonne heure, dans le commerce du monde, au ton de la complaisance & des complimens; nous avons un goût si général pour les plaisirs de la société: comment seroit-il possible qu'un seul individu dans notre public, fit peu de cas des agrémens de l'union domestique, ou n'eut pas le talent de se les procurer? A voir l'aménité françoise de nos mœurs, cette aimable sociabilité, qui se charge avec un empressement si généreux de l'amusement des étrangers & des citoyens; qui ne voit qu'il y a dans notre cœur une surabondance de tendresse & d'amitié, & que ces sentimens trop renfermés

dans le commerce de nos proches & de nos amis , sont forcés de se répandre de tous côtés au dehors , & de mandier de porte en porte la permission d'être admis ? S'évanouiroient-ils donc à force de se dilater ? & n'acquerrions-nous dans le public le titre honorable de bonne compagnie , que pour le perdre dans nos maisons ? Quoi ! notre politesse aisée , nos prévenances , nos empressements mutuels , notre caractère , en un mot , de cérémonie , ne feroit qu'un personnage que nous prendrions en sortant de chez nous , & que nous abandonnerions en y rentrant. L'homme de société & l'homme domestique feroient deux hommes tout différens. Nous ne verrions que de jolis masques dans nos assemblées ; & , pour qu'on put juger de nos traits , il faudroit nous prendre en deshabillé. Non , c'est ce qu'on ne sauroit me persuader.

Ce qu'il y a de sûr , c'est que ce feroit entendre bien mal l'intérêt de nos plaisirs. Nous sommes toujours plus avec nos frères , nos femmes , nos enfans , nos domestiques même , qu'avec les étrangers. C'est donc sur la douceur de cette société journalière que nous devrions porter nos premiers soins ; & il ne devroit

être permis de jeter les yeux sur les amusemens extérieurs , qu'après avoir solidement établi le bien-être & la tranquillité du dedans. Quelle satisfaction pouvons nous espérer de goûter dans nos prétendues liaisons de plaisir ou d'amitié , lorsque nos relations les plus intimes , ces relations permanentes , qui ont un droit si naturel sur notre cœur , sont sans attraits pour nous , ou ne servent même qu'à nous inquiéter. Nous fera-t-il possible de prendre part à la joye des fêtes les plus brillantes , lorsque nous y porterons un cœur ulcéré par des chagrins domestiques , & si l'ascendant de la mondanité pouvoit causer quelque diversion à notre ennui habituel , ce plaisir d'un moment , à quoi serviroit-il qu'à nous faire rentrer avec plus de répugnance sous le joug de l'humeur & des contradictions ? Je crois voir un Comédien , qui après avoir joué le Monarque , est dépouillé derrière le rideau par ses créanciers.

Nos maîtres dans l'art des plaisirs , cette nation légère , que nous imitons sans légèreté ; ces hommes aimables , à qui nous devons notre élégance , nos modes & tous nos goûts , ont trouvé le secret de parer à cet inconvénient. Ils se rendent

invisible à leurs familles , ou ne les voyent au moins qu'en cérémonie. Mais je ne crains pas que cet usage s'établisse jamais au milieu de nous.

Quand le caractère national n'y repugneroit pas , nos appartemens sont un peu trop resserrés , & nous n'avons pas encore beaucoup d'équipages & de domestiques à double. Nous sommes donc réduits , en attendant que nous ayons trouvé le moyen de nous aggrandir , à faire au moins table commune avec nos chères moitiés , & à nous rencontrer quelquefois avec nos enfans ; tristes momens lorsqu'ils ne sont pas consacrés à la confiance , à l'union & à l'amitié.

N'est-ce point nôtre goût , même pour les plaisirs d'ostentation & d'éclat , qui nous rend insipides ceux que nous pourrions goûter dans le sein de nos familles. Il semble que nous soyions plus avides de l'apparence du bonheur que du bonheur même. Nôtre bien-être cesse de nous flatter , lorsqu'il ne faute pas aux yeux du public ; & plus il est public , plus il a de prix pour nous, C'est à lui donner cette publicité , dont nous faisons tant de cas , que nous appliquons toute nôtre industrie. Nous épuisons nôtre génie , nos

talens, nos revenus, toutes nos ressources & quelquefois celles des autres pour paroître ; & par cet emploi bizarre & déplacé de nos facultés, nous nous ôtons celle d'être & de jouir. Voyez LUCIO dans un cercle nombreux : quel feu ! quel enjouement ! Voyez - le chez lui : un morne silence a succédé à ses saillies & à ses bons mots multipliés. N'en soyez pas surpris, vaut-il la peine d'avoir de l'esprit avec ses proches parens ? Qui le sauroit ? Qui en parleroit ? Il faut le ménager pour des occasions plus brillantes. JULIO vient de donner une fête splendide : les équipages ont roulé avec fracas dans nos rues ; le nom de JULIO a été pendant un jour entier dans toutes les bouches, & l'honnête artisan, réveillé au milieu de la nuit par le bruit des instrumens & des fiacres, a dit ; c'est JULIO : quelle félicité ! mais le rideau est tiré. JULIO calcule sa dépense : il fronce le sourcil aux comptes qu'on lui présente ; il gronde ses domestiques ; il rebute ses enfans ; il maltraite ses créanciers ; & cette maison, qui peu d'heures auparavant étoit le théâtre de la joye & des plaisirs, est en proie à la discorde, aux regrets & à l'ennui. Mais dira-t-on,

le prudent HORATIO ne donne dans aucun de ces travers. Il s'est retiré à la campagne pour éviter la contagion des faux airs & du luxe , contre lesquels il déclame sans - cesse : avec une fortune considérable , il vit comme son fermier qui n'a rien ; en est - il plus heureux par les plaisirs de l'union domestique ? Non , mais ce n'est pas assez d'aimer la vie tranquille & privée , il faut la rendre aimable à sa famille ; il faut être rappelé ou retenu chez soi par l'attrait délicieux de la tendresse conjugale & paternelle . plutôt que par une fardide économie , aussi contraire à l'amitié , que la folle profusion. Quand on est capable de sacrifier à l'intérêt , je ne dis pas les besoins essentiels , mais les douceurs innocentes de la petite société dont on est le chef & non le tiran , on n'est pas né pour être heureux par le sentiment : le fera-t-on par la fortune ? Je crains qu'HORATIO ne jouisse pas même de ce triste dédommagement. Je prévois avec chagrin , que ses enfans , qui n'auront jamais appris à aimer leur père & leurs devoirs , & qui seront d'autant plus avides du plaisir , qu'ils ne l'auront vû que de loin , secoueront dans l'âge des passions le joug d'u-

ne autorité trop dure , pour se précipiter tête baissée , dans les désordres les plus ruineux , & peut-être dans la honte & le crime. H O R A T I O , vous verserez alors des larmes amères ; si ce n'est sur le sort de vos enfans , au moins sur la décadence de vos affaires. Croyez moi , fournissez avec complaisance aux dépenses légitimes de votre famille. Si vous voulez prévenir celles qui ne le font pas , fixez dans votre maison la joye décente. Si vous voulez en bannir le goût des faux plaisirs , chargez - vous du soin de rendre heureuses les jeunes personnes qui sont autour de vous. Si vous ne voulez pas qu'elles prennent sur elles-mêmes le choix de leurs amusemens , reparez au plutôt leurs premiers écarts , & n'attendez pas que le désespoir les entraîne de jour en jour dans des mesures plus dangereuses , ou que la publicité de leurs désordres éteigne dans leur ame le principe naturel de retenue & de pudeur , qui se soutient par le désir de l'estime publique , & ne se perd qu'avec elle. Semez à propos si vous voulez recueillir. C'est la première maxime de la vraie économie ; mais la passion d'accumuler n'est pas économique. Elle ne voit que son intérêt prochain , & pour reculer le moment pénible d'une répara-

tion tôt ou tard nécessaire, elle ne touche aux brèches de sa maison, que lorsqu'elle est prête à tomber en ruine.

Opposons à cette conduite, quelques exemples de désintéressement & de générosité domestique, dont nous pouvons garantir la vérité. Ils nous paroissent propres à faire rougir ces hommes vains ou fardides qui, chacun à leur manière, ne vivent que pour eux; & peut-être qu'en jugeant du prix de l'amitié fraternelle, par les sacrifices qu'elle obtient des âmes nobles & sensibles, nous commencerons à soupçonner qu'une tendre union avec nos proches, est plus propre à nous rendre heureux, qu'une complaisance sans bornes pour nous mêmes.

Un Seigneur Anglois de la première distinction, parvenu aux titres de sa maison en avoit hérité tous les fiefs; pendant que ses deux cadets pleins de mérite, réduits au partage du bien personnel de leur père, & à leur industrie, avoient à peine de quoi soutenir leur état. Telle est la disposition de la loi: elle peut être fondée en politique, mais elle n'est pas dans le code de l'amitié. Celle du Duc pour ses frères se souleva contre une disproportion qui lui parut injuste: il fit cession à l'aîné de trois mille livres.

sterling de rente , & au cadet de deux mille.

Deux sœurs vivoient ensemble dans la plus intime union ; elles possédoient chacune trente - six mille livres sterling , dont elles jouissoient en commun. Deux frères cadets avoient eu la même fortune de leur père , & l'augmentoient tous les jours par de grandes affaires , sans être mal avec leurs sœurs : ils ne demeuroient pas avec elles , & leurs occupations jointes au goût du plaisir , suspendant souvent les devoirs de l'amitié , mettoient une apparence de froideur dans leur commerce. Dans ces circonstances, une des sœurs mourut, & laissa à l'autre tout son bien. Que de raisons justifioient cette disposition ! L'héritière seule ne les vit pas ; & préférant l'estime de ses frères , à cette augmentation si considérable de fortune , elle aima mieux la partager avec eux , que de laisser le moindre prétexte à leur jalousie , ce principe destructeur des maisons comme des sociétés les plus opulentes.

ISABELLE vivoit avec une mère qui l'aimoit tendrement. Cette mère avoit de l'humeur , & l'humeur croît avec l'âge & les infirmités. Il est peu d'enfans assez bien nés pour compâtrir à ce foible de leurs

parens , d'autant plus à plaindre par cette triste disposition , qu'à mesure qu'ils ont plus besoin des services empressés & des tendres égards de tous ceux qui les environnent , elle les expose plus au danger de les rebuter. I S A B E L L E ne se rebuta jamais , elle supporta tout , non seulement sans se plaindre , mais avec une complaisance qui sembloit redoubler dans les occasions qui la mettoient le plus à l'épreuve : jamais elle ne voulut avoir raison au préjudice de sa mère ; mais , en se chargeant des torts de celle-ci , elle les lui faisoit mieux sentir. On ne sera pas surpris que cette mère , d'ailleurs pleine de raison & de sentiment , ait témoigné à sa fille chérie , la reconnaissance qu'elle lui devoit , en lui donnant dans son testament une prérogative très considérable. Au moment où cette disposition fut lue , I S A B E L L E en parut aussi étonnée , que si elle ne l'avoit pas méritée ; & sans avoir besoin de réflexion , n'écoutant que son cœur , elle dit , avec cet air simple & ingénu qui lui est naturel , qu'en servant sa mère elle n'avoit fait que son devoir ; qu'il n'étoit pas naturel qu'elle fut récompensée pour des soins qui avoient fait la douceur de sa vie ; que rien ne lui étoit plus

précieux que l'amitié de ses proches ; & que , quoiqu'elle les crut trop raisonnables pour la lui ôter , quand elle se prévaudroit de ce préciput , elle vouloit qu'il rentrât dans la masse commune.

Puisque j'ai parlé d'ISABELLE , qu'il me soit permis de dire l'usage qu'elle fait de sa fortune. Elle est veuve , jeune , riche & sans enfans. Que de titres pour vivre dans le plaisir & dans l'oïveté ! ISABELLE fait de sa maison une école de charité : elle y a recueilli quelques jeunes demoiselles destituées de toutes ressources ; elles les entretient ; elle les élève ; elle leur inspire par son exemple le goût du travail , de la retraite , & de la simplicité ; & elle ne s'en séparera que pour les établir avantageusement. J'ai oui demander quelquefois , que ferions-nous de nôtre tems & de nos revenus , si on nous ôtoit ce luxe & tous ces plaisirs d'éclat qui nous sauvent de l'obscurité & de l'ennui ? ISABELLE n'a interrogé que son cœur , & il lui a répondu.

ARISTIDE O U LE CITOYEN.

XLI. DISCOURS.

du 4. Avril 1767.

NOus réunissons dans cette feuille deux lettres que nous avons reçu en différens tems sur le même sujet. Leur diversité dans la manière de le traiter, est une raison de plus pour les faire paroître ensemble.

MONSIEUR ARISTIDE,

Je n'ai pû m'empêcher d'être ému à la lecture de votre Discours du 28. Fevrier, & j'espère d'en profiter ; j'ose même vous le promettre. Quoique peu porté de mon naturel à juger & à médire, je reconnois cependant, que je ne suis pas à l'abri de tout reproche à cet égard, & je vais redoubler de circonspection & de retenue : je souhaite de tout mon cœur que vos sages leçons produisent le même effet sur tous vos lecteurs, pour le bien que je leur veux, & pour le repos

Tome II.

O

de la société, que cette aptitude à la critique, cette humeur caustique trouble si souvent. A ce vœu général que me dicte l'amour de l'humanité, j'en joins un plus particulier en faveur d'une personne, en qui je prens un intérêt proportionné à l'intimité des relations que je soutiens avec elle ; elle ne sauroit me toucher de plus près. C'est ma femme. Parmi plusieurs bonnes qualités, elle en a une mauvaise, qui lui fait autant de tort qu'elle me cause de chagrin : c'est une intempérance de langue, qui se diversifiant en mille manières, & se déployant dans toutes les branches possibles, la porte en particulier à décider avec une légèreté & une précipitation sans égale, sur le compte du prochain. A propos & sans propos, les jugemens les plus injurieux & les plus décisifs sortent de sa bouche comme des traits. Tantôt ses décisions portent sur l'air, les manières, les dehors ; tantôt sur l'esprit, & tantôt, ce qui est tout autrement grave, sur le cœur, les sentimens, les mœurs. Quelquefois ses jugemens ont pour objet des faits réels & connus, & c'est alors qu'elle triomphe, parce qu'elle se croit à l'abri de tout reproche, sous prétexte qu'elle ne dit rien que de vrai, quoique dans le

fonds , rien ne me paroisse plus méprisable , que de se faire un plaisir de dire ce qu'il a été honteux de faire , & d'être ainsi le rapporteur des sottises d'autrui : mais le plus souvent ce sont des anecdotes qui ont tout le mérite de la nouveauté pour ceux en présence de qui elle les dit , & qui , vraies ou fausses , vont à détruire des réputations bien établies. Je ne veux pas dire qu'elle les invente pour le plaisir de noircir son prochain : non , elle n'est pas menteuse , elle ne peut pas même à toute rigueur , passer pour être méchante ; au contraire , elle est bonne , c'est-à-dire , compatissante , officieuse , féconrable : mais elle a oui faire ces recits à quelques unes de ces bonnes ames dont le monde est rempli , qui médisent du prochain sans penser à mal , & seulement pour se débarrasser ; elle les a reçus sur leur parole , & les débite avec confiance.

Vous me rendez , j'espère , Monsieur ARISTIDE , la justice de croire , que je n'ai pas attendu jusqu'ici à lui dire ma pensée sur un défaut aussi choquant. Je fais qu'un mari doit être le premier *Aristide* , ou le premier *Mentor* de sa femme , mais j'ai éprouvé ce que bien d'autres apparemment ont éprouvé avant

moi , que les maris font des Orateurs très peu persuasifs. Ma chère femme a toujours quelque raison de justification à alléguer , elle n'a pas pensé à mal ; cela ne peut faire aucun tort ; c'est une chose connue ; tout le monde le dit ; après tout , il ne faut pas être si scrupuleux ; où en feroit - on s'il falloit se gêner à ce point ? il n'y auroit plus de plaisir dans la conversation , & tous les autres lieux communs de ce genre , qu'on a toujours prêts au besoin. Je ne me paye pas de ces défaïtes ; j'insiste sur le tort qu'on fait aux autres , & sur celui qu'on se fait à soi-même. Alors , suivant l'humeur du jour , on se moque de moi , on boude , ou l'on promet de se corriger : mais l'exécution est encore à venir , & à la première occasion on recommencera de plus belle. Ce qui ajoute à ma peine , c'est que mes filles vont se former sur le modèle de leur mère ; un tel exemple , sans-cesse sous leurs yeux , quelle force n'aura-t-il pas , joint au panchant naturel ! Elles sont déjà en bon train ; c'est un plaisir de les entendre juger leurs petites prochaines , & faire des hysto-riettes qui présagent qu'elles figureront un jour avantageusement parmi les mé-disantes du siècle : quel remède y appor-

ter ? les corriger , les reprendre ; je ne m'y épargne pas , mais l'exemple de leur mère a plus de force que mes leçons ; il faudroit corriger celle - ci en leur présence , mais ces corrections iroient à affoiblir le respect que les enfans doivent à leur mère , & peut - être celui qu'ils doivent à leurs pères. Dans l'opposition des sentimens entre ces deux supérieurs , les enfans prennent parti suivant que le panchant décide , & ce panchant est bien fort pour celui des deux qui favorise leurs goûts : la mère gagnera le cœur , & le père n'aura pour lui que la crainte ; il passera pour un grondeur , on se gênera en sa présence , quitte pour s'en dédommager bientôt avec leur aimable & amusante maman. C'est donc à la source du mal qu'il faut aller ; je ne puis prévenir le malheur que je crains pour mes enfans , qu'autant que leur mère agira de concert avec moi , & ce concert ne peut avoir lieu , si elle ne travaille premièrement sur elle-même pour reprimer ce panchant qui me désolé.

Tous mes efforts ayant été inutiles , j'implore votre aide , Monsieur ARISTIDE , elle lit vos feuilles , peut - être pourront - elles opérer sa guérison. Vous avez déjà frappé un grand coup avec votre

Ange menaçant , mais un mal invétéré ne cède pas aux premiers remèdes. Revenez donc à la charge ; insistez de nouveau sur tout ce qu'il y a de bas , d'odieux & de dangereux dans cette âpreté à la critique , dans cette pente à la médisance , dans cette promptitude à juger témérairement & injurieusement ; exposez au naturel la laideur de ce caractère , qui se plaît à flétrir l'honneur , à fouiller la réputation , à trouver & à faire remarquer des taches dans l'ame de ses semblables. Je souhaiterois en particulier que vous développassiez à vos lecteurs les écrits , soit les six considérations suivantes. 1°. Qu'il est très possible qu'on plaise dans la conversation , sans le secours de la médisance. 2°. Que si l'on n'est pas content d'y entrer pour sa part en parlant à son tour , mais qu'on aspire à y tenir le haut bout , en occupant le tapis plus long-tems que les autres , il faut en acquérir le droit par un fonds plus abondant , non de paroles , mais de choses & de bonnes choses. 3°. Que ce fonds ne peut pas se faire en chargeant sa mémoire de tous les minces propos , & de tous les petits contes qu'on entend débiter journellement dans les coteries du quartier , mais en meublant sa

tête de pensées solides , de réflexions judicieuses , de maximes sages , puisées dans des lectures faites avec choix & avec réflexion : ici il seroit peut-être à propos , Monsieur ARISTIDE , que vous donnassiez une petite notice des livres que nos femmes devroient lire , pour se former le goût & le jugement. 4°. Que ce penchant à la médisance ne fait honneur ni à l'esprit , ni au cœur ; qu'au contraire , il décele un très petit esprit joint à un cœur bas. 5°. Que la charité ne consiste pas uniquement à faire l'aumône , mais qu'elle nous oblige tout autant , à conserver l'honneur du prochain , qu'à l'assister dans ses besoins , & qu'elle est aussi essentiellement blessée par la médisance , que par la dureté envers les pauvres. 6°. Qu'en jugeant témérairement & impitoyablement le prochain , on s'expose inévitablement à un juste retour , aux critiques amères , aux imputations calomnieuses , à tous les coups de langue de ceux qu'on a offensés. Enfin , que les suites en seront terribles au grand jour de la rétribution ; peignez ces âmes malheureuses , paroissant tremblantes , éperdues aux pieds du Tribunal de ce grand Etre , sur les droits duquel elles

ont insolemment empiété , en s'érigeant en juges de leurs semblables ; effuyant alors à leur tour par une sévère mais souverainement équitable compensation , un jugement sans miséricorde , & livrées en proie à leurs remords dévorans. Ces réflexions, Monsieur A R I S T I D E , présentées à vos lecteurs, de vôtre main & à vôtre manière , ne feront peut-être pas sans fruit. Continuez à nous donner vos sages leçons , qui de plus en plus vous concilient les suffrages de tous les amis de la patrie & de la vertu , parmi lesquelles , (si j'ose me mettre de ce nombre) , vous n'avez point de partisan plus zélé , que

Vôtre très dévoué serviteur ,

A R I S T E.

L Es réflexions sur la médifance font depuis long-tems épuisées , je n'ai garde d'en faire un étalage ; il n'y a pas jusqu'aux enfans , qui ne sachent qu'elle est l'aliment , le ressort des conversations , que c'est elle qui réveille l'esprit , qui l'aiguise , & qui en fait naître mille éclairs brillans , d'où partent des carreaux destinés à foudroyer des absens malheureux.

Toutes ces belles réflexions n'ont rien produit jusques à présent , & vraisemblablement ne produiront rien dans la suite ; la médifance seroit-elle donc une sorte de nécessité ? Je le croirois aisément , & je doute que j'achève cet essai sans avoir médité.

La médifance a ceci de facheux , c'est qu'on ne peut la blâmer sans tomber dans des contradictions , & sans prouver contre ce qu'on avance ; c'est une fatalité qui lui est attachée , cela me fait penser , que puisque le remède même nourrit le mal , il doit être incurable : prenons donc patience , médifons & qu'il soit médité de nous : accoutumons-nous peu à peu à nous persua-

der , s'il est possible , qu'aucun de nos défauts n'échappe à la satire , & que rien n'empêchera nos amis mêmes , d'en égayer le premier cercle où ils paroîtront.

Mais il règne dans le monde une sorte de cruauté , qui m'a diverti souvent & affligé ensuite , par un retour sur moi-même ; il semble qu'on se soit donné le mot pour faire tomber les traits de la médisance sur un certain nombre de personnes , qui servent de plastron ; le public ne les perd point de vue , elles sont l'objet de ses attentions continuelles ; il devroit craindre que , par cet abus , l'équilibre qui doit régner dans la médisance , n'en souffrit à la longue.

Ces personnes que le public s'est choisies , donnent matière à des plaisanteries toujours renaissantes , chacun tient registre ou met sur leur compte quelque méprise joliment contrastée , quelque fausse démarche , quelque terme échappé maladroitement ; après avoir épuisé les ridicules , on entame quelquefois le caractère , on recherche la conduite , mais les gens d'esprit & la bonne compagnie s'en tiennent aux ridicules , il n'est permis qu'aux gens grossiers & aux fots d'être méchans.

GELASTE n'est jamais dépourvû de mille petits contes arrangés le plus joliment du monde , ce sont de petites épi-grammes , de petites pointes agréables ; il les polit , les retourne , les ajuste élégamment ; il fait par ses talens les délices de ses connoissances.

L'agréable GELASTE paroît dans un cercle , un cri de joye l'annonce ; un air satisfait est l'aurore des richesses dont il est dépositaire , on l'entourre , on le caresse , on le place ; le voilà le centre de tous les regards : il prélude , en ricanant , par quelque lieu commun qui sert à irriter la curiosité & l'impatience : on ne perd point courage , peu à peu ses yeux s'animent , il sourit , puis d'un ton grave , il nomme la personne qui doit lui servir de texte ; un éclat de rire général part avant qu'on sache ce qu'il va dire.

Il parle , des torrens de détails , des digressions remplies de cent jolies réflexions amènent insensiblement à un dénouement épigrammatique , les yeux étincellent de plaisir , il a fini , & l'on se pâme de rire. Peu à peu cependant , le calme renaît , & chacun à son tour fournit une histoire sur le même original ,

L'on auroit honte de ne point contribuer à la joye commune : il n'est pas jusqu'à la petite Lifette qui, après avoir rougi, veut aussi, les yeux baissés & tortillant son tablier, réciter dans un coin un petit conte que sa bonne lui a fait ; on le savoit déjà, mais l'on rit par politesse.

Il est peu nécessaire, que les personnes qui servent de sujet à ces irruptions de pointes spirituelles, fournissent de nouvelles matières, l'on a soin de leur approprier, d'habiller de leur couleur, tout ce qu'on peut découvrir ou imaginer de nouveau dans le genre ridicule. PAMPHILE feuillette de vieux contes à rire, il y recueille les canevas de cent jolies choses qu'il habillera à la moderne, & qu'il ajustera à la taille de son sujet, mais si artistement qu'il faudra être bien fin pour les reconnoître.

Un autre.... mais c'est assez médit, je finis crainte de médire encore.

Yverdon ce...

A Lausanne, chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

ARISTIDE O U LE CITOYEN.

XLII. DISCOURS.

du 11. Avril 1767.

*Vitium conjugis aut tollegendum aut ferendum.
Qui tollit vitium, commodiorem conjugem præstat,
Qui fert, se ipsum efficit meliorem.*

VARRO in SATYR. MENIP.

La personne à laquelle vous êtes uni par le mariage a des défauts ; vous aurez à les corriger ou à les supporter. Si vous les corrigez, vous vivrez plus à votre aise avec elle ; mais si vous êtes réduit à les supporter, vous en deviendrez meilleur.

JE reviens avec plaisir à la matière de l'union domestique, que nous avons déjà touchée dans un précédent Discours (*). C'est de tous les sujets celui qui me paroît le plus intéressant. Je ne conçois rien de plus triste qu'une maison dans la discorde. On peut se distraire dans l'exercice de ses emplois, se répandre dans la société, participer à ses plaisirs ; mais nos chagrins domestiques nous suivent par-tout & empoisonnent tous les instans de nôtre vie. Tant que notre maison ne sera pas pour nous un séjour agréa-

(*) Discours XL.

ble , tant que nous ne trouverons pas dans la tendresse conjugale , dans les caresses innocentes de nos enfans , dans le spectacle de leurs jeux , le plus doux de tous les plaisirs & le délassement le plus efficace , n'attendons aucune espèce de bonheur.

Ces divisions domestiques sont plus communes qu'on ne pense. Tous les états de la société en fournissent fréquemment des exemples. Que de maris malheureux ! que de femmes à plaindre qui souffrent en silence ! Leur situation est d'autant plus triste , que se faisant une loi de ne pas décharger leur cœur , & concentrés dans leur douleur , ils sont privés du soulagement qu'ils trouveroient dans la compassion de leurs semblables. Ils doivent bien naturellement s'attirer celle du Citoyen , qui n'a d'autre vue que le bien de l'humanité. C'est ce tendre sentiment qui l'inspire aujourd'hui.

Epoux infortunés ! qui pourriez couler vos jours dans le sein de l'amitié & de l'innocence , vous à qui chaque instant pourroit offrir de nouveaux plaisirs , vous qui pourriez trouver , dans les soins que vous prendriez pour l'éducation de vos enfans , les plus délicieuses occupations , comment pouvez - vous vous résoudre à

passer votre vie dans le trouble & dans l'amertume ? Cependant , ne perdez pas courage. Les sources du bonheur vous sont encore ouvertes. Il ne tient qu'à vous d'y puiser.

Remontez à ces tems heureux où , charmés l'un de l'autre , vous anticipiez par vos desirs , sur ce moment si doux où vous deviez vous unir à jamais. Rappelez - vous ces premières années de votre union , dans lesquelles la confiance & l'amitié animant vos plaisirs , vous vous suffisiez à vous mêmes. Transportez-vous dans ce moment , où les cris de cet enfant naissant excitèrent chez vous les premiers mouvemens de la tendresse paternelle , & produisirent dans votre ame un sentiment dont l'expérience seule peut donner l'idée.

Pourquoi ne goûtez-vous plus aujourd'hui ces plaisirs si purs & si satisfaisans ? Quel changement est - il donc arrivé dans cette épouse , qui ne la rend plus aujourd'hui digne de votre attachement ? Pourquoi sa présence , ses conversations n'excitent - elles plus dans votre cœur cette douce émotion où vous trouviez tant de charmes ? Pourquoi la froideur , l'indifférence ont - elles succédé à l'amitié & à la complaisance ? Et ce qui est bien plus

triste encore , pourquoi la mauvaise humeur , l'emportement , les brusqueries , les vivacités se déchainent-elles dans cette maison , où régnoient ci-devant la gaieté , la douceur & la paix ? Ah ! les passions ont ici joué leur rôle. Elles vous ont subjugué. Vous n'avez pas eu soin dès les commencemens de vous précautionner contre elles. Vous avez laissé perdre à votre raison ses droits les plus précieux , son empire sur les passions ?

Vous avez fait un mariage mal assorti. Vos humeurs ne compatissent pas. Il y a certains défauts avec lesquels vous ne pouvez pas vous familiariser. Mais ne pourriez-vous pas rapprocher ces humeurs ? Si vous désespérez de réussir à corriger entièrement ces défauts , ne pourriez-vous pas du moins les supporter ? Avez-vous fait quelques essais ?

Et qu'est-ce qui mérite mieux tous vos efforts , toute votre application ? Il s'agit de votre bonheur & de celui de vos enfans , de vos intérêts les plus chers. Ce contract respectable qui a uni vos destinées , ne peut se dissoudre que par la mort. Cette diversité d'humeur , cette opposition de caractères , cette contrariété de goûts ne peuvent pas autoriser une séparation , qui répugneroit à vos engage-

méns , nuirait à la société & feroit la perte de votre famille. Vous voilà donc nécessités à vivre ensemble , tout le tems que vous existerez l'un & l'autre sur cette terre. Telle étant votre position , ne pouvant être heureux qu'en commun , la raison , l'amour de vous même , vos intérêts les plus précieux , la tendresse que la nature vous inspire pour vos enfans , tout vous invite à faire tous vos efforts pour rendre votre union aussi douce qu'il est possible.

Mais au lieu de suivre la voix de la raison & de la nature , vous n'écoutez que vos passions. Détournant la vue de ces aimables qualités qui avoient autrefois fixé votre cœur , vous vous détachez insensiblement de cette épouse fidèle , qui n'a changé qu'à vos yeux. Vous lui préférez une rivale méprisable , à laquelle vous prodiguez vos soins & vos attentions. Tout occupé de cet objet , vous rentrez dans votre maison , où votre état & vos affaires vous rappellent chaque jour. Vous y trouvez une épouse offensée ; vous ne daignez pas , ou plutôt vous n'osez pas lever les yeux sur elle ; mais votre indifférence ou votre confusion décèlent également votre perfidie. Ces enfans qui folatrent autour de vos genoux , n'excitent chez vous que des remords. L'ennui , la

sombre humeur , la défiance , la jalousie , un morne silence , souvent les reproches amers , les traits piquans , qui sont la seule conversation dont vous soyez capables , font de votre maison le séjour le plus affreux.

L'infidélité n'est pas la seule cause qui trouble la paix domestique. Qu'est-ce qui désole la maison de cet artisan ? Qu'est-ce qui y excite si souvent ces scènes scandaleuses , qui mettent tout le voisinage en rumeur ? C'est l'ivrognerie. Tant qu'il a vécu dans la sobriété & occupé de son travail , il a été heureux. Sa femme s'est appliquée , en pourvoyant abondamment à ses besoins , à lui rendre la vie douce & agréable. Leur travail réciproque lui en fournissoit les moyens. Une tendre union leur a fait goûter les plaisirs les plus délicieux. Mais depuis que les mauvaises compagnies ont arraché cet homme de sa maison , que les exemples du vice l'ont séduit , qu'il a contracté insensiblement l'habitude de la débauche , tout ce bonheur a disparû. Chaque jour il quitte de bonne heure son travail , auquel il ne s'applique plus qu'avec indolence , il s'impatiente de rejoindre ses compagnons de débauche , il s'enfonce dans une taverne , souvent il y passe des nuits entières , il se retire chez lui plongé dans l'ivresse. Sa femme , qui

a veillé dans l'impatience , qui a réfléchi sur le délabrement de leurs affaires , qui a souffert avec ses enfans de ce que la maison étoit au dépourvû , ne peut pas contenir ses reproches. Elle en accable son mari dans l'amertume de son cœur. Celui-ci , incapable de réflexion échauffé par le vin , transporté par la colère , exhale son humeur farouche. Sa femme est en proie à ses fureurs & à ses brutalités. Bientôt les cris de la mère & des enfans , les paroles outrageantes , les reproches réciproques , les coups redoublés excitent le vacarme le plus affreux.

La pauvreté est une nouvelle source de troubles domestiques , sur-tout chez ceux qui ne sont pas nés dans cet état , & qui ont passé leur jeunesse dans l'aisance. Ces deux personnes se sont unies par le mariage , avec une fortune médiocre , & qui leur a paru suffisante pour satisfaire à leurs besoins. Soit accident , soit mauvaise conduite , leurs biens se sont dissipés. Trop vains pour recourir à des moyens de subsistance , qu'ils regardent comme au dessous d'eux , honteux de leur misère , ayant la foiblesse pour la dérober aux yeux du public , de vouloir paroître , en faisant des dépenses fastueuses qui se prennent sur leur plus étroit nécessaire , ils passent leur

vie dans l'amertume. Chaque jour leur amène de nouvelles inquiétudes. S'ils se les communiquent l'un à l'autre , c'est pour s'accabler de reproches , pour exprimer les regrets de leur union , pour se plaindre du nombre de leurs enfans.

La pauvreté volontaire , la fardide avarice n'est pas moins funeste à la paix domestique. Cet homme , que la Providence a comblé de biens , pourroit répandre sur une famille nombreuse l'abondance , la joye & le bien-être ; il seroit en état de lui donner une excellente éducation. Mais il est possédé par l'amour de l'argent. Le jour de la naissance d'un enfant est pour lui une source de tristes réflexions. Il ne voit dans la multiplication de sa famille , qu'une occasion à de nouvelles dépenses , & tout ce qui les cause lui est insupportable ; il briseroit tous les liens de la nature & de l'amitié , plutôt que de se détacher de son or. Les demandes de sa femme l'irritent & l'importunent. Elle ne peut obtenir de lui , qu'après beaucoup d'instances , l'argent nécessaire pour les besoins journaliers. Souvent elle préfère de laisser son ménage en désordre , ses enfans mal vêtus , que de s'exposer à la mauvaise humeur de ce mari déraisonnable , & outrée de se voir sacrifiée avec sa famille à cette

indigne passion , son cœur s'aliène , son humeur s'aigrit , elle cherche peut-être des consolations & des ressources étrangères , ou , si l'honneur & la vertu la retiennent dans le devoir , elle trouve du moins les moyens de faire partager à son tyran son malheureux sort.

. Je ne toucherai plus qu'une cause de ces dissensions si communes , c'est l'orgueil & la présomption. Dans cette variété infinie de caractères qui distinguent les hommes , il est bien rare qu'il y en ait deux qui soient parfaitement assortis , plus rare encore , que toutes ces diverses circonstances qui occasionnent les mariages vinssent à les unir. Chacun apporte donc dans la société domestique son tour d'esprit , sa façon de penser , son goût particulier , ses inclinations. Si l'un ne veut jamais céder à l'autre , ce sera une source perpétuelle d'altercations. Combien de fois n'est-on pas le témoin de ces scènes singulières entre un mari rempli de probité & une femme respectable par son attachement à ses devoirs. Il s'élève une question indifférente. Les sentimens sont partagés. Chacun défend le sien avec opiniâtreté. L'amour propre ne permet pas de céder. Quand même l'esprit est convaincu , on ne veut pas avouer la défaite. La dispute s'échauf-

se , on en vient à des traits piquans , qui se terminent enfin par ce calme violent , connu sous le nom de bouderie , le plus insupportable de tous les états , pour des cœurs faits pour l'amitié , & qui , revenant fréquemment , peut en relâcher insensiblement les nœuds.

Quels remèdes apporter à tous ces défordres ? Il en est dont le succès est assuré , & qui sont à portée de tous. Les attentions , la douceur , la prudence & le support.

Conservez pendant le mariage ces égards , ces ménagemens , ces attentions que vous aviez l'un pour l'autre avant votre union. Il est une politesse entre époux , très compatible avec la familiarité , & qui ne nuit point au sentiment. Elle ne consiste pas dans de fades complimens qui ne produiroient que l'ennui. Mais des manières honnêtes , des discours obligeans , des prévenances naturelles , un soin de son extérieur qui annonce le désir mutuel de se plaire , ce sont là des moyens simples , & dont l'usage journalier entretient & resserre cette tendre amitié à laquelle il est si doux de se livrer.

Tâchez de vous accomoder à l'humeur & au caractère de la personne à laquelle la Providence vous a uni. Il vous est si

nifé de la connoître & de lire dans le fonds de son cœur. Elle vous montre son ame à découvert. Vous la voyez dans tous les états , dans toutes les circonstances. Il seroit injuste d'exiger d'elle qu'elle reformât tout d'un coup son humeur , comme vous trouveriez injuste qu'elle l'exigeât de vous. Vous connoissez par votre expérience la force des habitudes. Formez-vous insensiblement au caractère l'un de l'autre. En employant la douceur , vous verrez bientôt disparaître cette prétendue opposition de goûts & de sentimens ; on peut vous le promettre. L'estime & l'amitié conduisent si naturellement à l'imitation. Il est impossible que deux époux vivent long-tems ensemble dans une tendre union , sans que leur esprit , leur cœur , je dirois presque leurs traits acquièrent une certaine conformité.

Mais , dites-vous , je voudrois corriger ces défauts qui me blessent. Vous avez raison ; mais cette opération demande une main prudente & légère. Ce n'est point au milieu d'un transport de colère , que vous pourrez par vos discours , appaiser cet homme emporté. Ce n'est point au retour d'une partie de débauche , dans le tems que l'ame est encore yvre de plaisir , ou les sens échauffés par le vin , que vous devez attaquer l'intempérance. Attendez dans un sage silence que cet orage soit passé. Epiez le moment où l'on sera disposé à vous écouter.

Gorgon , époux de la vertueuse *Sophie* , s'enivroit fréquemment avec ses amis. Il pouffoit la débauche fort avant dans la nuit. Cette femme prudente a toujours attendu son retour , & comment auroit-elle pû se livrer au sommeil , au milieu des tristes réflexions qui affligeoient son cœur. Après avoir passé la plus grande partie de la nuit dans les pleurs , on lui amène son mari. Jamais son chagrin ne s'exhale en reproches. Au contraire , elle le reçoit avec amitié , elle prodigue ses caresses , elle redouble ses soins , ses attentions , elle le deshabille elle-même , & pourvoit à écarter tout ce qui pourroit troubler son repos. Réveillé de son sommeil , l'ivresse étant dissipée , *Gorgon* réfléchit sur ce qui s'est passé la veille : il n'étoit pas si abruti , qu'il ne

se soit aperçu de la conduite de sa femme : honteux & affligé, l'estime & la reconnoissance agissent sur son cœur. La prudente *Sophie* garde le silence. Elle voit dans le cœur de son mari sa douleur & son repentir. Ensuite elle s'applique à le consoler. Il forme de sérieuses résolutions. Les écarts deviennent plus rares, & bientôt *Sophie* a la satisfaction de voir son époux vertueux.

Je suppose enfin, que ces défauts soient incorrigibles. Faut-il pour cela vivre dans le trouble & dans la division ? Il est un moyen bien plus sage. C'est le support. Votre mari est colère, opiniâtre, emporté, brutal. Mais n'avez-vous pas aussi vos caprices, vos momens d'humeur ? Il est avare. Mais ne le trouvez-vous pas tel uniquement, parce qu'il résiste à vos fantaisies ? De quel droit voulez-vous qu'il vous supporte, si vous ne voulez avoir aucun support pour lui ?

Sexe aimable ! c'est à vous que j'adresse la conclusion de mon Discours. C'est vous qui êtes plus vivement affecté par les divisions domestiques, parce que vous avez moins d'occasions de vous en distraire, mais c'est vous aussi qui pouvez y employer des remèdes plus efficaces. Profitez pour cela des avantages que vous donne la nature. Quel meilleur usage pourriez-vous faire de vos talens, que de les déployer pour vous procurer une vie douce & heureuse ? Ces graces qui vous sont naturelles, ce ton modeste qui vous sied si bien, cet air touchant qui pénètre le cœur, cet esprit souple & délié, ce sentiment délicat qui vous caractérise, vous assurent constamment la victoire sur vos maris. S'il y avoit un homme assez féroce pour résister à ces armes habilement maniées, il seroit un monstre, indigne de porter le nom d'homme. Il est bien rare que la nature en produise de tels.

ARISTIDE

O U

LE CITOYEN.

XLIII. DISCOURS.

du 18. Avril 1767.

Undique exaudiantur precantium voces , & sustentantur in cælum manus vota facientium , privata ac publica.

SENECA L. I. DE BENEF.

Partout on élève les mains au Ciel. On lui adresse des vœux en public ou en particulier.

DImanche dernier un étranger , arrivé depuis peu dans notre ville , m'aborda au sortir de l'Eglise , & me dit en me serrant la main ; que vôtre peuple est religieux ! Je n'ai vû nulle part une assemblée aussi nombreuse. N'en soyez pas surpris , lui dis - je en souriant , nos solemnités sont des tems de recolte. Nous sommes occupés pendant quelques jours à faire notre petite provision de bénédictions spirituelles , & nous nous reposerons ensuite en toute sûreté pendant plusieurs mois. Voilà me dit - il qui est bien commode. Mais pour recueillir

il faut avoir semé. Oh ! nous sommes plus habiles que cela , lui répondis - je , nous semons & nous recueillons tout à la fois. J'allois lui développer le secret de cette admirable économie , lorsque la foule du peuple nous sépara.

Cette conversation m'a donné lieu de réfléchir sur la matière du culte. J'ai vu qu'on pouvoit l'envisager comme *moyen d'instruction* , comme *profession de foi* , & comme *devoir de Religion* , & qu'à tous ces égards , autant qu'il est nécessaire aux personnes qui pensent d'une certaine manière , autant il est inutile , je dirai plus , autant il seroit peu convenable & peut-être nuisible à tant d'autres qui sont dans des sentimens tout opposés. Cette explication rendra peut-être raison du contraste apparent de notre dévotion périodique , avec notre négligence habituelle , & je me flatte que ceux de nos Citoyens qui sont dans le dernier cas , verront avec reconnoissance notre empressement à les justifier , & qu'ils reviendront enfin de l'injuste prévention qu'ils avoient prise contre la sévérité de nos principes.

Le culte Divin nous appelle à réfléchir sur les questions les plus dignes de notre attention , & de celle de tout être raison-

nable. Nôtre nature , nos devoirs essentiels & relatifs , nôtre origine , nôtre destination & nos espérances , quels objets ! peut-on les méditer sans émotion ? peut-on les perdre de vue ou les ignorer , sans éprouver ce vuide de l'ame , ce trouble secret du cœur qui , fait pour désirer sans - cesse , & ne sachant où porter ses vœux , se fatigue de ses incertitudes , & se tourmente de son inaction ? Tous les états de la vie , tous les ordres de la société doivent y prendre le même intérêt. Personne ici n'est en droit de dire , ce n'est pas mon affaire ; c'est vôtre affaire , c'est la mienne , c'est celle de tous les hommes. Personne ne peut prétexter d'autres soins , d'autres occupations ; nous sommes plus pressés de bien vivre que de vivre , & jusqu'à ce que nous ayons acquis tout ce qui nous manque au premier égard , il ne peut jamais nous être permis de suspendre nos recherches , & de négliger les occasions d'éclairer ou d'affermir nôtre persuasion.

Nos pères avoient compris cette vérité. Au culte public , observé avec la plus scrupuleuse régularité , ils joignoient les exercices utiles d'une dévotion domestique qui , leur rappelant chaque jour , les grands principes sur lesquels roule tout le système de

l'ordre public & du bonheur particulier, entretenoient dans le sein des familles & répandoient dans la société l'estime de la Religion, le goût de la vertu, l'éloignement des faux plaisirs, l'union & la simplicité.

Cette dernière espèce de culte s'est presque évanouie au milieu de nous, l'autre s'est considérablement relâchée. En concluons - nous que nous avons dégénéré de la piété de nos pères, & n'écoulant qu'un zèle inconfidéré, aurons - nous la grossièreté d'effrayer notre public, par de sinistres présages sur la dégradation progressive des mœurs, & l'affoiblissement journalier de la Religion.

Ainsi pourroit raisonner le petit nombre de ceux qui tiennent encore aux mœurs anciennes. Pour nous, qui faisons des usages modernes tout le cas qu'ils méritent, nous attribuons ce mépris pour l'instruction aux lumières supérieures de notre siècle. Nous vivons sous le règne de la philosophie, & d'une philosophie transcendante qui, ayant opéré par un pouvoir en quelque manière magique, des métamorphoses prodigieuses dans l'esprit humain, nous a mis au dessus de la nécessité de l'étude & des discussions sérieuses. Dans cet âge heureux, on naît aussi

habile sur la Religion qu'on le fera toute sa vie. A peine nos enfans savent-ils lire , qu'ils se montrent plus éclairés que leurs graves Docteurs ; qu'ont - ils besoin des antiques instructions , qu'on donne chaque dimanche au peuple qui s'endort ? Ils ne vont les entendre que pour avoir le plaisir de les juger. Les femmes elles-mêmes , qui avoient autrefois l'injustice de se condamner à un modeste silence sur certaines matières , sûres aujourd'hui qu'elles en savent autant que leurs maîtres , sont les premières à prononcer sur le mérite des discours qu'elles ont ouïs , & telle est la vivacité de nôtre pénétration , que nous sentençons quelquefois avant que d'avoir entendû. Quel sermon , me dit l'autre jour un de mes amis , vous avez eu dans telle Paroisse ! Où étiez - vous placé , lui dis-je , je ne vous y ai pas vû. Oh ! je n'avois garde d'y être , me répondit-il , mais on m'en a parlé. Je m'informai de qui il tenoit ce rapport édifiant , & ayant appris que c'étoit d'une femme de beaucoup d'esprit , j'y courus ; celle-ci m'adressa à un autre , qui m'auroit sans doute renvoyé plus loin , mais fatigué de ces enquêtes inutiles , & désespérant de trouver un seul auditeur de ce discours dont tant de gens parloient , je pris le

parti de renoncer au scandale , & de rester édifié du Prédicateur que j'avois oui. Mais on ne sauroit croire à quel point, cet exemple de la finesse du tact d'une partie de notre public , comparé à ma stupide facilité m'a humilié.

Non seulement , nous sommes moins avides d'instruction , mais à mesure que notre empressement pour les choses a diminué , nous sommes devenus plus délicats sur le tour & les expressions. Nos pères grossièrement afamés du pain spirituel , ne demandoient qu'une nourriture saine & solide , & se mettoient peu en peine de l'apprêt & des assaisonnemens. Notre esprit , aujourd'hui rassasié de connoissances , dans le cas d'un estomac surchargé , veut être excité par des compositions recherchées & d'un goût relevé. Tout ce qui est commun n'a plus de prix pour nous , parce qu'il est commun. La même élégance qui , dans nos mœurs & dans nos plaisirs , nous éloigne tous les jours de la modeste simplicité des tems anciens , voudroit s'introduire dans le culte , & lui prescrire sa forme & ses loix. Que notre service est nud , dit-on tous les jours ! que notre chant est peu harmonieux ! que nos Orateurs sont populaires ! qu'il y a peu d'art dans leur ac-

tion ! Il faut en convenir ; tout cela flatte peu les sens & l'imagination , & les sens & l'imagination veulent être flattés. Il nous faut du plaisir si l'on veut nous attirer. On le demande aux saints lieux comme aux lieux profanes , aux Prédicateurs comme aux acteurs , & sans doute que dans cet âge poli où tout se tourne en spectacle & en décoration , l'Eglise a tort de ne pas se prêter au goût du public. Si elle pouvoit se déguiser au point qu'on ne la reconnût pas , on l'en aimeroit bien davantage.

Mais si le culte public est négligé comme *moyen d'instruction* , il a comme *profession de foi* , des droits auxquels on n'ose encore se refuser tout-à-fait. On sent qu'il convient de témoigner de tems-entems , qu'on est conduit par les mêmes principes de spéculation , & soumis aux mêmes règles de conduite que les concitoyens ; cette démonstration publique peut être utile & ne peut nuire , & d'ailleurs elle coûte si peu. On n'a pas la dureté de nous demander une profession détaillée , qui nous mettroit dans la nécessité de revenir aux premiers rudimens de notre Religion. On se contente d'un témoignage muet. Il suffit de participer en certains tems aux saintes cérémonies , &

nous voilà reconnus pour fidèles , autant que nous souhaittons de l'être. Il faudroit en vérité être bien bizarre , pour refuser à la bienféance une démarche si peu pénible. Aussi devons-nous cet éloge à la condescendance de nos citoyens , que nos solennités attirent toujours dans nos Eglises , une multitude de Chrétiens qu'on y connoissoit à peine , & que ceux même qui n'y vont jamais pour leur propre édification , y vont au moins alors pour celle des autres.

Il est vrai que cette édification seroit plus complete , si elle étoit plus soutenue. On peut se défier , pour peu qu'on soit soupçonneux , d'une Religion qui ne s'annonce que quatre fois par an. C'est l'observation que je faisois il y a quelques jours , à une jeune personne d'un grand sens , voici ce qu'elle me répondit. Vous faites le monde plus méchant qu'il n'est. Quoique j'aye la modestie de ne pas produire mon Christianisme au grand jour , je ne vois pas qu'on m'en estime moins : nous ne sommes plus dans le tems de cette discipline rigoureuse , qui vouloit obliger les hommes à paroître religieux , lorsqu'ils n'en avoient aucune envie. Des mœurs plus douces nous ont affranchis de toutes les règles incommodes ; on fait dis-

tinguer l'essentiel de l'accessoire. En suis-je moins propre aux plaisirs de la société , pour ne pas aller à l'Eglise ? remplis-je moins scrupuleusement tous les devoirs que l'usage du monde m'impose ? On ne peut rien me demander de plus. D'ailleurs vous connoissez trop le cœur humain , pour ignorer que nôtre Religion tient beaucoup à l'humeur du jour , à la hauteur du baromètre , à l'état de nôtre santé , aux plaisirs de la veille ou du lendemain. Suivant le concours plus ou moins heureux de toutes ces circonstances, tout ce qui est un peu au dessus du vulgaire a plus ou moins de foi , mais il est physiquement impossible , que chaque Dimanche amène à point nommé , la combinaison dont j'ai besoin pour être bien affermie dans ma persuasion. Irois-je faire alors une profession simulée ? C'est bien assez que je m'impose cette sainte obligation dans les jours les plus solennels. Que ne pouvez-vous savoir encore tout ce qu'elle me coûte ! vous m'en estimeriez davantage. J'ai une complexion très délicate. Tout ce qui ne m'affecte pas agréablement , ou qui fait sur moi une impression trop forte , me met en danger. Je pourrois soutenir les cercles les plus nombreux , & le spectacle même s'il le falloit ,

par complaisance , parce que cela fait à peine sensation & me dissipe , mais les grands objets de la Religion émeuvent trop mes foibles organes , pour que je puisse m'en occuper. La mort & le jugement me font tomber en syncope. Je m'aperçois , lui dis - je alors , qu'on feroit bien injuste de vous accuser d'indifférence pour vos grands intérêts ; si vous en étiez moins touchée , vous craindriez moins d'en entendre parler. Mais il me reste un scrupule. Le culte public est un précepte de la loi naturelle & révélée , & ni l'une ni l'autre de ces loix ne dispensent de cette obligation , ceux qui ne se croient pas eux mêmes , dispensés de ce que vous appelez les devoirs de la société. Sans blamer le culte du monde & de ses plaisirs , il me semble que celui de la Divinité mérite bien autant nôtre empressement. La révélation est expresse J'allois continuer , lorsque je m'aperçûs que la jeune personne , qui se croyoit à l'Eglise , commençoit à changer de couleur. Je craignis de n'avoir pas assez ménagé l'excessive sensibilité de ses nerfs , & je me hâtai de rompre la conversation.

J'ose reprendre ici , l'idée que je fus alors obligé d'abandonner. Il est certain que tous les hommes , dans tous les tems ,

se sont fait un devoir de rendre des hommages publics à leur Créateur. La raison toute seule fait sentir, que la société devant à Dieu son être, sa conservation & sa prospérité, elle doit se réunir pour lui témoigner sa reconnoissance, & implorer la continuation de ses faveurs. Chaque citoyen peut sans doute, dans les exercices particuliers de sa dévotion, bénir le grand être pour tous les biens qu'il en a reçus. Mais, outre qu'on peut douter de la réalité de ce culte intérieur, lorsqu'il ne sort jamais de son obscurité, cet hommage secret n'est pas celui du public. Le public a une voix lorsqu'il est question des intérêts communs à tous les citoyens, & il faut que cette voix s'élève, pour louer le Dieu de notre peuple & de tous les peuples. C'est ainsi que la politique a consacré de certains jours à l'honneur des Princes de la terre. Mais si les grands du monde, souvent plus redoutables par l'abus de leur pouvoir, qu'estimables par leurs vertus & leurs bienfaits, peuvent obtenir qu'on célèbre le bonheur équivoque de leur élévation par des fêtes publiques, le Père & le dominateur des nations ne recevrait-il de notre part, que des adorations furtives, & verroit-il dans les jours qu'il s'est réservés, ses Temples déserts & ses autels négligés ? quel crime ! quelle indignité ! Je fais que sa grandeur même, qui le met infiniment au-dessus de toute comparaison avec les Dieux de la terre, le rend moins jaloux de ces distinctions, dont il ne peut retirer aucun avantage. Mais, s'il ne les désire pas comme des hommages flatteurs pour sa dignité, il les demande comme des devoirs assortis à notre dépendance, utiles à notre bonheur, & capables de rappeler à lui par l'impression puissante de l'exemple, ces hommes foibles & ingrats que le monde lui dispute. Une dévotion solitaire ne brûle que pour elle-même. Son feu est perdu pour la société, & ne se soutenant que par ses propres forces, tout est capable de l'éteindre ou de l'égarer. Mais rapprochez ces étincelles de Religion éparses dans le public, & qui, dans leur séparation, ne donnent ni lumière, ni chaleur, & vous les verrez se ranimer mutuellement, confondre leur activité, & jeter une flamme vive & brillante, qui pren-

dra tous les jours un nouvel accroissement , en se communiquant à tout ce qui l'environne. Oh ! que le service divin , si une piété sincère en étoit le principe , présenteroit un spectacle touchant à la société ! Du sein de nos Eglises , comme d'un foyer sacré , allumé par le ciel lui-même , partiroient mille traits de feu capables d'embraser tous les cœurs. La sainteté des mystères , la sublimité des instructions , la ferveur des prières , le zèle des Ministres de la Religion , la dévotion des fidèles , tout un peuple prosterné aux pieds de son suprême bienfaiteur , & ne rompant le silence auguste des saints lieux , que pour faire retentir les airs de ses louanges & de ses acclamations ; non , il n'est rien dans la pompe fastueuse des cérémonies humaines , qui puisse être comparé à la solennité de cet acte , d'autant plus majestueux , qu'il est plus simple & moins chargé des fausses décorations que la politique a inventées pour suppléer au sentiment. Tout y respire la Religion : tout y invite , & c'est elle qui en fait le plus bel ornement.

Mais si la piété doit présider au culte sacré , & peut seule lui donner quelque prix , blâmerons-nous encore ceux qui sans piété refusent d'y participer ? Que viendroient-ils faire dans nos assemblées religieuses ? convertir une institution sacrée en spectacle de mondanité , opposer un contraste choquant d'indévotion , à la dévotion publique , troubler la sainte harmonie de nos adorations , par des vœux impurs & prophanes , insulter peut-être par leurs impies dérisions , ou tout au moins par leurs indécentes distractions , aux objets augustes de notre culte. Non , qu'ils s'éloignent. Ils servent la Religion en l'abandonnant , & nous ne ferons aucun effort pour les retenir.

Pour vous , Citoyens de l'Etat & de l'Eglise , qui êtes encore en grand nombre au milieu de nous , disciples de l'Evangile , amis de la vertu , souffrez que le Citoyen vous appelle aux autels. Courrons-y avec une sainte allégresse. Prions tous ensemble pour la Patrie & pour la Religion , & que le Chrétien indigne de ce beau nom ait part à nos vœux , s'il ne veut pas se laisser toucher par notre exemple.

ARISTIDE O U LE CITOYEN.

XLIV. DISCOURS.

du 25. Avril 1767.

Hæc pretium nunc est qui recta prava faciunt.

TERENT.

On se fait un mérite aujourd'hui de blâmer les choses les plus innocentes.

EN prenant le nom d'ARISTIDE vous laissez espérer, Monsieur, qu'à sa justice vous joindriez sa bonté; & qu'ami de vos concitoyens, vous aimeriez mieux les conduire à la vertu, par la route du plaisir, que de vous borner à leur reprocher aigrement leurs vices, en les condamnant à un ennui éternel. Ils ont été trompés dans leur attente; vos feuilles paroissent être l'ouvrage du sévère censeur de Rome, plutôt que celui du doux Citoyen d'Athènes; on y retrouve toute l'austérité de vos ancêtres; & en vous plaçant ainsi à quel-

Tome II.

R

ques siècles de vos contemporains , vous ne paroissez pas avoir choisi une position avantageuse pour leur être utile. Comment les instruirez - vous , si vous ne les intéressez pas ? Et espérez - vous de les intéresser , en blâmant avec un ton d'humeur , tout ce qu'on fait , uniquement , parce - qu'on le fait , ou en vous ingérant dans des choses qui vous sont étrangères ? Vous avez voulu nous prouver qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu ; prouvez - nous donc que nous ne pouvons pas avoir chaud quand vous avez froid. Le bonheur est une affaire de sentiment , & toute dissertation sur celui des autres est au moins inutile. Vous ne voulez pas que les jeunes gens s'occupent à ne rien faire ; vous jetez du ridicule sur le jeu érigé en occupation ; vous trouvez presque mauvais , qu'on préfère les délices de la ville aux rustiques plaisirs de la campagne ; vous ne permettez point qu'on trompe l'ennui de l'oïveté , par les voluptés de la mollesse ; vous grondez les tracasseries de ménage ; vous exigez de gens fort supérieurs au public , qu'ils respectent ses jugemens ; vous riez des visites qu'on fait à des gens qu'on feroit fâché de voir ; vous prêchez vivement la fréquentation

des Sermons , & vous prouvez amèrement , que les spectacles ne conviennent pas à ce pays ; en vérité , Monsieur , il est difficile de commercer agréablement avec vous.

Vous nous aviez au moins laissé , pendant longtems , l'utile & douce médifance , & nous nous consolions de tout ce que vous nous disiez , par ce que nous disions de vous ; mais depuis peu , vous l'avez attaquée à coups redoublés , & avec un appareil imposant ; c'est pousser la tyrannie trop loin , & il est tems , d'opposer plus que des chansons , à cet abus du pouvoir cenforal.

Je pourrois fans-doute vous dire , qui êtes vous , & de quel droit donnez vous des conseils , qu'on ne vous demande pas & qu'on ne veut pas ? Mais j'aime mieux vous prouver qu'ils ne sont pas justes ; cela fera plus poli & plus utile.

Qu'un catéchumène dise , *La médifance est un crime* ; on le lui permet ; il recite son catéchisme ; mais , qui pourroit ne pas rire en entendant ARISTIDE tenir le même propos , & en lisant cette fameuse vision , si fort vantée par vos partisans , & qui soutient si peu l'examen ? Un anonyme dit , *qu'un jeune Ministre n'a pas la même foi que lui , ce*

qui n'empêche pas qu'il n'en ait une autre ; il y en a dix mille dans le monde ; & sur le champ , vous évoquez un Ange du ciel , pour prouver toute l'atrocité de ces innocentes paroles ; voilà un bien grand événement , produit par une bien petite cause. Mais cet Ange va sans-doute nous faire voir des choses affreuses ; suivons-le. C'est un jeune homme qui s'afflige de ce qu'on ne lui rend pas la justice qu'il croit mériter ; & à qui la rend-on ? Il est bien heureux , qu'on lui apprenne de bonne heure à s'en passer : un père qui défend à son fils de voir une personne qu'il croit mauvaise compagnie ; il seroit à souhaiter que cela arrivât plus souvent : des gens qui se disputent , à propos du Candidat , avec assez de vivacité pour que leur amitié soit prête à s'altérer ; on se dispute tous les jours à propos de rien , & de foibles amitiés s'altèrent sans cause : des auditeurs qui disent du mal de leur Prédicateur ; où est-ce que cela n'arrive pas tous les Dimanches ? Un jeune homme sans Gouverneur qui se perd ; les mieux gouvernés s'égarent si souvent ! Quel mal a donc fait la médifance ? Je ne saurois l'apercevoir ; mais je vois qu'elle a produit un bien réel &

rare ; un ami qui défend courageusement la réputation de son ami. Elle en produit tous les jours , & en ne l'envifageant que comme la punition du vice & le frein du vicieux , elle mériterait déjà les plus grands éloges ; mais elle a bien d'autres beaux côtés.

L'on nous permet de nous entretenir des malheurs de nos voisins ; c'est un foulagement qu'on accorde à notre affliction ; & qu'est-ce que cette affliction en comparaison de celle que leurs vices nous font éprouver. Elle nous pénètre , nous navre , nous déchire ; comment contraindriions-nous notre chagrin au silence ? On ne l'adoucit qu'en l'épanchant. Il est vrai que nous aggravons quelquefois les circonstances ; mais les objets ne se grossissent-ils pas à proportion de l'intérêt que nous y prenons ? N'exagère-t-on pas les dégâts d'un incendie ou d'une inondation , & le danger d'un malade qui nous est cher ? Ne faisons pas une playe profonde d'une égratignure ? ne casse-t-on pas le bras , par pitié , à quelqu'un qui s'est légèrement foulé le poignet ? Et ce même principe ne doit-il pas nécessairement nous faire exagérer les désordres moraux , auxquels nous sommes beaucoup plus sensibles ?

Proscrire la médifance , c'est vouloir que l'amour de la vertu s'éteigne dans tous les cœurs.

Comment , fans elle , connoîtrions-nous les hommes ? Il faut , pour les démasquer , les épier dans tant de circonstances , que la connoiffance d'une feule perfonne exige le concours de plufieurs obfervateurs , & fi ceux qui la voyent le moins font les plus heureux en circonstance , c'est eux peut-être qui la connoiffent le mieux. J'allai il y a quelques jours chez Madame L. en fortant de chez mes amis Monsieur & Madame S. chez lesquels je croyois avoir trouvé toutes les vertus réunies ; elle me reçut très amicalement. *J'espérois de vous voir plutôt Mr.* Je viens de chez Mr. S. où je m'oublie toujours. *Cela est aisé , surtout quand Madame est seule.* Je m'oublie également avec l'un & l'autre. *Vous les voyez souvent.* Tous les jours. *Ne les voit pas qui veut.* Ils fouhaiteroient de ne voir que leurs amis ou les perfonnes qu'ils eftiment ; avec cette façon de penser , le nombre des relations est toujours très borné. J'aime passionnément mes amis , je commençai par me piquer ; la conversation s'anima ; elle fut longue ; je vous en épargne les détails ; ah ! Mr.

que je fus honteux à la fin d'avoir pris feu , si mal à propos , au commencement. Quelles gens que Mr. & Madame S. , que je vais les haïr pour m'en avoir imposé si long-tems ! Il en a couté pendant quelques jours à mon cœur ; j'aurois voulu pouvoir soubçonner chez Madame L. quelque principe de mal-veillance contre eux ; mais elle les aime , elle est fâchée de tout le mal qu'elle est obligée d'en dire , & si éloignée d'en parler par ressentiment , que dans la longue énumération de tout ce qui est à leur charge , elle n'omit que les torts qu'ils ont eu avec elle , & qu'elle a sans-doute oublié.

La médifance est nôtre plus puissante consolatrice dans le malheur ; c'est la véritable lyre d'Orphée qui suspend toutes les peines ; & il n'y a ni douleurs , ni chagrins qui ne se calment au recit d'une histoire scandaleuse. Le concurrent qui a échoué , prouve en détail , l'incapacité de son compétiteur , & lui pardonne son succès quand il l'a déchiré.

Mon collègue publie un Ouvrage qu'on porte aux nues , pendant qu'on traîne le mien chez l'épicier ; j'en fais , sous l'heureux voile de l'anonyme , une critique bien mauvaise , mais bien méchante , dans

laquelle j'enveloppe adroitement l'Auteur : quelques fots rient , je redeviens heureux , & la médifance étouffe l'envie (a). Le marchand , qui prospère moins que son voisin , prouve que les succès font souvent la fuite des entreprises les plus mal conçues , & ajoute , en baissant la voix , quelquefois des moyens les plus suspects ; au lieu que la fortune ne féconde pas toujours l'habileté ou la délicatesse ; & à la fin de son discours , il se croit opulent.

La femme coquette , qui voudroit que la galanterie conduisît tous les hommages à ses pieds , & qui a le cœur gros de ceux que l'estime & l'amitié portent à d'autres , se console en répandant le poison sur les démarches les plus innocentes , des personnes les plus honnêtes ; sa malignité vange son amour propre ; & , graces à la médifance , la balance entre le bien & le mal , reste en équilibre pour elle.

Mademoiselle * * * étoit jeune , vive , mais très vertueuse ; au moment de son

(a) On jugera peut-être que dans quelques endroits il auroit fallu mettre calomnie au lieu de médifance , & j'en conviendrai aisément ; mais ces deux vertus font si étroitement liées aujourd'hui , qu'on peut hardiment mettre l'une pour l'autre.

mariage , on présente à son époux un trait de sa jeunesse , avec ce ton qui dit cent fois plus encore que les paroles , & l'on fait entrer dans son ame le germe de la jalousie ; sa femme est la plus malheureuse des femmes. Quel dommage , Mr. que ce fait vous ait échappé ; avec quel plaisir vous l'auriez lancé contre notre pauvre vertu ; mais attendez la fuite ; les malheurs ont épuré Mademoiselle *** ; elle auroit été une honnête femme ordinaire , elle est devenue une femme supérieure , qui doit tout ce qu'elle est à la médifance.

L'amour du prochain n'est jamais si bien développé que par la médifance. L'on n'a pas des occasions fréquentes de se réjouir du bonheur de ses citoyens , ou de leur prouver son attachement par des secours physiques ; mais leurs égaremens nous en fournissent une toujours renaissante. Voyez avec quelle componction , l'on narre & l'on écoute cette aventure qui vient de perdre une personne , avec laquelle nous vivions en ami , & avec quel empressement on recherche tout ce qui peut être à sa charge , afin d'avoir sujet de s'affliger davantage. On fait , à l'envi les uns des autres , & avec la plus tendre compassion , l'énumération des suites que cet événement a pour toute

sa famille , qui tout-à-coup nous devient chère , & dont nous étudions l'histoire secrète , avec le plus grand soin , pour y trouver de quoi lui donner de nouvelles preuves de nôtre attachement , par le redoublement de nôtre défolation. Nôtre contrition augmente nôtre sagacité , & nous prédifons , avec la plus grande affurance , tous les détails du funeste avenir que les fautes de nôtre ami lui ont préparé. Que de ressources la charité trouve dans la médifance !

L'homme naît obfervateur de fes femblables , & il doit compte au public de fes obfervations. Vous traiteriez d'infidèle , le voyageur qui ne vous parleroit que des belles productions des pays qu'il a parcouru ; & le Naturalifte décrit le hibou tout comme le cigne ; fi l'obfervateur focial ne voyoit que le bien , il n'auroit très fouvent rien à voir , ni rien à dire ; & , pour reprendre ma premiere comparaifon , les mêmes motifs qui font parler des maladies plus que de la fanté , font auffi qu'on s'entretient des vices plus que des vertus.

Non feulement il n'y auroit plus de converfations fans la médifance ; bientôt même il n'y auroit plus d'événemens dans la fociété. Une méprife , une inattention ,

un oubli aigrissent , pour le moment , deux personnes , d'ailleurs très raisonnables , car qui ne s'aigrit pas ? elles l'auroient oublié le lendemain ; mais des amis empressés , de part & d'autre , se donnent la peine de réunir toutes les circonstances qui peuvent aggraver un rien , il devient quelque chose , il en naît une brouillerie , des haines , & une foule d'événemens , qu'une sotte bonhomie auroit étouffé pour jamais , au vrai détriment de l'activité sociale.

Je ne finirois point si je voulois détailler tous les biens que la médifance produit ; il me suffit , Monsieur , de vous avoir mis sur la voye , & j'espère de vous avoir rappelé à des sentimens plus justes. Laissez la Reine de *Siam* assembler son conseil de femmes , & condamner à avoir la bouche cousue , pour plus ou moins d'heures ou de jours , celle à laquelle il est échappé quelque légèreté de langue , quelque médifance , quelque fait hasardé (*b*) , mais gardez-vous bien de vous faire son Ministre , chez un peuple qui ne pense point à la siamoise , & surtout ne donnez plus de règles générales. Vous avez eu un jour une parcelle d'idée heureuse ; vous vouliez faire un code

(*b*) *Mélanges intéressans & curieux* &c. tom. 9.

de morale pour chaque état ; faites mieux encore , donnez à chacun la liberté de s'en faire un qui lui convienne ; car vouloir que tous les individus se conduisent par les mêmes principes , c'est exercer la tyrannie de ce petit Roi d'Italie qui , voulant que tous les voyageurs qui passaient sur ses terres , fussent de la longueur d'un lit auquel on les appliquoit , faisoit étirer les uns & couper l'excédent des jambes aux autres. Les vertus sont relatives aux Loix , & si je faisois un nouveau code , loin de le faire avec cette mal-adresse de la plupart des Législateurs , qui multiplie les vicioux au lieu de les corriger , je voudrois , par quelques traits de plume , peupler l'Univers des plus honnêtes gens ; leurs vertus seroient mon ouvrage , je me pavanerois en contemplant ce beau spectacle , je deviendrois l'idole de leurs cœurs reconnoissans , & , embellis par mes mains , ils ne cesseroient de proner mes talens. Je vous ouvre cet avis ; vous êtes trop clair-voyant & trop sage , pour le négliger.

à V... le 17. Avril.

A Lausanne , chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

A R I S T I D E

O U

LE CITOYEN.

XLV. DISCOURS.

du 2. May 1767.

Quid asper

*Utile nummus habet , patriæ , carisque propinquis
Quantum elargiri deceat ————— Disce.*

P E R S. S A T. I I I.

Apprenez quel est le véritable usage de l'argent,
& jusqu'à quel point la bienfaisance exige que vous
le répandiez en faveur de votre patrie , de vos
amis , & de vos proches.

EXaminant l'autre jour quelques pa-
piers de famille , je tombai par ha-
zard sur un livre , dans lequel mon grand-
père écrivoit régulièrement sa dépense de
chaque année , & qu'il avoit commencé
immédiatement après avoir fait un héri-
tage considérable. A la tête de ce livre ,
il avoit écrit de sa propre main une prière
à Dieu , dans laquelle , après lui avoir
rendu grâces de ce nouveau bienfait , il
lui demandoit son secours & ses lumié-
res , avec les dispositions nécessaires , pour
s'acquitter des devoirs qu'exigeoit de lui
sa nouvelle situation. Ensuite venoient

Tome I I.

S

quelques réflexions , que j'ai trouvé assez
sensées pour mériter d'être communiquées
au public , quoique ce ne fut pas leur
première destination.

„ La Providence en augmentant ma
„ fortune , vient de m'imposer de nou-
„ veaux devoirs. Je ne puis douter qu'elle
„ n'ait attaché des charges proportion-
„ nées aux biens dont elle me met en
„ possession , & ce seroit la plus haute
„ des témérités , que de prétendre jouir
„ de ses faveurs , sans m'embarrasser de
„ remplir les conditions sous lesquelles
„ elles m'ont été accordées. Quels que
„ soient les droits que j'ai sur mon pro-
„ pre revenu , ils ont cependant leurs
„ bornes. Le corps de société dont je
„ suis membre , ma propre famille , les
„ indigens que je suis à portée de sou-
„ lager , y ont aussi des prétentions qui ,
„ pour n'être pas couchées sur le par-
„ chemin , n'en sont cependant pas moins
„ légitimes. A Dieu ne plaise ! que je
„ commette aucune injustice à leur égard ,
„ en oubliant ce qui leur est dû à si
„ juste titre.

„ Sans me rendre esclave de l'opinion ,
„ je ne dois pas oublier non plus les
„ obligations de bienfaisance , attachées à
„ mon nouvel état. Après avoir satisfait

„ à ce qu'exige ma conscience , il me
 „ reste à contenter le public. Son appro-
 „ bation ne peut être indifférente , qu'à
 „ ceux qui n'ont aucun titre pour la
 „ mériter. Je ne me soustrairai donc point
 „ à son Tribunal. Faire un bon usage de
 „ mon bien , sera toujours mon principal
 „ point de vue , mais je ne négligerai
 „ pas les occasions de m'en faire honneur.

„ Je comprends que ma maison doit
 „ être sur un pied différent de celui où
 „ elle étoit avant le changement arrivé
 „ à ma fortune , mais la sagesse exige que
 „ je ne prenne pas un vol trop élevé ,
 „ & je ne puis sans manquer à mon de-
 „ voir , abandonner le rang que la Pro-
 „ vidence m'a assigné dans le monde.
 „ Je ne sortirai donc point de mon état ,
 „ & je n'aurai jamais la folie de vou-
 „ loir éclabouffer mes égaux. Il m'est
 „ bien permis sans doute , de jouir des
 „ douceurs de la vie que je suis à portée
 „ de me procurer ; mais je ne me ferai
 „ pas de nouveaux besoins , & j'aurai
 „ soin que mon exemple n'augmente pas
 „ les besoins des autres.

„ Je ne garderai point de domestiques
 „ inutiles , excepté ceux qui auront
 „ vieilli à mon service. L'affection & la
 „ fidélité ne feront jamais sans recom-

„ pense chez moi ; & le contentement
„ peint sur le visage de tous mes gens ,
„ me tiendra lieu d'une livrée magnifique.
„ Non seulement les plaintes des ou-
„ vriers dont j'aurai retenu le salaire , ne
„ se feront jamais entendre , mais je fe-
„ rai enforte qu'ils soient empressés à me
„ servir , non en les payant excessive-
„ ment , ce qui est toujours préjudicia-
„ ble à la société , mais par des récom-
„ penses faites à propos , & par mon
„ exactitude à remplir mes engagements.
„ On ne verra régner sur ma table ,
„ ni profusion fastidieuse , ni délicatesse
„ recherchée. Le bon y aura toujours la
„ préférence sur le rare ; les mets dé-
„ guisés ou raffinés , les insipides primeurs
„ chichement servies , les bons mor-
„ ceaux venus de loin , n'y attireront
„ point les friands au palais usé. Le mé-
„ rite & l'amitié seront toujours sûrs d'y
„ trouver place , la gayeté en bannira
„ les attentions incommodes , & la li-
„ berté n'en exclurra jamais la décence.
„ Mes ameublemens ne porteront
„ point le caractère du faste & de la
„ mollesse ; je ne les rendrai point inu-
„ tiles par mes attentions minutieuses
„ à les conserver. Je ne les changerai
„ point au gré de la mode , parce - qu'il

„ ne m'entrera jamais dans l'esprit , que
 „ ce qui étoit bon , agréable , commo-
 „ de il y a six mois , puisse devenir en
 „ si peu de tems incommode , ou de
 „ mauvais goût.

„ Si je suis dans le cas de bâtir , je
 „ ne donnerai point dans les ornemens
 „ frivoles , mais je ne me bornerai pas
 „ non plus à ma seule commodité , &
 „ j'aurai autant d'attention à décorer le
 „ quartier que j'habite , qu'à embellir
 „ l'appartement que j'occuperai.

„ Ma maison de campagne ne fera
 „ pas une hotellerie , mais mon plaisir
 „ fera d'y exercer l'hospitalité. Le voya-
 „ geur égaré , le malade à qui on a
 „ ordonné de changer d'air , l'affligé
 „ qui a besoin de consolation , le mé-
 „ lancolique à qui il faut de la distrac-
 „ tion , feront toujours sûrs d'y trou-
 „ ver un asyle. La lourde opulence n'y
 „ viendra point étaler son sot orgueil ,
 „ ni la frivolité ses inutiles colifichets.

„ Monsieur T. mon débiteur , possé-
 „ de des fonds qui feroient fort à ma
 „ bienféance , & dont il ne tiendrait
 „ qu'à moi de me mettre en possession ,
 „ en exerçant contre lui la rigueur des
 „ loix & de la formalité. Mais je dois
 „ respecter ses malheurs. Je lui accor-

„ derai donc un rabais sur les arré-
„ rages , & j'attendrai pour le reste
„ qu'il soit en état de me le payer.
„ Mon ame fera plus réjouie par la
„ vue d'un homme que j'aurai mis à
„ son aise , que par le plaisir d'avoir
„ mes possessions renfermées entre qua-
„ tre lignes droites. Si le caractère de
„ cet homme là me convient , je pour-
„ rai m'en faire un ami , mais il se-
„ roit malhonnête de vouloir en faire
„ un client ou un protégé.

„ La jeunesse du village manque d'inf-
„ truction & de discipline. Je confère-
„ rai avec le Pasteur du lieu , sur un
„ établissement que j'ai dessein d'y for-
„ mer , dans la vue de pourvoir aux
„ besoins spirituels de ces jeunes plan-
„ tes. J'ai quelques terres en friche ; je
„ me propose de les mettre en cultu-
„ re , & j'emploierai à cet ouvrage des
„ bras que la fainéantise a rendu inu-
„ tiles. Il m'en coutera davantage , mais
„ j'aurai la satisfaction d'avoir tiré des
„ hommes de l'oisiveté & de la mi-
„ sère.

„ On m'a indiqué une source dont
„ personne jusqu'ici n'a fait usage , &
„ dont il me seroit facile de conduire
„ l'eau dans mon jardin ; mais je pré-

„ frère de l'amener dans la place du
 „ village. Le spectacle d'une eau jail-
 „ lissante que j'aurois sous mes fenê-
 „ tres , vaut - il les bénédictions des
 „ bonnes gens , à qui j'aurai procuré
 „ la facilité de se désalterer sans s'éloi-
 „ gner de chez eux.

„ Je ne dois pas oublier que j'ai pro-
 „ mis une étrenne à ma filleule Babet.
 „ J'y destine 40 pistoles , qui serviront
 „ à applanir les difficultés que rencontre
 „ son mariage avec le jeune homme qui
 „ lui fait la cour , & que je connois
 „ d'ailleurs pour un brave garçon.

„ Mon Cousin N. a essuyé bien des
 „ revers , qui l'ont obligé de se défaire
 „ de sa petite campagne , à laquelle il
 „ avoit mis toute son affection. J'usurai
 „ du droit de proximité pour la retirer ,
 „ & je lui en laisserai la jouissance toute
 „ sa vie.

„ On m'a conseillé de me défaire de
 „ mon employ , parce (dit - on) que
 „ je puis présentement m'en passer. Je
 „ pense au contraire , que c'est une rai-
 „ son de plus pour le conserver , parce
 „ que je pourrai l'exercer désormais ,
 „ avec encore plus de désintéressement.
 „ Périrait plutôt ma fortune , si en de-

„ venant riche , je cessois d'être Ci-
„ toyen.

„ Je n'aurai point la ridicule affecta-
„ tion de faire le pauvre , surtout en
„ présence de moins riche que moi ;
„ mais si je suis appelé à parler de ma
„ fortune , je me donnerai pour ce que
„ je suis. On ne m'entendra point mur-
„ murer des charges qu'elle m'impose ,
„ ni chercher des vains prétextes pour
„ m'en dispenser. S'il s'agit d'entreprises
„ utiles au public , & pour lesquelles
„ on ait besoin des contributions des
„ particuliers , on ne me verra pas cal-
„ culer les avantages qui peuvent m'en
„ revenir , rejeter le fardeau sur ceux
„ qui en profiteront plus que moi ; on
„ ne m'entendra pas dire , *il faut voir*
„ *ce que les autres feront*. Je ferai des
„ premiers à souscrire , & des premiers
„ à m'exécuter. Les établissemens cha-
„ ritables feront en particulier toujours
„ l'objet de mes attentions , lors même
„ qu'ils ne rempliroient qu'imparfaite-
„ ment les vûes qu'on s'y propose.

„ Enfin je n'aurai point la manie de
„ thésauriser , & *la rouille de mon or*
„ *ne témoignera point contre moi* ; mais
„ je garderai toujours une certaine som-

„ me en réserve , pour pouvoir offrir
 „ à un ami dans les cas de nécessité ,
 „ & suppléer aux besoins imprévus de
 „ la vertu malheureuse.

„ En suivant ce plan de vie , j'es-
 „ père de passer mes jours aussi heureu-
 „ sement , & de les finir plus tranquil-
 „ lement , que si j'avois donné dans
 „ le faste ou dans la mollesse. Je n'au-
 „ rai point à rougir , d'aucun des arti-
 „ cles qui entreront dans le compte de
 „ mes dépenses , & je n'aurai point à
 „ craindre que ma famille négligée , des
 „ amis à qui j'aurai tourné le dos , des
 „ infortunés qui m'auront trouvé fourd
 „ à leur voix , s'élèvent un jour en ju-
 „ gement contre moi. Je jouirai des
 „ bienfaits de la Providence , mais j'en
 „ jouirai en être intelligent , raisonna-
 „ ble & sociable. Attentif à éviter toute
 „ ostentation , j'ai lieu d'espérer , que
 „ je ne serai point l'objet de l'envie ;
 „ n'étant point possédé par l'avarice , je
 „ me garantirai de la haine & du mé-
 „ pris.

En supposant à mes lecteurs une ame
 sensible , & autant de désir de faire un
 bon usage de leurs richesses , que la
 plupart d'entr'eux ont d'empressement à

en acquérir, je pense que le plan de conduite de cet homme de bien, accompagné de ses propres réflexions, ne paroitra pas indigne de leur attention. J'ose même espérer qu'ils ne trouveront ni ennuyeux, ni méprisables, les petits détails où la bonté de son cœur le faisoit entrer. C'est un caractère excellent qui s'est peint lui-même, & l'on y voit ce que l'on ne voit pas toujours, la pratique à côté de la théorie. Il est rare en particulier, que dans les changemens avantageux qui arrivent à notre situation, notre premier mouvement nous porte à réfléchir, sur les devoirs attachés à notre nouvelle manière d'être. Si on le fait, ce n'est qu'après avoir contemplé à loisir, les perspectives agréables que ces changemens offrent à nos sens & à nos passions. Il paroît ici que le premier soin de mon digne Ayeul, a été de se faire une idée juste des engagements où il croyoit entrer, en prenant possession d'un riche héritage. Il le regarde comme un dépôt, ou si l'on veut, comme une recette dont il doit rendre compte à celui qui la lui a confiée, & qu'il ne peut ni enfouir, ni dissiper.

Avec de tels principes & de semblables dispositions , un homme riche peut bien être regardé comme un homme heureux. Ses propres besoins n'augmentent pas avec ses revenus , & lorsque ses rentes viennent à diminuer , il n'en est pas lui-même plus pauvre. Si quelque fâcheux événement lui enlève une partie de ses biens , ce n'est pas lui qui est à plaindre , ce sont ceux qu'il n'est plus à portée de soulager , & il ne sent d'autre peine dans un tel malheur , que celui de n'avoir plus une administration aussi étendue. Ses richesses sont pour lui une source féconde de bonnes œuvres & de plaisirs innocens. Il les a reçues avec reconnoissance , il en a joui en paix , & il les quitte sans regret , soit qu'il s'en voye dépouillé pendant sa vie , soit que la mort vienne à l'en séparer. Heureux , sur-tout alors , de n'avoir à se reprocher ni des dépenses blâmables , ni une économie criminelle , & de n'avoir , en repassant dans sa mémoire l'usage qu'il a fait de son bien , que des souvenirs consolans à se rappeler.

Au reste , si mes lecteurs sont curieux de savoir quelques particularités , sur le

compte de l'honnête homme que je prends la liberté de leur proposer pour modèle ; je puis leur apprendre qu'il exécuta ponctuellement , tous les généreux & charitables projets dont il est fait ici mention , & plusieurs autres de cette nature ; qu'il ne chercha jamais à accumuler ; que sa dépense étoit réglée de façon que son commerce étoit agréable à tout le monde , sans être à charge à qui que ce soit ; qu'il parvint à un âge très avancé , sans ressentir les infirmités de la vieillesse ; qu'il mourut regretté de ses amis & de ses proches ; que les larmes du pauvre honorèrent son tombeau ; enfin , qu'il a eu la consolation de laisser après lui une nombreuse postérité , à qui il avoit eu la précaution d'inspirer les dispositions nécessaires , pour se contenter d'une succession que les partages ont rendu très médiocre.

ARISTIDE OU LE CITOYEN.

XLVI. DISCOURS.

du 9. May 1767.

MESSIEURS,

JE me trouvai en compagnie à la lecture de votre dernière feuille ; le plan de conduite que vous y tracez parût si nouveau , & si peu commun même en théorie , qu'il réunit tous les suffrages , quoiqu'il fut la censure de la plûpart des gens riches. En applaudissant au retranchement que cet homme de bien faisoit à ses plaisirs pour en procurer aux autres , on ne se retranchoit rien à soi-même. On croyoit cependant être généreux & bienfaisant , en sentant le prix de la générosité. Il n'y eut donc qu'une voix pour souhaiter une situation pareille à celle du bon *Ayau* , comme s'il n'eut fallu qu'être riche pour avoir des sentimens. Ce qui est très sûr , c'est qu'en souhaitant de l'être , on crût cette fois être vertueux. Ah ! disoit l'un , s'il me

venoit une fortune pareille ! . . . quel déllice de la partager ! & l'on ne doutoit pas un instant qu'on ne l'eut fait. Qui pourroit , disoit un autre , avec un bien tant soit peu considérable , voir le mérite languir , ne pas voler au secours de la vertu malheureuse ; hésiter de rendre plus contents de leur sort , ceux avec qui l'on est appelé à vivre ! S'il fût arrivé à l'heure même un gros lot , un héritage imprévu , en un mot , une fortune , peut - on douter qu'une partie considérable n'eut été appliquée à des largeesses , & à faire des heureux ? J'étois dans l'enchantement , & je bénissois le modèle qui avoit opéré tant de merveilles. Elles ne sont pas faites encore , interrompit l'un des assistans plus froid , & peut-être plus libéral , que ceux qui montroient tant de chaleur. Quoi ! reprit quelqu'un ; doutez - vous qu'il y ait des cœurs sensibles ? N'étiez-vous pas vous même pénétré l'autre jour d'admiration , en entendant parler de l'illustre STROZZI (a) qui , avec 80 mille livres de rente , n'en dépensoit que 6 mille

(a) L'illustre STROZZI mourut à *Lisbonne* sous les ruines du tremblement de terre. Il écrivoit à un ami peu de jours avant son malheur ; félicitez moi mon cher ami , j'ai découvert un nouveau moyen de faire du bien.

pour mettre le reste en bienfaits , ou seulement de ce généreux commerçant qui , voyant un Gentilhomme pleurer en signant le contract de vente d'une terre qu'il avoit héritée de ses ancêtres , d'une terre sa seule ressource , & qu'il vendoit avec douleur pour payer ses dettes , déchira le contract , & prêta la somme. Oui , dit celui qui avoit parlé , j'aime à entendre des recits si glorieux pour l'humanité , & pour vous prouver combien je m'y plais , j'y joindrai un trait qui m'est connu dans ce pays même. Un galant homme apprenant qu'un de ses débiteurs avoit fait des pertes , qui lui rendroient très difficile & très onéreux le payement de la somme qui lui étoit due , biffa sans l'en avertir , & à son insçu , le contract de rente , enforte qu'étant venu à mourir , la dette fut acquittée , & le titre ne se trouva plus ; acte vraiment noble , & qu'on assure qu'il avoit fait plus d'une fois. Je tiens ce fait de très bon lieu , & je verse des larmes d'admiration & de joye , quand on nous recite des traits de cette nature. Dans la vivacité de ce sentiment , peu s'en falloit que je ne me crusse capable de quelque chose d'approchant ; mais je n'osai m'en fier à ma première émotion , ni

me croire capable d'un tel degré de vertu ; & , passant de l'étude de mon propre cœur à celui des hommes en général , j'en conclus , sans croire manquer de charité , que les actes héroïques seront toujours admirés , mais trop rarement suivis.

On s'en convaincra sans peine , non-seulement par l'expérience de tant d'hommes devenus riches sans être devenus plus généreux ; mais bien mieux encore , si l'on se donne la peine d'entrer dans quelques détails , propres à nous dévoiler la marche la plus ordinaire de nos sentimens. Suivez les idées de l'homme devenu riche , dès les premiers mouvemens de joye que cette révolution lui inspire. D'abord étonné & presque étourdi , d'un état si nouveau pour lui , il ne fait ce qu'il en fera : bientôt il s'y apprivoise & devient plus calme ; alors il commence à observer tous ses alentours , pour voir à quel degré de lustre , de bien-être & de plaisir sa nouvelle fortune pourra l'élever : son imagination s'éveille , & lui montre en perspective , selon qu'il est plus sensible à la propriété , à la gloire , ou au plaisir , tantôt une représentation flatteuse & indispensable , avec le besoin de tout ce que les riches étalent pour

s'attirer le respect ; tantôt des commodités de toutes espèces , qui lui étoient inconnues , & dont on lui persuade aisément qu'il ne doit plus se passer ; est-il encore dans l'âge des plaisirs ! (Cet qui ne croit pas y être) on lui en offre de toutes parts , qu'il n'avoit jamais goûtés , & que la curiosité seule lui fait désirer avec ardeur. Joignez à cela le projet d'un mariage qui flatte son ambition ; une terre , une charge ou un titre à acquérir ; des bâtimens à élever , des tableaux , des raretés , des embellissemens de goût , des équipages de mode , une table délicate , des relations nouvelles & brillantes ; que d'objets , de tentations & de moyens d'absorber un riche héritage , sans compter le nécessaire le plus étoffé ! Et si le nouveau parvenu est père de famille , l'éducation , les voyages , les divers établissemens de ses enfans , des subdivisions de biens , des pertes possibles ; tout se présente à la fois , avec la crainte de ne pouvoir y fournir ; crainte fatale qu'on n'éprouvoit point dans la médiocrité , & qui écarte souvent jusqu'à l'idée de partager , sans une obligation indispensable , les avantages que l'on possède. Aura-t-on de la peine à comprendre que , l'esprit rempli de tant d'idées

étrangères à la bienfaisance , le cœur préoccupé de tant d'objets qu'on a coutume de lui préférer , il ne se trouve point de place pour des vûes plus saines & plus élevées. L'expérience nous aprenant tous les jours que , non seulement le luxe , mais une seule passion régnante suffit pour empêcher l'homme opulent d'être généreux. J'écoutois attentivement ce discours , & , après l'avoir pesé , je fus de l'avis de celui qui avoit le moins présumé de soi-même , & je crus voir sur tous les visages l'aveu de nôtre commune foiblesse.

Quelqu'un cependant , résistoit encore. Seroit-il possible , (disoit-il) , que l'opulence mit un tel bandeau sur les yeux , & une cuirasse si épaisse sur le cœur ? Seroit-il possible que l'homme fut presque incapable d'un sacrifice , qui l'élèveroit tout d'un coup au dessus de toutes les grandeurs , qui ne sont pas tendres & compatissantes ? Seroit-il incapable au moins , de goûter la joye la plus pure , la plus noble , & peut-être la plus vive , que l'ame humaine puisse goûter ici bas ? Celle de tourner au bien de l'humanité , quelque portion des biens que Dieu , le seul vrai propriétaire de tous les biens , lui a accordé ; de ces biens qu'on ne sauroit emporter avec soi , qu'en les don-

nant à propos , durant l'intervalle incertain & toujours si court qui lui est accordé pour en jouir.

Je ne pouvois me résoudre à voir évanouir les espérances que j'avois d'abord conçues , du bel exemple qu'on nous avoit mis sous les yeux , & des grands effets que l'émulation devoit produire. Non , reprit cet ami sage & modeste , l'exemple du vertueux ayeul dont on a parlé , n'aura pas été donné en vain. Partout où la fortune , disons mieux , partout où les faveurs de la Providence tomberont sur une ame pure , éclairée & religieuse , elles y trouveront des dispositions propres à en jouir , sans les dissiper au gré des passions. Elles y produiront une reconnaissance , qui ne permettra jamais d'en jouir , à l'exclusion de ceux à qui cette même Providence n'a pas jugé à propos de les accorder. Cet exemple , à la vérité , est trop beau pour être imité complètement , mais il pourra l'être en partie ; & si chacun , de ceux qui en sont capables , en adoptoit une branche , ou en prenoit seulement le goût & l'idée , il se feroit , par mille détails de bienfaisance , plus de bien que n'en pourroit faire le petit nombre de riches , par des sacrifices beaucoup plus considérables.

Nous conclûmes de ce que l'on venoit de dire que , pour multiplier ces exemples , il ne faudroit que cultiver ou qu'épurer le sentiment qui les a produit ; & pour le faire avec succès , deux réflexions assez frappantes pourroient suffire ; par *l'une* , on tâcheroit de persuader aux riches , qu'ils manquent souvent leur but par des dépenses de pur étalage : par *l'autre* , on ouvreroit à ceux qui ne le font pas , mais qui méritent de l'être , des ressources sûres & continuelles , qu'ils trouveront dans leur propre cœur.

Nous dirions aux premiers , que les dépenses frivoles ou excessives , loin de leur donner chez les vrais estimateurs , le relief qu'ils recherchent , ne font qu'exciter l'envie , parce qu'on ne les attribue pour l'ordinaire , qu'à la vanité. Comme elles ne semblent faites que pour faire sentir aux autres ce qui leur manque , il est rare qu'elles fassent sur eux l'effet désiré , en attirant la reconnoissance ou la considération. Que ces riches suppriment la plus grande partie de ces inutilités brillantes , & de ces honnêtetés fastueuses , qui blessent ou qui mortifient ceux même qui en font les objets ; qu'ils mettent dans les agrémens qu'ils procurent , moins de recherche avec plus de choix & de cor-

dialité ; loin de s'en plaindre , on leur faura gré d'un retranchement si judicieux ; & si chaque porte fermée au luxe & à la mollesse , étoit ouverte à la bienfaisance & au bien public , ces favoris de la fortune feroient chéris & honorés , autant qu'ils l'étoient peu auparavant par leur prodigalité. On les verroit jouir alors de la vraie gloire dont ils payent si chèrement la seule fumée.

Ma seconde réflexion s'adresseroit aux ames honnêtes qui , par un sentiment noble & pur , soupirent de n'avoir pas à leur disposition , & par là même à celle des nécessiteux , quelque portion de cet or , que l'orgueil ou la folie prodiguent en vain ; de n'en avoir pas du moins assez , pour répandre l'aisance & la joye là où ils apperçoivent la tristesse & la misère. Ne pourrions-nous point consoler ces cœurs sensibles ? non seulement en leur disant , que telles sont les sages & libres dispensations de la Providence ; mais encore , en leur faisant sentir sa bonté , par la variété des moyens qu'elle leur offre de faire du bien. Que chaque personne bornée pour la fortune , mais intelligente & pleine de zèle s'examine , & surtout , qu'elle s'essaye ; elle trouvera en elle-même , mille moyens de se rendre

utile, & fera étonnée de pouvoir donner des secours, qui passent les forces des plus riches financiers. L'argent n'est pas toujours ce qui est le plus précieux à donner ou à recevoir : cependant, il est des situations critiques, où très peu d'argent donné à propos, tireroit un honnête homme ou une pauvre famille d'une extrémité cruelle. Mais aussi, en combien de manières & de circonstances, l'homme sage ne peut-il pas faire plus de bien que l'homme riche ? De quel prix n'est pas souvent un *simple conseil*, ou pour éloigner un grand péril, ou pour détourner d'une action, dont on ne voyoit pas les funestes suites ? *Quel bien ne fait pas un acte de bonté* qui gagne le cœur, ou un motif puissant qui fait le fléchir ! *une consolation touchante* qui met le baume à la place de l'amertume ; *un acte de fermeté* qui fait cesser le désordre ; *un expédient heureux* qui termine de grandes affaires, *des soins* qui arrangent, *des tempérammens* qui concilient ! C'est en de tels cas, lorsqu'ils sont parvenus à une certaine crise, que se vérifie le Proverbe (*b*) qui rapproche la créature du Créateur. Oui, l'homme est

(*b*) *Homo homini Deus.*

en quelque sorte un Dieu pour son semblable , avec la seule disposition de faire du bien : il en est du moins l'image & l'imitateur , & que peut - il faire de plus grand , que de le prendre pour son modèle ? Ce qu'il y a d'heureux , c'est que , sans mettre en conflict ce qu'il se doit à lui-même , avec ce qu'il doit aux autres , il ne les sert jamais sans augmenter son propre bonheur.

Si c'est une présomption de se croire trop nécessaire , c'est une pusillanimité , & souvent l'effet de la paresse , ou d'une honteuse indifférence pour ses semblables , de se dire trop inutile. C'est du moins une erreur , & un très grand mal pour soi-même & pour la société dont on est membre , de n'oser connoître ses forces ou en faire usage ; parce - que dès-là , on reste par habitude dans l'inertie & dans l'inutilité.

Sans renvoyer toujours la balle aux gens riches , comme le font souvent ceux même qui sont dans l'aisance , qu'on se recherche & qu'on s'excite à de généreux efforts , en commençant par des soins qui souvent coutent très peu. Dès qu'on est résolu de faire tout le bien dont on est capable , ne fut-ce que par ses talens & par ses lu-

mières , il s'en offrira chaque jour des occasions , à ceux même à qui la fortune semble en avoir refusé la facilité. Des libéralités effectives feront sans doute un bien très réel aux pauvres individus , dont elles réjouiront les entrailles ; mais de bons offices souvent répétés , & surtout des vertus & des exemples , en feront à coup sûr à la société toute entière , & peut-être même à l'humanité. Heureux ceux qui , par leur état ou par la bonté de leur cœur , aussi bien que par la trempe heureuse de leur génie , peuvent satisfaire à l'un & à l'autre.

A Lausanne , chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

Qui viennent de recevoir ,

l'Atlas des Enfans , 12. fig. 1766. L 3 .. 10.
Abrégé Chronologique de l'Histoire Universelle , par Mr. de la Crose , augmenté & enrichi de remarques , par Mr. de Formey , 12. 1767. L 1 .. 10.
Discours sur l'Administration de la Justice Criminelle , par Mr. de Servand , 12. Lion 1767. L .. 12.
Oeuvres de Mr. Hume , 8. 5. vol. L 7 .. 10.
Philosophie Rurale , 12. 2. vol. L 3 ..

ARISTIDE O U LE CITOYEN.

XLVII. DISCOURS.

du 16. May 1767.

LETTRE.

C'est en vain qu'on voudroit me persuader que tous les hommes naissent méchans. Il ne faut pour confondre ce système misantrope , que considérer l'impression de plaisir & d'admiration que produit sur la plûpart des hommes , la vue ou le recit d'une action généreuse ; & l'horreur qu'inspire une conduite marquée au coin de la dureté , de l'ingratitude & de l'inhumanité. Ces sentimens involontaires , & que les plus vicieux éprouvent quelquefois eux-mêmes , décèlent le penchant primitif de la nature , & nous montrent nôtre destination. Qu'il est doux de sentir qu'ils ne sont pas éteints dans nôtre cœur ! c'est un titre précieux de noblesse , qui a échappé à l'injure du tems , & qui nous

console de nôtre indigence actuelle , en nous donnant l'espérance de nous relever un jour. A R I S T I D E nous a fait concevoir plus d'une fois cette estime de nous-mêmes & de l'humanité , sans laquelle il n'y a point de vertu , parce que sans elle , on n'a ni le désir , ni le courage de faire le bien. Les beaux modèles qu'il nous a présentés de tems en tems , ont obtenu le suffrage de nôtre cœur. Nous avons vû de quoi nous étions capables , & peut-être avons-nous essayé nos forces. Je viens ajouter un nouveau tableau à cette utile collection. J'aurois pû le rendre plus brillant , si j'avois voulu peindre d'imagination ; mais j'ai cru que le recit simple & naïf d'une histoire vraie , & dont les personnages me sont connus , intéresseroit plus que la fiction la plus ingénieuse. Les plus minces matériaux ont leur prix dès qu'ils peuvent être employés à l'édifice de la vertu. L'idée qu'un grain de fable étoit peut-être nécessaire à l'équilibre du bâtiment , doit encourager & consoler ceux qui , comme moi , n'ont que ce grain de fable à y mettre.

Orphise avoit plusieurs enfans , mais on eut dit qu'elle n'étoit mère que d'E-

lise, par l'extrême prédilection qu'elle avoit pour elle. C'étoit une idole à qui les intérêts de toute la famille étoient journellement sacrifiés. Faut-il s'étonner si son caractère s'en ressentit, & si l'orgueil inspiré par l'aveugle tendresse & l'injuste préférence de ses parens, corrompit des penchans qui, dirigés par une main habile, auroient pû devenir des vertus. Une des tristes victimes de la tyrannie & de la partialité d'*Orphise* étoit de mon âge & mon amie. Je ne la voyois que rarement, parce qu'on lui interdisoit toutes les douceurs de l'amitié. La haine de sa mère lui envioit jusqu'aux consolations, qu'elle auroit pû trouver dans la tendresse des étrangers. Mais quoique tout ce qui l'environnoit lui présentât l'image de la dureté, le cœur d'*Henriette* en étoit incapable. Nos maisons se touchoient, & les fenêtres de sa chambre donnoient sur nôtre jardin. C'est là que nous nous parlions quelquefois à la dérobée ; c'est de là que je l'entendois se plaindre, non de l'injustice de sa mère, mais du malheur qu'elle avoit de n'être pas digne de sa tendresse ; c'est par là que je lui faisois parvenir les livres que ma chère mère bien différente

de la sienne , me mettoit entre les mains , & qui étoient propres à la consoler & à la soutenir dans le goût de la vertu qui lui étoit naturel. Elle sut profiter de ces secours , & son cœur n'étant corrompu ni par le bien-être , ni par l'indulgence , ni par les plaisirs , ce qu'elle perdit du côté de la politesse extérieure & de l'usage du monde , elle le regagna du côté du mérite & des sentimens. J'abrège le détail de ses souffrances ; qu'on en juge par ce seul trait. Sa mère dans un accès de colère causé par les rapports artificieux d'*Elise* , lui fit un jour une contusion au sein , qui trop long-tems négligée , fut vraisemblablement le principe de la cruelle maladie qui , dans la suite , la coucha dans le tombeau.

Enfin , une parente éloignée qui demouroit dans une ville voisine , apprit le sort d'*Henriette* & en eut pitié. Elle la demanda à son père , homme assez sensé pour gémir de l'injustice de sa femme , mais trop foible pour la reprimer. Il fut charmé de cette occasion inespérée de soustraire sa fille aux persécutions qu'elle essuyoit , sans exposer son autorité. *Orphise* & *Elise* le furent aussi d'éloigner un objet importun , dont la douleur

morte étoit un reproche continuél de leur inhumanité. *Henriette* seule donna des larmes à la nécessité où elle étoit , de chercher ailleurs que dans le sein de sa famille, le repos & le bonheur. Elle partit avec Madame d'A....., toute autre qu'elle auroit eu de la peine à vivre avec cette Dame, dont l'humeur impérieuse & difficile rebutoit tous ceux qui étoient appelés à la servir. *Henriette* accoutumée à souffrir l'injustice & la dureté, s'estima trop heureuse de n'avoir à effuyer que des caprices & des hauteurs, adoucies par un fonds de bienfaisance & de sensibilité. Elle se livra à la douceur d'aimer une parente estimable. Elle la servoit avec un air de satisfaction, qui sembloit remercier Madame d'A..... de ce qu'elle vouloit bien recevoir ses soins. Ses empressemens soutenus & sa patience à toute épreuve, lui méritèrent bientôt toute la tendresse & la confiance de sa protectrice, qui lui promit de lui en donner des preuves dans son testament. Deux ans s'étoient à peine écoulés depuis son départ de la maison paternelle, lorsqu'elle reçut la nouvelle de la mort de son père, & du délabrement entier de ses affaires. Cet

Homme trop facile, avoit eu l'imprudence de céder aux sollicitations de sa femme qui, pour procurer à *Elise* un établissement avantageux, avoit exigé qu'il lui fit une dot fort au-dessus de ses forces. Ce sacrifice injuste, joint à quelques malheurs imprévus, avoit ruiné sa fortune, & les remords & le chagrin l'avoient conduit au tombeau. *Orphise* sentit peu ce malheur & celui de sa famille. Elle ne considéroit que l'état brillant de sa favorite, & croyant être sûre de le partager, elle se ressouvenoit à peine de ses autres enfans qui, comme *Henriette*, avoient été obligés de chercher un asyle dans des maisons étrangères. Mais qu'on se trompe quand on compte sur l'attachement d'un enfant, en qui l'on s'est efforcé d'éteindre soi-même, par une indulgence sans bornes, tous les principes de l'honneur & de la vertu. *Elise* accoutumée à être le centre de toutes les attentions de sa maison, n'avoit aucune idée de ce qu'elle devoit aux autres. Sa propre satisfaction étoit le seul mobile de tous ses desseins & de toutes ses démarches. Elle avoit aimé sa mère, pendant que celle-ci avoit été nécessaire à ses plaisirs : mais *Orphise* ne fut pas plu-

tôt dans l'indigence , que son ingrate fille ne vit en elle qu'une vieille femme incommode , dont l'entretien lui seroit à charge , & qui pourroit gêner ses plaisirs & son goût pour l'indépendance. Si elle n'osa lui refuser un asyle , elle lui fit si durement sentir le prix de ce bienfait , elle lui rendit si amer par ses reproches , le pain qu'elle lui fournissoit ; elle la priva avec tant d'inhumanité des aïssances auxquelles elle étoit accoutumée , & que son âge & ses infirmités lui rendoient tous les jours plus nécessaires , que personne ne fut plus sévèrement puni de ses fautes , que le fut *Orphise* de son aveuglement pour *Elise*. Elle auroit succombé à ses peines , sans les secours secrets qu'elle recevoit de tems en tems d'une main inconnue. C'étoit *Henriette* qui , par des voyes détournées les lui faisoit tenir. Instruite des besoins de sa mère , cette fille généreuse consacroit à les soulager , la somme modique que *Madame d'A* lui avoit assignée pour son habillement ; & en se refusant à elle-même les choses les plus nécessaires , elle goûtoit le plaisir délicieux de servir *Orphise* , sans lui donner la mortification de se sentir redevable , à une fille qui

lui devoit si peu. L'aimable *Henriette* fit plus : elle sçut toucher en faveur de sa mère, le cœur d'un parent prévenu depuis long-temps contre elle. Il accorda, aux larmes & aux tendres sollicitations de cette vertueuse fille, une pension annuelle qui devoit servir à procurer à l'infortunée *Orphise* les petites douceurs que demandoit sa vieillesse : mais *Elise* & son époux rendirent encore ce bienfait inutile ; ils s'emparèrent de cet argent, sous prétexte qu'*Orphise* ayant de quoi payer une partie de sa pension, il n'étoit pas juste qu'on la nourrit pour rien. Ce nouveau malheur perça le cœur sensible d'*Henriette*, & le chagrin se joignant aux veilles & aux fatigues que lui causoit l'état de Madame d'A..... atteinte d'une maladie dangereuse, irrita si fort un cancer qu'elle portoit depuis quelques années dans son sein, qu'on lui annonça qu'elle ne pouvoit guérir. Ainsi elle ne mélueroit plus l'espace qui la séparoit de la mort, que par la longueur des souffrances qui devoient le remplir. Un objet l'attachoit cependant à la vie, toute affreuse qu'elle dût être pour elle. Elle craignoit que mourant avant Madame d'A....., elle ne put rien faire pour sa mère. Mais le

Ciel voulût couronner sa pitié filiale, en lui donnant les moyens de l'exercer. Madame d'A..... qui depuis long-tems étoit dans une langueur désespérée mourut, & laissa *Henriette* dans un état d'aifance qu'elle n'avoit jamais connu. Son premier soin fut d'acheter une jolie maison, & de la faire meubler avec autant de goût que de propreté. Dès que cette aimable retraite, où l'on avoit rassemblé tout ce qui pouvoit servir aux besoins & aux aifances de la vie, fut en état d'être habitée, *Henriette* qui ne sentoit plus ses maux, se rendit en diligence auprès de sa mère, & la conjura de venir passer quelques jours avec elle dans son nouveau domicile. *Orphise* qui se croyoit oubliée d'une fille dont elle avoit si peu mérité la tendresse, fut surprise de sa visite, & plus encore de son invitation. Elle résista long-tems à ses prières, & peut-être ne se seroit-elle pas rendue si, *Elise* qui n'envioit plus à sa sœur le cœur d'une mère accablée de maux & de misère, n'avoit joint ses instances à celles d'*Henriette* pour la déterminer. Mon amie m'avoit prié de me rendre dans sa maison pour l'aider à recevoir *Orphise*. La conversation du voyage avoit réveillé dans

celle-ci les sentimens de la nature , & je la vis entrer d'un air satisfait & attendri , dans l'appartement qu'*Henriette* lui avoit destiné. Ma chère mère , lui dit cette aimable fille , cette maison est à vous puisque j'en dispose. Puissiez - vous l'occuper pendant plusieurs années , avec autant de satisfaction , que j'en goûte à vous l'offrir. Ne refusez pas de faire le bonheur du petit nombre de jours qui me restent encore à vivre , en acceptant ce dernier témoignage de ma tendresse. Qu'avant de mourir je vous sache heureuse. Hélas ! c'est la seule joye que j'aurai goûté dans ma vie. — Ses larmes l'empêchèrent de continuer. *Orphise* interdite garda un moment le silence. La confusion , le repentir , la reconnoissance , le plaisir se peignoient tour à tour sur son visage : enfin cédant à la violence des mouvemens qui l'agitoient , & qui l'avoient fait tomber dans un fauteuil , ma fille , s'écrioit-elle , en lui tendant les bras , quoi ! c'est toi que j'ai si long-tems méconnue ; c'est toi qui viens m'arracher aux peines que j'avois trop méritées par mon injustice , à l'indigne esclavage où ta sœur — Ah ! c'en est trop. Venge - toi plutôt. Venge la nature offensée — ou donne-

moi la force de soutenir ma joye — ma tendresse — & mes remords. Elle ne se mit pas aux pieds de sa fille , mais je voyois son cœur s'y jeter , tandis que celle-ci en embrassant ses genoux , la conjuroit de modérer une émotion dont elle craignoit les suites. Dans ce moment , *Orphise* entrevit l'état funeste de sa fille , & rappelant dans son esprit un triste souvenir , Ciel , s'écria-t-elle , en gémissant ! que vois - je — mère barbare — vertueuse *Henriette* — tu meurs — & tu m'aimes. Elle n'eut pas la force d'en dire davantage. Ses sens épuisés par des mouvemens si opposés l'abandonnèrent. J'appellai du secours , & j'entraînai sa fille qui pouvoit à peine se soutenir — Mères injustes — enfans dénaturés , que n'étiez - vous dans cet instant à ma place. Cette touchante scène auroit brisé vos cœurs. — *Henriette* vécut encore un an dans un exercice continuel de douleur , de résignation & de pitié. Sa mère en la pleurant , bénit le Ciel d'avoir assez prolongé sa vieillesse , pour qu'elle put donner aux derniers jours de sa fille , les soins qu'elle avoit refusés à son enfance.

Par le testament d'*Henriette* , sa mère a la jouissance de tout ce qu'elle possé-

doit, mais la propriété en est assurée à celles de ses sœurs qui, comme elle, ont été sacrifiées à l'indigne *Elise*. *Orphise*, dont les années ont presque atteint le siècle, est aussi heureuse qu'elle peut l'être, avec le souvenir de son aimable fille. Son plus doux plaisir est de s'en entretenir avec ses amis, & elle ne manque jamais de répondre à ceux qui la félicitent du bonheur dont elle jouit; c'est à mon *Henriette* que je le dois; c'est elle qui a prolongé mes jours, que la barbarie de l'ingrate fille que je lui préférerois si injustement, auroit bientôt terminés. Puis-je vivre assez long-tems pour expier mes torts envers elle?

Puisse cet exemple faire rentrer en eux-mêmes les parens injustes, qui ne tiennent pas la balance égale entre leurs enfans. Ils en seront toujours punis par les objets même de leur prédilection, sans pouvoir pleurer leurs fautes aussi heureusement que le fit *Orphise*.

A R I S T I D E O U LE CITOYEN.

XLVIII. DISCOURS.

du 23. May 1767.

EN nous bornant aujourd'hui à la simple fonction d'Editeurs , nous avons cherché à contenter d'estimables Correspondans , & à faire plaisir à cette partie de nos lecteurs , qui veulent de la variété dans le stile aussi bien que dans les choses.

L E T T R E.

„ Si le nombre de ceux qui sont in-
„ sensibles aux beautés de la nature , sur-
„ passe infiniment celui des admirateurs
„ de ses merveilles , faudra-t-il s'étonner
„ de la différence encore plus grande ,
„ qui se trouve entre les disciples de la
„ vertu , & ces hommes véritablement à
„ plaindre qui , pour n'avoir point ouvert
„ leur cœur à la touchante voix de ce
„ guide céleste , ont constamment man-
„ qué le vrai bonheur. La plupart des
„ hommes sont à peine frappés des objets
„ extérieurs , qui tombent continuelle-
„ ment sous les sens ; l'organe subtil du
„ sentiment est développé dans un si pe-

„ tit nombre d'ames privilégiées ; le goût
„ de l'honnête & du bon si foible , si
„ restraint ; la vogue du vice si générale ,
„ si imposante , qu'il ne faut guères ef-
„ pérer de les ramener à leur devoir ,
„ qu'en les prenant par le motif tout
„ puissant de l'intérêt : c'est en vain qu'on
„ leur vante les charmes de la vertu ,
„ qu'on leur prouve l'obligation de la
„ pratiquer , on ne les persuadera éfica-
„ cement , qu'en leur démontrant l'in-
„ dispensable nécessité de courir cette car-
„ rière , pour parvenir enfin au terme
„ si désiré du bonheur. C'est un spectacle
„ ravissant , il est vrai , que de voir du
„ sein même du vice , la vertu s'élever
„ impérieusement , suspendre pour un
„ tems le torrent de la corruption , &
„ faire naître dans tous les cœurs un vif
„ désir du bien. Mais un bonheur si rare
„ est ordinairement de trop courte du-
„ rée , pour qu'un peuple puisse en pro-
„ fiter : à peine le flambeau de la vérité
„ a - t - il éclairé la profondeur de l'a-
„ bîme qu'il cottoye , qu'il cesse de luire ,
„ & le replonge dans de plus épaisses
„ ténèbres qu'auparavant. Heureux le
„ pays , où la constitution du Gouver-
„ nement nécessite pour ainsi dire , le
„ citoyen à la vertu ; où le moindre

„ écart de cette règle sacrée lui devient
 „ défavantageux. Telle est la forme Ré-
 „ publicaine , qui a le moins dénaturé
 „ l'égalité & la liberté primitive de l'hom-
 „ me. Où tendroit en effet une vaine
 „ ambition , dans une société dont l'esti-
 „ me & les suffrages ne peuvent se réu-
 „ nir que sur le mérite reconnu ? L'oi-
 „ siveté & la mollesse peuvent - elles ré-
 „ pandre au loin leur poison létargique
 „ sur un corps , dont l'activité fait toute
 „ l'existence ? Si outre cela , l'officieuse
 „ nature avoit prémuni ce peuple contre
 „ les influences funestes d'un climat dé-
 „ licieux , & qu'en lui imposant un tra-
 „ vail bienfaisant , elle l'eut pour ainsi
 „ dire , formé à l'amour de la médio-
 „ crité ; si la bonté du Ciel , en lui éle-
 „ vant de majestueux remparts , eut en-
 „ core moins paru vouloir le garantir
 „ des surprises de ses voisins , que se sé-
 „ parer un peuple qui retraçât à l'Uni-
 „ vers les beaux siècles de la Grèce &
 „ de Rome ; si les Edits somptuaires y
 „ paroïssent moins l'expression de la
 „ Volonté Souveraine que le vœu du peu-
 „ ple même ; si , à l'exemple des anciens
 „ Germains , les mœurs y avoient plus
 „ de pouvoir que les loix , hésiteroit - on
 „ encore à prononcer sur les destinées

„ d'une telle nation. Elle ne se proposera
„ point les progrès éclatans de la gran-
„ deur Romaine ; elle n'aura point à re-
„ douter les forces formidables du grand
„ Roi , ou les ruses plus dangereuses en-
„ core , d'un Philippe de Macedoine.
„ Sans influence peut-être , sur le systè-
„ me politique de l'Europe , sa durée
„ moins brillante que glorieuse , se me-
„ surera constamment sur l'attachement
„ de ses citoyens pour la vertu. Dans
„ un gouvernement où la volonté du
„ despôte est la seule loi immuable , où
„ le devoir du sujet se borne à montrer
„ la soumission la plus absolue , il seroit
„ peu nécessaire , de présenter au Prince
„ de nouveaux moyens de s'attacher son
„ peuple en l'éclairant & le rendant
„ bon. Quand l'immortel MONTES-
„ QUIEU a dit , que la vertu étoit le
„ vrai principe de la constitution Répu-
„ blicaine , il s'est sans-doute souvenu
„ de l'auguste tribunal des Ephores de
„ Sparte , ou de celui de la censure à
„ Rome , peut-être qu'à ces deux fa-
„ meux exemples de l'antiquité , il n'a
„ pas dédaigné d'ajouter la fidélité reli-
„ gieuse , la candeur & la modération ,
„ qui ont donné un caractère à notre
„ nation. C'est à vous, Messieurs , à jus-

„ tifier le jugement d'un si grand hom-
 „ me , & à présenter toujours les avan-
 „ tages de la vertu , avec cette éloquence
 „ persuasive , qui soumet aussi bien le
 „ cœur que la raison.

Agréez l'assurance de nôtre estime &c.

MONSIEUR ,

„ **L**E nom respectable d'ARISTIDE ,
 „ & plus encore celui de CITOYEN ,
 „ vous engage à veiller sur toutes les
 „ branches de nos devoirs. Oublierez-
 „ vous, Monsieur, ceux des Pères? Son-
 „ gez que nos enfans sont ceux de la
 „ patrie ; que , de nos garçons & de
 „ nos filles , dépend le bien général &
 „ le bonheur de chaque particulier ; je
 „ voudrois donc que vous nous disiez
 „ 1°. Si la bonté, l'humanité, la pa-
 „ tience & la douceur ne doivent pas
 „ être le partage égal des deux sexes?
 „ 2°. Si on ne doit pas inspirer aux
 „ enfans , de quel rang qu'ils soient, un
 „ grand respect pour leurs supérieurs ,
 „ de la complaisance & de la politesse
 „ pour leurs égaux , & beaucoup de
 „ bonté pour leurs inférieurs?
 „ 3°. Si en aucun tems ni pour au-
 „ cun cas , on leur doit souffrir ni per-

„ mettre de maltraiter leurs domestiques ,
„ soit de paroles soit d'action ?

„ 4°. Si on ne doit pas les reprimer
„ fortement sur le mensonge & la diffi-
„ mulation ?

„ 5°. Si les pères & les mères ne doi-
„ vent pas veiller avec soin , que leurs
„ enfans ne deviennent pas fiers , info-
„ lens , incivils & brutaux ?

„ 6°. Si de bonne heure , on ne doit
„ pas travailler sur leur caractère , en
„ leur inspirant l'amour du bon , du
„ beau & de l'honnête , & éclairer leur
„ esprit , en l'ornant de tout ce qui peut
„ contribuer à les rendre meilleurs ?

„ 7°. Si la méchanceté & la malice
„ qui amuse les parens , n'est pas per-
„ nicieuse pour les enfans , & si on doit
„ les tolérer ?

„ 8°. Si on ne doit pas leur inspirer
„ le goût & l'amour du travail ?

„ 9°. Si en particulier on ne doit pas
„ exercer les filles à la douceur , l'amé-
„ nité , la modestie , les rendre appliquées
„ à leurs devoirs , & leur donner du
„ goût pour la réflexion , puisque les
„ femmes manquent , plutôt pour ne pas
„ réfléchir , que par une méchanceté
„ préméditée.

„ 10°. Si vous ne trouvez pas perni-

„ cieux pour la postérité , ce goût ex-
 „ trême de dissipation , qui nous entraîne
 „ tous , particulièrement nôtre jeunesse ;
 „ ce ton de frivolité , ce bruyant dans
 „ leurs plaisirs ; si des filles , surtout , ainsi
 „ élevées , peuvent être de bonnes fem-
 „ mes , de bonnes mères , & de bonnes
 „ Citoyennes ; si , en fortifiant le corps
 „ de nos jeunes gens , nous ne devrions
 „ pas nous appliquer à fortifier aussi leur
 „ ame , en les rappelant à eux - mêmes
 „ & à leurs devoirs ?

„ 11°. Si la sobriété , la tempérance ,
 „ ne sont pas des vertus nécessaires ? si
 „ par conséquent , les enfans doivent être
 „ élevés à la friandise , & à cette délica-
 „ teuse qui ne peut que corrompre la sim-
 „ plicité de leur goût ?

„ 12°. Si la docilité , l'obéissance , ne
 „ doivent pas être le partage des jeunes
 „ gens , & si on doit souffrir aux en-
 „ fans , d'être opiniâtres , indociles &
 „ impertinens avec les maîtres , ou les
 „ maîtresses qui les instruisent ?

„ 13°. Si les pères & les mères ne
 „ doivent pas marquer des égards , de la
 „ confiance , de la bonté , à ceux à qui
 „ ils confient l'éducation de leurs enfans ,
 „ & s'ils ne sont pas condamnables de
 „ mettre auprès d'eux des personnes in-

„ capables d'inspirer ces sentimens ?

„ 14°. Enfin , si la raison & la réli-
 „ gion ne rendent pas les pères & les
 „ mères responsables à Dieu & à la so-
 „ cieté , de leurs manquemens à l'égard
 „ de l'éducation de leurs enfans , soit
 „ que ces manquemens proviennent d'u-
 „ ne tendresse aveugle & mal entendue ,
 „ d'une indolence condamnable , d'une
 „ dissipation outrée , ou d'un manque de
 „ tendresse ? Ayez la bonté de peser là-
 „ dessus , & de prouver aux pères &
 „ aux mères , combien leurs devoirs
 „ sont sérieux à l'égard de leurs enfans ;
 „ qu'un nom , une fortune ne sont rien ,
 „ auprès d'un cœur honnête , droit , ver-
 „ tueux & bon ; & que c'est le seul
 „ héritage qui puisse contribuer à leur
 „ véritable bonheur , & à celui des per-
 „ sonnes avec lesquelles ils soutiendront
 „ dans la société quelques relations.

J'ai l'honneur d'être ,
 Monsieur ,

*Votre très-humble & très-
 obéissant serviteur ,*

L'AMI DES ENFANS ,

P. S. Dans vos remontrances , n'oubliez pas la parure , les manières immodestes & la dissipation outrée des mères ,

& par conséquent de leurs filles ; les propos indécens qui se tiennent devant la jeunesse ; les *maximes* pernicieuses que l'on débite devant eux ; enfin , cet esprit du monde , ennemi de l'innocence de nos jeunes gens & le véritable corrupteur de leurs mœurs.

M E S S I E U R S ,

» **L**A lecture de vos deux discours sur
 » la fausse honte m'a rappelé une pié-
 » ce allégorique sur le même sujet , que
 » j'avois depuis long-tems dans mon porte-
 » feuille. Je prens la liberté de vous l'en-
 » voyer , en vous laissant celle d'en dispo-
 » ser comme il vous plaira. Recevez ce
 » léger tribut de mon estime.

A PEINE L'INNOCENCE étoit-elle sortie des mains de la nature , que le VICE entreprit d'en triompher. Ce projet étoit d'une exécution d'autant plus difficile , qu'outre l'aversion naturelle que L'INNOCENCE se sentoît pour lui , elle avoit dans la personne de la PUDEUR une tendre surveillante qui ne la quittoit presque jamais. La nature l'avoit placée auprès d'elle pour l'avertir des dangers qu'elle pouvoit avoir à craindre. Quoique timide & facile à s'allarmer , elle ne laissoit pas de se ren-

dre respectable , enforte que le VICE n'o-
soit aborder qu'en tremblant , les lieux
qu'elle habitoit. Irrité d'une résistance qui
mortifioit son amour propre , en mettant
un obstacle invincible à ses desirs , il ré-
solût d'employer la ruse. La PUDEUR avoit
une sœur bâtarde qui se nommoit la FAUS-
SE HONTE. Ce fut sur elle qu'il jetta les
yeux , pour la faire servir à ses pernicious
desseins. Il vint à bout de l'introduire au-
près de L'INNOCENCE , sous le prétexte de
son parentage avec l'aimable gardienne ,
qui ne s'en défioit pas. Bien-tôt elle par-
vint à écarter celle-ci sous divers prétextes ,
& à s'insinuer dans l'esprit de celle-là. Elle
avoit commencé par se faire écouter ; elle
ne tarda pas à se rendre nécessaire. Des
maximes jusqu'alors inconnues furent pré-
sentées avec tous les attraits de la nou-
veauté. On avoit soin d'en relever l'im-
portance. Une nouvelle scène d'idées com-
mence à attirer l'attention de L'INNOCEN-
CE. “ Mais , disoit - elle , pourquoi vôtres
„ sœur mon ancienne compagne, ne m'a-t-
„ elle jamais parlé de tout cela ? C'est qu'elle
„ n'en savoit pas davantage , lui répondoit-
„ on. Par exemple , elle ne vous a appris à
„ redouter que le VICE : il est redoutable
„ sans-doute , & je n'ai garde de vouloir
„ vous reconcilier avec lui : cependant , il

„ est pour vous un autre ennemi qui n'est
 „ pas moins à craindre , & dont il est bien
 „ important de vous garantir. Quel est
 „ donc cet ennemi ? disoit L'INNOCENCE :
 „ puis - je en avoir un plus cruel & plus
 „ dangereux que le VICE ? Vous savez
 „ qu'il a conjuré ma perte. Je vous l'ai déjà
 „ dit , reprenoit la FAUSSE HONTE , je ne
 „ prétends point le justifier à vos yeux ;
 „ mais encore une fois , vous avez un autre
 „ ennemi : c'est le RIDICULE. Je fais que
 „ depuis long-tems il cherche à vous désho-
 „ norer. Vous me remercirez un jour ,
 „ de vous l'avoir fait connoître , & de vous
 „ avoir enseigné les moyens de vous pré-
 „ server de ses coups ”.

C'est ainsi que cette dangereuse amie ,
 en supposant à L'INNOCENCE deux enne-
 mis , travailloit à affoiblir sa haine pour le
 seul qu'elle avoit à redouter.

Un jour le PLAISIR invita cette dernière
 à s'aller promener dans un bois voisin.
 „ mais , dit-elle , n'y rencontrerons - nous
 „ point le VICE ? Je n'y vois aucune appa-
 „ rence , dit la FAUSSE HONTE ; mais je
 „ suis sûre au contraire , que vous ne sau-
 „ riez éviter le RIDICULE , si vous refusez
 „ cette invitation ”. Entre deux dangers
 dont l'un est certain & l'autre n'est qu'i-
 maginaire , il n'y a pas à balancer. L'INNO-

NOCENCE se laisse entraîner malgré certaine répugnance , fruit des anciennes leçons de la P U D E U R. A peine est-elle dans le bois , que mille routes charmantes ; mais dont on n'apperçoit point l'issue , s'offrent à ses regards , & l'invitent à s'y enfoncer. Plus d'une fois cependant , elle est tentée de rebrousser , la FAUSSE HONTE la retient encore ; elle avance d'un pas timide. Au détour d'une allée elle se sent saisie & entraînée avec violence : c'étoit le vice. Elle le reconnoit aux portraits qu'elle en avoit vûs. Elle pousse un cri d'effroi ; & , d'une voix étouffée , elle appelle la PUDEUR à son secours : mais on avoit pris soin de l'écarter. Elle s'adresse à la FAUSSE HONTE : „ Vous , qui me conduisites dans ce lieu „ d'horreur , voudriez-vous m'abandonner. „ Que vous êtes simple , lui répond sa per- „ fide conductrice ; personne ne vous voit , „ & l'on peut vous entendre ”. A cet mots elle la quitte. L'INNOCENCE n'oppose plus que de vains efforts aux entreprises du VICE ; enfin , ses forces l'abandonnent , & elle tombe en défaillance. Le VICE crie victoire. Ce cri funeste lui rend pour un moment ses esprits : elle ouvre les yeux , elle voit à ses côtés une figure hideuse : c'étoit L'IMFAMIE ; elle expire entre ses bras.

A R I S T I D E O U LE CITOYEN.

XLIX. DISCOURS.

du 30. May 1767.

L'Estime que vous paroissez avoir pour la religion , dans un siècle où l'on ose à peine se déclarer pour elle , m'enchardit à vous faire part d'une conversation, que j'eus il y a quelques jours, avec un de ces hommes qui se croient philosophes , parce - qu'ils sont incrédules. Nous nous promenions à quelques lieues de votre ville , lorsqu'une croix , placée sur le chemin , fournit au bel esprit , l'occasion qu'il attendoit avec impatience, d'étaler les lieux communs de l'incrédulité. Est-il possible , dit-il , avec un sourire amer , que dans un siècle aussi éclairé , nous soyons encore exposés à voir cet objet méprisable de la superstition populaire ? On peut abuser , lui répondis-je , de ce signe auguste , je le fais , & le peuple en abuse : mais le chrétien instruit , en profite , pour se rappeler avec attendrissement l'événement mémorable, qui a mis le sceau à sa religion & à ses

espérances. Nous contemplons avec tant de plaisir les monumens des Héros qui ont illustré nôtre patrie : verrions-nous sans émotion l'image même la plus informe, de cet homme divin qui a annobli l'humanité, & délivré la terre des horreurs de l'irréligion, ou d'un culte plus impie que l'irréligion même? — Dites plutôt, qu'il a fortifié le joug de l'illusion, & qu'en donnant à de vaines opinions le caractère sacré d'une inspiration divine, il a resserré les bornes du génie, & étouffé sous le poids aveugle de l'autorité, les grandes vues de la philosophie. Qu'appellez-vous, lui dis-je, aussi surpris qu'effrayé de ce discours; qu'appellez-vous de vaines opinions? Quoi, les idées les plus sublimes sur le caractère de la Divinité; le dogme d'une Providence attentive à tous nos besoins, & faisant mouvoir à la fois le reptile sur la terre & les astres dans le ciel; la distinction essentielle du vice & de la vertu; le principe efficace d'un jugement à venir qui, rendant à chacun ce qui lui convient, ramènera à l'ordre & à l'unité, les désordres passagers & les contradictions apparentes du système actuel de l'humanité; la morale la plus pure & la plus complète; les motifs les plus vrais & les plus puissans pour

nous porter à remplir, chacun dans nôtre vocation, les devoirs qui nous sont imposés : ces principes salutaires & tant d'autres qui tendent au même but : osez-vous les appeller des spéculations inutiles, & faites-vous sérieusement un reproche à l'Evangile, d'avoir fondé sur le roc de l'inspiration, ces bases sacrées de la société humaine, qu'on ne pourroit ébranler, sans entraîner les Etats & les particuliers dans la plus affreuse confusion — oui, je reproche à la Révélation d'avoir attaché aux dogmes plus d'importance qu'il n'étoit nécessaire. Les hommes se laissent conduire par les vérités morales, plutôt que par les objets de la foi. — Par les vérités de morale, dites - vous ! mais où les puiferez-vous que dans l'idée d'un Dieu Créateur, Conservateur & Remunerateur ? Dépouillez la vertu de ce principe & vous lui ôtez son ressort & son activité. La science des mœurs sans la religion, se réduit au système fordide de l'intérêt particulier & présent. N'en attendez ni de généreux sacrifices pour la patrie, ni de tendres égards pour la postérité, ni le renoncement à soi-même, pour le plus grand avantage des autres. Ces actes de désintéressement n'ayant aucun point d'appui dans le code de l'irreli-

gion, ou reposant tout au plus sur l'ostentation & la vanité. Jugez s'ils résisteront longtems au choc de la cupidité ; la plus légère réflexion en fera sentir l'illusion. En les recommandant aux autres, on y renoncera pour soi-même, ou l'on n'en conservera que l'extérieur, & pendant que les âmes foibles seront les victimes de leurs scrupules, l'esprit fort, juge & arbitre de ses actions, jouira de la foiblesse des autres & de sa propre indépendance : voudriez-vous l'avoir pour ami, pour concitoyen ? — Non, je reconnois l'influence de la religion sur la prospérité publique. Mais pourquoi faites-vous honneur à l'Évangile de ce que la raison toute seule auroit opéré. Voyez avec quelle force elle s'exprime, par la bouche des anciens Sages : *Est-ce être homme, disent-ils, que d'attribuer au hasard cet enchainement admirable des choses naturelles, où l'on découvre tant de proportion d'art & de sagesse, que toute la sagacité humaine ne peut en démêler l'artifice ?* Quand nous voyons un ouvrage de mécanique se mouvoir par le jeu caché de ses ressorts, nous ne doutons pas qu'il ne soit l'effet de l'industrie & de l'intelligence : refuserons-nous d'attribuer à la plus sublime de toutes les intelligences, le mouvement rapide

& uniforme des cieux , d'où naissent les
 saisons , la vie , & la beauté de l'univers.
 De ce principe , la raison s'élève aux con-
 jectures les plus hardies sur la nature de
 l'ame. On ne peut trouver ici bas (dit-elle)
 l'origine des ames , parce-qu'il n'y a rien
 en elles qui soit mixte & composé , rien qui
 puisse venir des élémens incapables de pro-
 duire la mémoire , l'intelligence & la réflex-
 ion. C'est à Dieu que l'ame doit ce carac-
 tère singulier de raison & d'activité , qui la
 distingue de tous les êtres matériels , & qui
 annonce son immortalité. Sur ces fonde-
 mens , s'élève la morale la plus sublime.
 Tout homme qui rentrera en lui-même y
 découvrira des traces de la Divinité , & se
 regardant comme un Temple , où les Dieux
 ont placé son ame pour être leur image , il
 ne se permettra que des sentimens & des
 actions assorties à la dignité de ce présent.
 On doit à la Divinité un culte religieux qui
 consiste sur-tout dans la bonté , dans la saint-
 teté , dans l'innocence , dans une piété sin-
 cère , & dans une inviolable pureté de cœur
 & de bouche. Que trouvez-vous à repren-
 dre dans ce système de Religion ; & des
 hommes qui pensoient ainsi , avoient-ils
 besoin d'une instruction surnaturelle ! —
 A Dieu ne plaise ! que je dégrade la lu-
 mière naturelle. Elle est le plus beau pré-

sont du ciel , elle supplée à quelques égards au défaut de la révélation , & sans elle la révélation seroit inutile. Mais ne nous déguisons pas ses défauts avoués , sentis , démontrés par ceux même qui ont le plus exagéré ses prérogatives & reculé ses limites. La démonstration lui manque presque partout. Elle n'a pour se soutenir dans ses belles spéculations , que des conjectures & des probabilités qui , suivant le point de vue , ou le milieu à travers lequel on les considère , augmentent ou diminuent à nos yeux , sans jamais prendre une consistance fixe dans notre esprit. Dans quelque moment heureux de réflexion , on entasse principes sur principes , on se croit convaincu : mais à peine la chaleur du raisonnement s'est-elle rallentie , que surpris soi-même de son ouvrage , on le renverse avec la même rapidité qu'on l'avoit élevé. Les opinions des Philosophes ressemblent à ces édifices de carton , que l'enfant construit avec peine & qu'il abat d'un souffle. Croiroit-on que le même génie qui a conçu les grandes idées , que vous venez de rappeler avec tant de complaisance , ait pû dire dans un autre tems , *qu'une des questions les plus obscures & les plus difficiles de la philosophie, c'est, s'il y a des Dieux ou non , & en cas qu'il*

y en ait , quelle peut être leur nature , leur séjour ; si le monde est leur ouvrage , ou si l'univers roule au hazard. Quelle devroit donc être l'incertitude des autres points de la Religion , si le principe de toute Religion pouvoit être envisagé , comme une des questions les plus douteuses de la Philosophie , & fera - t - on surpris que des hommes , qui avoient tant de peine à découvrir Dieu dans ses ouvrages , aient considéré le dogme de l'immortalité de l'ame , comme une douce illusion , plutôt que comme une vérité démontrée. Je me fais un plaisir , dit un des plus sages d'entre eux , de m'entretenir de la durée éternelle des ames , ou plutôt de m'en laisser persuader , & mon cœur charmé d'une si douce espérance , se livre volontiers à l'opinion des grands hommes qui nous en flattent plus qu'ils ne l'approuvent. Est - ce là le langage de la conviction ? Mais si dans le calme de ses sens , ou l'enthousiasme de ses sublimes méditations , fécondées par les vœux les plus puissans de son cœur ! ce beau génie ne peut s'élever au dessus du doute , je demande ce qu'on peut attendre du commun des hommes , toujours agités par de petits intérêts ou des passions impétueuses , abrutis par l'indigence ou l'habitude des occupations serviles & mé-

chaniques , esclaves nés des préjugés & des erreurs dominantes , incapables de voir au-delà du moment présent , & de désirer ce qu'ils ne voyent pas ? Pensez-vous qu'ils puissent parvenir par eux-mêmes aux vérités intellectuelles , qui échappent à ceux qui ont blanchi dans les profondes discussions de la Philosophie ? — Non sans doute , je ne le crois pas : mais le peuple est fait pour se laisser conduire , & c'est aux sages à diriger ses opinions. — Avez-vous donc oublié que les Philosophes sont eux-mêmes flottans dans leurs principes ; & comment fixeroient-ils les idées de la multitude , quand ils ne peuvent l'affermir dans leurs propres opinions , ni s'accorder entr'eux ? Le plus rare effort de leur sagesse les conduit au doute philosophique. Mais une Doctrine fondée sur le doute , une Doctrine qui s'appuye sur des probabilités métaphysiques , combattues par d'autres probabilités , est-elle bien propre à remuer le cœur & à subjuguier les passions ?

Mon incrédule fut un moment sans me répondre , mais rappelant bientôt ses esprits ; le reproche d'incertitude , dit-il , peut tout-au-plus s'appliquer aux premiers âges de la philosophie , mais dans ce siècle , éclairé par les vives lumières de tant de

génies transcendans , qui ont tout examiné , tout approfondi , il n'est plus permis de douter. N'avez-vous pas lu le beau système de religion naturelle qu'a créé l'Auteur d'Emile. — Créé , dites-vous ! dites plutôt qu'il l'a trouvé tout établi dans l'Evangile , & qu'il n'a fait que l'étayer à sa manière , par des raisonnemens que le vulgaire ne saisira pas , & que les Philosophes contesteront. La raison humaine n'est pas plus forte aujourd'hui qu'elle l'étoit dans les beaux siècles de Rome & d'Athènes ; & si les Sages de l'antiquité , peut-être plus modestes , & sûrement aussi pénétrants que nos modernes Philosophes , ont reconnu la nécessité d'une lumière supérieure pour fixer leurs incertitudes , convient-il à ces derniers , qui doivent à la révélation l'avantage d'avoir secoué le joug de mille préjugés , & fortifié leur raison de tant de principes auparavant inconnus , ou obscurément entrevus , leur convient-il , dis-je , de parler avec mépris de son autorité. Ingrats , qui tournent contre leur bienfaitrice les secours qu'ils en ont reçûs ! Parce - qu'au moyen du beau jour que l'Evangile a répandu sur la terre , ils sont en état de former un corps de religion , où entrent les principaux dogmes du christianisme , ils disent que le chris-

tianisme n'étoit pas nécessaire. J'aimerois autant dire qu'on peut se passer du soleil quand il fait jour. — Laissons là l'Auteur d'Emile. En effet on est quelquefois tenté de le croire encore un peu chrétien. Mais ferez-vous le même reproche à tant d'autres Philosophes qui se sont frayé des routes toutes nouvelles ? — Leur doctrine fera pour moi une nouvelle preuve de la nécessité de cet évangile dont ils affectent de s'écarter. Quel mélange bizarre de doutes téméraires & de timides affirmations ! Ils semblent avoir pris à tâche de démontrer que l'homme est condamné à ne jamais savoir ce qu'il lui importe le plus de connoître. Ecoutez leur profession d'ignorance sur les articles les plus essentiels de la religion. *Qui es-tu ? d'où viens-tu ? que fais-tu ? que deviendras-tu ? c'est une question qu'on doit faire à tous les êtres de l'univers , mais à laquelle nul ne nous répond.* Que je plains l'homme qui a le malheur de ne pas entendre la réponse de toute la nature & le cris de son propre cœur. *J'ai demandé à quelques-uns de mes semblables , qui cultivent la terre , notre mere commune , avec beaucoup d'industrie , s'ils sentoient qu'ils étoient deux ; s'ils avoient découvert par leur philosophie qu'ils possédoient en eux une*

substance immortelle & cependant formée de rien , existante sans étendue , agissant sur leurs nerfs sans y toucher..... Ils ont cru que je voulois rire , & ont continué à labourer leurs champs sans me répondre. Je n'en suis pas surpris , mais si le Philosophe avoit daigné se mettre à leur portée , je le ferois beaucoup s'ils n'avoient pas répondu : La philosophie ne nous a rien appris ; mais nous croyons à notre religion qui nous dit , que nous avons une ame immortelle , & c'est assez pour nous : soumis à ses décisions , nous ne perdrons pas à raisonner , un tems que la Providence nous a donné pour agir ; suivez notre exemple , & vous serez plus heureux. Tel est l'avantage de la révélation ; elle parle au peuple , pendant que la philosophie se fait à peine entendre d'un petit nombre d'adeptes ; elle prononce tandis que la raison discute. Son langage est uniforme , au lieu que celui de l'opinion varie sans - cesse. — Ne parlez pas d'uniformité , s'écria l'incrédule. Cette règle unique n'empêche pas , que ceux qui la suivent ne se partagent en cent partis opposés , qui tous s'appuient sur son autorité. Que signifie un principe de foi , qui se prête à toutes les croyances ? — distinguons la Religion d'avec les opinions humaines. Connoissez-

vous quelque secte Chrétienne qui nie la Providence, un état à venir de peines & de récompenses, la distinction essentielle du bien & du mal moral, la dégradation de l'humanité, & sa réparation par l'Evangile? Toutes les Eglises sont d'accord sur ces dogmes essentiels. Elles ont donc toutes la même Religion, quoi qu'elles diffèrent dans quelques opinions particulières. — Quoi, vous voudriez me persuader que des hommes, qui se détestent & s'égorgent par un zèle de religion, sont dans les mêmes principes? — eh! pensez-vous donc que les persécuteurs, qui méprisent les maximes les plus saintes de la religion, aient son affermissement pour objet? Est-ce en foulant aux pieds les préceptes les plus sacrés de l'Evangile, qu'on travaille à le faire respecter? Est-ce par une conduite anti Chrétienne qu'on témoigne son zèle pour le Christianisme? Non, la Religion ne fut jamais le principe de ces horreurs. C'est l'intérêt particulier que les chefs des partis opposés, trouvent à faire triompher certaines opinions étrangères à la foi, mais favorables à leurs vues, qui produit cette barbare animosité entre des frères que l'Evangile auroit unis, si l'Evangile étoit écouté. Ce sont les passions féroces de l'orgueil, de la cupidité, de l'ambition, qui soufflent la fureur des persécutions dans les esprits, & noient la Religion dans le sang de ses disciples. Evangile de paix, Religion bienfaisante, Doctrine de charité & de tolérance, non, tu ne présides jamais à ces scènes affreuses de carnage & de désolation dont le souvenir afflige l'humanité. Il fallut commencer par l'étouffer, avant que de se livrer à cet esprit de vertige & de fureur qui a désolé le Christianisme; & aujourd'hui tes ennemis osent t'accuser des crimes de ceux qui t'ont méprisé! J'aurois bien des choses à vous répondre, dit le Philosophe, en affectant de prendre un ton flegmatique, mais je vois que vous êtes ému, nous ferons peut-être mieux de remettre cet entretien à une autre fois.

A Lausanne, chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.

ARISTIDE O U LE CITOYEN.

L. DISCOURS.

du 6. Juin 1767.

Nec curare Deum credis mortalia quengquam?
VIRG.

Pourriez vous croire que Dieu ne s'occupât point
des affaires humaines ?

ON convient assez généralement d'une Providence générale, la nier, ce feroit dans le fond nier l'existence d'un Dieu. S'il y a un Dieu, il est revêtu d'une sagesse, d'une puissance & d'une bonté infinie : or la Providence n'est autre chose que l'exercice de ces perfections qui sont nécessairement actives dans cet Etre Suprême.

Mais on demande si Dieu, après avoir établi dès le commencement des loix générales, suivant lesquelles le monde se gouverne, intervient encore dans certains événemens pour les amener & les diriger suivant ses vues, sans qu'il y ait rien, à proprement parler, de surnaturel, de miraculeux, & qui dérange l'ordre établi. C'est ce qu'on appelle *la Providence particulière*. Question très intéressante, & qui peut avoir une très

grande influence sur les mœurs & sur la conduite.

Il y a sans doute un certain ordre établi dans la nature , des loix générales & ordinaires suivant lesquelles Dieu gouverne ce monde visible. Telles sont celles qui regardent la révolution des corps célestes , la succession des jours & des nuits , le retour des saisons , la production des plantes , la formation des météores , & d'autres choses semblables. Mais tous les corps que nous connoissons étant sujets à changer , à s'user & à dépérir , le mouvement de cet Univers subissant toujours des diminutions insensibles , ne conçoit-on pas que pour conserver & entretenir l'ordre de cet Univers , il faut de la part de Dieu une vigilance particulière , & une puissance qui intervienne à propos pour suppléer par de nouveaux moyens à ce qui peut y manquer , & pour prévenir le désordre ?

D'ailleurs , si Dieu à certaines vues particulières à remplir par rapport à quelques unes de ses créatures , s'il s'agit , par exemple , de punir ou de récompenser telle nation ou tel particulier , ne conçoit-on pas encore qu'il peut intervenir quand il lui plaît pour diriger les causes naturelles , & en changer à son gré l'activité

& le cours ? Qui peut douter qu'il n'y ait dans cet Univers nombre de choses qui peuvent être changées & déplacées, nombre de causes secondes dont l'activité peut être augmentée, rallentie ou suspendue, sans qu'il en résulte aucun préjudice à cet ordre que Dieu a établi ? Nous mêmes, quoique renfermés dans une sphère d'activité très bornée, nous pouvons agir sur les corps qui nous environnent, en arrêter ou en augmenter le mouvement, en changer la direction, sans qu'il en résulte aucune altération à l'arrangement de cet Univers ? Cet horloger avance ou recule sa montre, en dirige l'aiguille sans rien déranger à la pièce. Et oserions-nous contester au Créateur un pouvoir dont une simple créature est revêtue ? N'est-il pas le maître absolu de toutes les forces naturelles ? Ne peut-il pas les tourner ou les ménager à son gré pour l'exécution de ses desseins ? Ne peut-il pas disposer des vents & des éléments pour porter là où il lui plaît l'abondance ou la disette, la santé ou la maladie, la bénédiction ou la malédiction ?

Dieu doit proportionner ses soins à la nature de ses créatures. Or un être qui a été honoré des facultés distinguées de la raison & de la liberté, est d'un plus grand prix que toute la matière, quelque vaste

qu'en soit l'étendue. Par conséquent, Dieu a fait le monde matériel pour le monde des esprits ; il l'a créé & embelli pour l'avantage de ses habitans , c'est à eux qu'il fait principalement attention dans le gouvernement de cet Univers ; & se feroit-il tellement lié par les loix générales , qu'il ne se fut réservé la puissance de pourvoir dans les cas particuliers au bonheur de ses créatures intelligentes & libres ?

Supposons qu'un homme dont Dieu a dessein de se servir pour le bonheur du genre humain , eut intention de passer par un chemin où des voleurs l'attendent , ou qu'il voulût entrer dans un bâtiment qui va tomber en ruine. Il n'est pas nécessaire que Dieu détruise absolument les facultés des agents libres , ou qu'il suspende la force de la gravitation. Il peut par divers empêchemens qui se trouveront sur le chemin de cet homme , tourner ses pensées de différente manière , lui inspirer des raisons qui peuvent le porter à différer son voyage , ou l'engager à prendre une autre route. Quelque fixes & déterminées que l'on suppose les loix par lesquelles le monde matériel est gouverné , tout au moins l'esprit de l'homme est sujet à changer & capable de nouvelles déterminations. Et Dieu qui *tient en ses mains le*

cœur de l'homme comme le courant des eaux qu'il incline à tout ce qu'il veut, ne pourroit-il pas le diriger par une influence secrète , & accommoder sa Providence aux cas particuliers , sans rien changer à l'ordre général de l'Univers ?

Il y a , je le sai , une loi suprême à laquelle toutes les autres sont subordonnées dans l'exercice de la Providence , c'est l'intérêt du tout. Dieu y a magnifiquement pourvû dans l'ordre merveilleux qu'il a établi dès le commencement du monde. Mais ce cours de la nature , seroit-il si fixe , si déterminé , si invariable , que Dieu n'intervint jamais dans aucune occasion d'une manière particulière ? Seroit-il possible que par ces règles fixes , il eut pû pourvoir aux divers intérêts & aux divers besoins des êtres intelligens & libres , en faveur desquels il a créé tout le monde visible ? Si divers événemens heureux peuvent être amenés , si un grand nombre de malheurs peuvent être prévenus , en dirigeant d'une façon particulière la matière , qui ne sauroit d'elle même changer la ligne de sa direction , seroit-il conforme à la bonté de Dieu de supposer , que , dans la seule vue d'agir d'une manière simple & uniforme , il veuille rendre le genre humain , ou du moins

une partie du genre humain malheureux , sans aucune nécessité. Ce grand Etre qui peut régler la matière de façon que les voyes ne soient pas connues par les foibles mortels , ne s'écarteroit-il jamais de la route commune de sa Providence pour éloigner un grand mal , ou pour procurer un bien considérable ? N'envoyeroit-il jamais les vents pour chasser cette grêle qui menace les terres fertiles de ses enfans , & la faire tomber sur les mers & sur les déserts. Ne donneroit-il pas de l'efficace aux remèdes qu'on employe pour le rétablissement de la santé de cet homme si utile à la société ?

J'avoué que Dieu ne s'écarte jamais du cours ordinaire de la nature , tandis qu'il peut suffire à ses fins. J'avoué encore qu'il n'intervient jamais particulièrement pour épargner un mal ou pour procurer un bien à quelque individu , lorsque cela seroit contraire aux intérêts universels des créatures. J'avoué enfin qu'il ne nous appartient pas toujours de décider que Dieu ait agi en tel ou tel cas par une Providence particulière , & que pour en être assuré , il faut que nous y remarquions un concours si rare de circonstances , & en même tems un but si important , que nous ne puissions nous empêcher d'y re-

connoître la main de Dieu. Mais qui peut douter que la nature même de cet Univers composé d'êtres matériels , les désordres que les créatures intelligentes y introduisent par l'abus de leurs facultés, ne demandent de la part de nôtre Père qui voit tout, des soins & des attentions particulières ? N'a-t-il pas donné des preuves de cette vigilance dans toute sa conduite envers les hommes, depuis le commencement du monde jusqu'à présent ? Ne la montre-t-il pas dans la destinée & les révolutions des peuples, & dans le sort de divers particuliers, dans les malheurs dont il punit les uns, & dans la protection signalée qu'il accorde aux autres ?

Ces meurtriers, par exemple, échappés à la justice humaine qui périssent par quelque mort tragique, ces hommes injustes qui voyent leurs biens enlevés par d'autres oppresseurs, cette malédiction qui entre ordinairement dans la maison du larron & du parjure, ces crimes secrets qui percent les nuages de la nuit ou du tems par quelque accident fortuit, ces horribles trames découvertes & punies avant l'exécution, tant d'événemens singuliers que nous voyons si souvent, ne doivent-ils pas être envisagés

comme autant de dispensations particulières de la Providence ?

Ces succès que nous avons obtenu dans nos entreprises nonobstant nos imprudences, ce peu de proportion que nous remarquons si souvent entre les moyens que nous employons & les effets qui en résultent, ces frayeurs secrètes que nous avons si souvent ressenties pour nous détourner du mal, ces suggestions intérieures pour nous porter au bien, le succès qu'ont eu nos prières, quand nous avons invoqué l'Etre Suprême avec foi & avec zèle, toutes ces choses ne sont-elles pas autant de marques distinguées qu'il nous a donné de son attention à nos intérêts ? Il n'y a personne qui en suivant l'histoire de sa vie, ne puisse se convaincre des bontés particulières de Dieu à son égard, qui doivent le pénétrer d'une vive reconnoissance.

Que les idées que la raison nous donne de Dieu sont grandes & magnifiques ? Cette terre que nous habitons paroît vaste à nos yeux, cependant elle n'est qu'une bien petite Province de l'Empire de Dieu. Ce n'est qu'une petite pièce de la vaste machine de l'Univers. Quelle ne doit pas être la Majesté de cet Etre qui a mis chaque roue en mouvement, qui a dé-

terminé les espaces immenses dans lesquels ces vastes globes se meuvent librement les uns à l'entour des autres ? C'est sa puissance qui remue ces grandes masses , & qui commande aux Planettes de rouler dans leurs orbites. C'est sa sagesse qui ajuste cette étonnante variété de mouvemens , sans la moindre confusion. C'est sa bonté qui a enrichi l'Univers d'une si grande profusion de biens , qui l'a embelli avec tant d'ordre & d'harmonie , qui l'a décoré avec tant de magnificence & de grandeur.

Cependant , cette terre , tous ces mondes qui roulent au dessus de nos têtes , & bien au-delà de ce que nos yeux , de ce que les télescopes , de ce que l'imagination peut s'étendre , tout cela n'est devant lui , pour m'exprimer avec un Prophète , *que comme une goutte qui distille d'un seau , & comme la menue poussière qui s'attache à une balance. Il jette ça & là les Isles comme de la poudre (a).*

Dans un petit coin de ce vaste Univers est un globe environné d'une infinité d'autres dont la plupart lui sont de beaucoup supérieurs ; à la distance de ces globes , il ne paroît qu'un point , ou plutôt il est invisible. C'est ce globe que

nous habitons , c'est sur ce globe que nous nous promenons , que nous formons nos entreprises & nos projets. Qu'est - ce donc que cette terre ? Et sur cette terre , que suis - je moi , petit individu du genre humain ? J'occupe un petit coin de cette demeure destinée à l'habitation des hommes , je me trouve renfermé dans une petite maison , je ne suis connu que d'un petit nombre de voisins , & à moins que je ne me distingue par quelque endroit du reste des hommes , mon nom a beaucoup de peine de pénétrer à quelques lieues de ma résidence. Voilà mon état , voilà l'état de chaque homme par rapport à l'Univers , voilà la place qu'il occupe.

Nous nous perdons dans ce nombre prodigieux d'êtres qui nous environnent , mais bientôt nous nous retrouvons , parce que nous sommes tous , chacun en particulier , les objets de la bonté de Dieu. Si la considération de nôtre bassesse , de nôtre petitesse nous fait rentrer dans la poussière , la pensée que ce grand Dieu qui a manifesté si magnifiquement sa puissance dans la création de ce vaste Univers , que ce grand Dieu veille sur nous , qu'il nous soutient , qu'il nous protège , cette pensée , le sentiment de

ses faveurs , nous relève & nous donne les plus grandes idées de l'excellence de nôtre nature. Dieu pense à moi , je suis l'objet de son amour & de ses soins. Voilà ce qui constitue l'excellence de l'homme. Voilà ce qui établit sa supériorité au-dessus de tous ces vastes corps dont la grandeur semble l'anéantir.

Ainsi , parmi tant d'ouvrages excellens , superbes , magnifiques que Dieu a formés , l'homme tient une place considérable , parce qu'il est l'objet des bontés de son Créateur. Il fait à la vérité peu de figure dans l'Univers , mais c'est précisément cette petitesse apparente qui relève les bontés de Dieu , & qui par conséquent doit ranimer nôtre reconnoissance. Je suppose un grand Prince qui exerce son empire sur de vastes Etats , qui les gouverne tous avec sagesse , avec justice & avec bonté. Il trouve à propos de répandre ses faveurs d'une manière plus particulière sur un homme qui réside dans un petit coin de son Royaume , & qui jusques-là a toujours vécu ignoré. Il le tire de la foule , il le comble de biens. Quelle ne sera pas la reconnoissance de ce sujet si privilégié ? Quelle vivacité de sentimens n'éprouvera-t-il pas ? Avec quel empressement ne tâchera-t-il pas de les témoigner ? Dieu est ce Prince , nous sommes ce sujet favorisé.

Il a créé une infinité de mondes dans la formation & dans le gouvernement desquels il a manifesté avec éclat toutes les augustes perfections. Il règne sur tous les ouvrages magnifiques. Nous ne connoissons pas la manière dont il les gouverne, nous ne savons que ce qu'il fait à l'égard de ce monde que nous habitons. Il verse sur nous les biens les plus précieux. Chaque instant de notre vie est marqué par quelqu'une de ses faveurs. Il sembleroit par la magnificence & l'abondance des bénédictions qu'il répand autour de nous, nonobstant notre petitesse, qu'il oublie les autres ouvrages, si nous ne connoissions pas l'étendue de sa puissance & de sa bonté. A ces réflexions le cœur s'embrase, la reconnoissance le pénètre, on est incapable de l'exprimer, & si l'on rompt ce silence d'admiration, ce ne peut être que pour s'écrier dans les transports de la plus vive gratitude avec le Roi Prophète ;

*Grand Dieu ! quand je regarde tes Cieux,
l'ouvrage de tes doigts, la Lune & les étoiles
que tu as arrangées, je dis ; qu'est-ce
que de l'homme que tu te souviennes de lui,
& du fils de l'homme que tu le visites (a) ?*

(a) Ps. VIII. 4, 5.

À Lausanne, chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

ARISTIDE OU LE CITOYEN.

LI. DISCOURS.

du 13. Juin 1767.

Ad nullum confurgit opus, cum corpore languet.

CORN. GAL.

Il ne peut se mettre au travail, & il tombe dans
la langueur.

QUe l'homme dans l'état de pure nature, après avoir satisfait aux besoins qui le pressent, & pourvû à ceux qu'il prévoit, se repose entre les bras de l'oisiveté; que le Sauvage au retour d'une chasse heureuse, qui peut suffire à son entretien & celui de sa famille pendant plusieurs jours, demeure accroupi dans l'inaction à la porte de sa cabane durant une partie de la journée, il n'y a rien là qui doive étonner. Sans inquiétude sur l'avenir, sans autres desirs que ceux que lui inspirent des besoins aussi bornés qu'aisés à satisfaire, ne connoissant qu'un

Tome II.

A a

petit nombre d'objets , n'en imaginant point d'autres , renfermé dans un cercle d'idées infiniment étroit , assujetti à un petit nombre de relations , affranchi de cette foule de devoirs qu'une sociabilité plus étendue entraîne à sa suite , on ne sauroit lui faire un crime de son indolence & de son désœuvrement.

Mais que l'homme civilisé , sujet par conséquent à tous les besoins de l'orgueil , de la cupidité , de la sensualité & de l'opinion , en proie à mille désirs excités par tout ce qu'il apperçoit autour de lui , remué par une infinité d'objets , éclairé par l'expérience , aidé de l'industrie , ayant sous sa main , mille moyens de s'occuper utilement pour lui-même & pour ses semblables , & d'augmenter son bonheur réel ou imaginaire , qu'un tel homme puisse vivre dans l'inutilité , c'est ce qu'on auroit peine à comprendre , si l'expérience n'en fournissoit trop souvent la preuve.

L'étonnement ne peut qu'augmenter , si on considère , que c'est précisément dans l'ordre de personnes qui ont en même tems le plus de besoins ou de désirs à satisfaire , qu'on rencontre le plus d'oisifs. Au moins est-il certain , que l'oi-

l'oisiveté ne paroît rigoureusement interdite qu'à cette classe d'hommes , que leur naissance ou leur situation réduit à se contenter du simple nécessaire , tandis qu'on la pardonne à ceux qui , par leur état ou leur fortune , ne semblent être faits que pour jouir des fruits du travail d'autrui. Ainsi la souffrance & les privations seroient le partage de la classe utile & agissante , & la classe oisive & inutile seroit la classe jouissante. Etrange & injuste distribution ! L'oisiveté seroit-elle donc un titre de noblesse ou d'opulence ? Si c'est un préjugé reçu , c'est au Philosophe à en faire sentir l'absurdité ; si ce n'est qu'un abus toléré , c'est au Citoyen à le combattre.

L'oisiveté est en général l'habitude du désœuvrement , ou la disposition constante à ne s'occuper que de bagatelles. *L'homme oisif ne fait rien , ou ne fait pas ce qu'il doit.* Cette définition dont je ne pense pas qu'on me conteste la justesse , suffit presque seule , pour démontrer que l'oisiveté à laquelle s'abandonnent sans scrupule tant de gens , qui d'ailleurs se piquent d'avoir des sentimens délicats d'honneur & de vertu , est réellement un vice très condamnable par

sa nature , dangereux , pernicieux même dans ses suites & dans ses effets. J'avoué cependant , que cette démonstration n'est pas tellement évidente par elle-même , qu'on puisse la saisir du premier coup d'œil , sans aucun effort d'attention & de raisonnement. Le sujet que je traite a bien droit de me faire craindre , que cet effort ne paroisse trop pénible à des gens pour qui , penser un quart d'heure de suite est un travail ; eh bien ! je m'en charge pour eux de ce travail , il n'est pas difficile ; il se réduit uniquement à quelques considérations très simples , sur la nature de l'homme , & sur celle de la société.

¶ La Nature , ou pour parler avec plus de précision , le Créateur a destiné l'homme au travail ; tout l'indique si clairement , que l'on ne sauroit en douter. La structure de son corps , les différentes parties dont il est composé , l'harmonie de ces parties , si nécessaire à l'existence du tout , & qui ne sauroit subsister dans un état perpétuel de repos & d'inaction ; le développement , la force , le libre usage de ses membres nécessairement dépendans de l'exercice , sont autant de preuves de la destination de

l'homme au travail. Que si nous le considérons sous un autre point de vue ; si nous portons un moment nos regards sur les besoins auxquels il est assujéti ; sur les desirs qui l'agitent ; sur les passions qui le meuvent , sur les facultés intellectuelles & morales dont il est orné ; que devons - nous en conclurre nécessairement ? Que l'homme est un être formé pour l'action. Que fut - il seul , isolé , sans aucune relation extérieure , il ne sauroit non plus subsister sans exercice que sans alimens.

Mais il n'est pas seul , il vit en société avec ses semblables ; cette société lui est absolument nécessaire. Incapable de fournir par lui - même à tous ses besoins , de se garantir de mille dangers qui l'assiégent , qui le menacent , qui l'attaquent tous les jours , il ne peut à aucun égard se passer du secours des autres. Il se le procure par la société ; mais en y entrant , il s'engage de son côté à lui rendre en partie ce qu'il en recevra ; à contribuer de sa part selon son pouvoir & ses facultés au bien de tous. C'est un contract dont les engagements sont réciproques , un échange mutuel de soins , d'offices , de secours , auxquels aucun des

contractans n'a droit de se soustraire , tant qu'il prétend participer aux avantages qui en résultent. L'oisiveté d'un seul des membres de la société , est donc de sa part , une infraction manifeste du contract ; celle de tous , ou du plus grand nombre en seroit la dissolution ; par conséquent , l'oisiveté est directement contraire , & au but de la Nature & au vœu de la société.

Je pourrois m'arrêter ici & conclurre qu'elle est donc un vice très pernicieux ; mais cette conclusion quelque juste qu'elle fut , ne feroit peut-être pas encore l'effet que je voudrois produire. Le but de la Nature , l'intérêt de la société , sont des objets que chaque individu trouve un peu trop éloignés pour en être frappé comme il convient. L'amour propre resserre étrangement nos vues , & les concentre presque toutes sur nous-mêmes. Tâchons donc de le mettre ici du côté de la raison & du devoir , en montrant que l'oisiveté est directement contraire à ses vrais intérêts , qu'elle oppose des obstacles presque invincibles au bonheur de tout homme qui s'y livre.

Un être raisonnable , un agent moral qui ne peut pas se cacher , qu'il agit d'une

manière directement contraire à sa nature & à sa destination , ne sauroit ni s'estimer , ni être content de lui-même. Or il n'est point de vrai bonheur sans ces précieux sentimens. Je fais bien que l'on peut s'étourdir pendant quelque tems , prendre l'illusion pour la réalité , se croire heureux sans l'être effectivement. C'est un beau songe dont l'erreur flatte , auquel on se livre avec complaisance ; mais un fâcheux réveil le termine , l'interrompt au moins malgré qu'on en ait ; l'importune vérité dissipe les ombres dont on se couvroit , elle nous force à ouvrir les yeux à sa lumière , & à nous voir tels que nous sommes. Cette vue peut-elle ne pas porter la confusion & la douleur dans une ame , dont une léthargique indolence , n'a pas absolument éteint toutes les facultés ? C'est le remords que vous venez de peindre , dira peut-être quelcun , il est la première peine du crime , nous ne l'ignorons pas ; mais doit-il être aussi le partage & la suite d'une foiblesse ? Je ne fais , si l'on peut appeller foiblesse , une habitude directement contraire aux vues de la nature , à l'intérêt de la société , & à la destination de l'homme. Ce que

je fais , c'est qu'une vie oisive , loin de nous mettre à couvert de ces retours pénibles sur nous - mêmes , nous y expose encore davantage , les rend plus pénibles encore , qu'une vie toute employée à la poursuite illégitime des objets de nos passions. Nôtre ame est essentiellement active , un repos non interrompu est nécessairement pour elle un état de contrainte & de gêne , qui la jette dans un abattement & une langueur , moins suportable peut - être que la douleur. Fatiguée de cet accablement dont elle voit la cause dans l'inactivité à laquelle elle s'est condamnée , elle tente d'en sortir , mais elle a trop perdu de sa force & de son énergie ; elle épuise ce qu'il lui en reste à vouloir , elle n'en trouve plus pour agir. Ce nouveau combat l'affoiblit encore , la rejette dans la langueur , & ne lui laisse que le sentiment & l'effroi , j'ai presque dit le désespoir de sa faiblesse. C'est dans ce cas que la raison perd son empire , & qu'il est presque vrai de dire , que

Déchirer un cœur qui l'appelle à son aide ,
Est tout l'effet qu'elle produit.

L'homme vicieux s'égare sans - doute ,

& dans le choix des objets dans lesquels il place sa gloire & son bonheur, & dans les moyens qu'il employe pour parvenir à leur possession. Il trouble violemment l'ordre de la société, j'en conviens, il est donc très condamnable; la Loi s'arme très justement contre lui, je n'ai garde de le nier. Mais qu'on me permette de l'avouer ingénûment, il me paroît à quelques égards moins malheureux que l'homme oisif. Le but qu'il se propose, les moyens par lesquels il tâche d'y parvenir, les projets qu'il forme sont mauvais, mais ils l'occupent, ils le tiennent en action, ils exercent toutes ses facultés. Son ame puissamment remuée par des passions vives, & par le désir de les satisfaire, n'éprouve ni cette langueur, ni ce vuide affreux, dont l'oisiveté nous rend la proie & la victime. Et si des revers salutaires, l'expérience, la réflexion, quelques circonstances heureuses, le dégoût même, qui naît si souvent de la possession des objets qu'on a recherchés avec le plus d'ardeur, lui font ouvrir les yeux sur le danger & l'immoralité de sa conduite, & sentir la nécessité d'en changer, il y travaillera avec moins de peine

& plus de succès ; il lui en coutera sans doute des efforts , il aura des combats à effuyer , mais ils lui seront moins pénibles , par cela même qu'il est accoutumé à agir. Il n'aura qu'à offrir d'autres objets à son activité. Les difficultés , loin de le rebuter , l'animeront peut-être à faire de généreux efforts ; il mettra d'abord la main à l'œuvre , il profitera de tous les moyens , de tous les secours qui pourront lui faire vaincre les obstacles qu'il rencontrera. Le paresseux au contraire , incapable d'aucun effort , se consume en vains projets , il renvoie tout au lendemain ; la moindre difficulté l'effraye , il se l'exagère à lui-même ; il se forge des monstres , non pour les combattre , mais pour avoir un prétexte de rester dans sa position actuelle. *Le grand lion est au chemin , dit-il , le lion est par les rues ;* & il se rendort dans le sein de l'indolence. L'Histoire fournit cent exemples de vicieux revenus à la vertu , je ne fais si l'on en pourroit citer un seul , d'un homme qui ait passé de l'oisiveté , à une vie active & laborieuse ; & dans le fonds , cela n'est guères possible ; ce passage est au moins très difficile , il présente une distance immense

à franchir , il suppose des réflexions & des efforts , dont il s'est rendu à peu près incapable.

Je suppose même que par quelque heureuse révolution , le courage pût renaître dans l'ame d'un désœuvré , qu'il se résolût à abjurer son oisiveté , qu'il formât le généreux dessein de se donner au travail ; il auroit encore à combattre sa propre incapacité , fruit amer de l'inaction où il a vécu. Arrêté par ce nouvel obstacle , au lieu de chercher à le vaincre pendant qu'il en est encore tems , il s'en prendra aux circonstances malheureuses où il s'est trouvé , il accusera la nature qui lui a refusé des talens , il rejettera la faute sur des parens qui ont négligé de cultiver ceux qu'elle lui avoit départi , en un mot , il trouvera des excuses , & il finira par se replonger pour jamais dans l'oisiveté , gémissant , mais trop tard , de se voir atteint d'un mal incurable.

Livres reçus depuis peu ,

- Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique par M. Formey ,
12. 2. vol. *Amst.* 1763. L 3 .. 10.
- Abrégé Chronologique de l'Histoire Universelle, par
Mr. de la Croze , avec des remarques de Mr.
Formey, 12. *ibid.* 1767. L 1 .. 5.
- Atlas Géographique & Militaire de la France, en
2. Part. fol. *Paris* 1751. L 24 ...
- Avis au Peuple sur sa santé, par Mr. Tissot, 12.
2. vol. 1767. L 2 ...
- Cuisinier Instruit, 12. 2. vol. *Paris* 1758. L 4 ...
- Dialogues des Animaux, ou le bonheur, 12. *Berlin*
1763. L .. 15.
- Dictionnaire Géographique Portatif de la France ,
8. 4. vol. fig. *Paris* 1765. L 10 ..
- Dictionnaire Lyrique Portatif, ou Choix des plus
jolies Ariettes disposées pour la voix & les Instru-
mens, avec les paroles françoises & la Musique :
tout gravé en taille douce, 8. 2. vol. *Paris* 1766.
encartonnés, L 15 ..
- Essay sur le bonheur, 8. *Amsterd.* 1759. L 1 .. 5.
- Essay sur les Erreurs & les superstitions, 12. 1765.
L 1 .. 10.
- Histoire Abrégée de la Philosophie, par Mr. For-
mey, 12. *Amsterd.* 1760. L 1 .. 10.
- Histoire de Kamtschatka, des Isles Kurilski & des
Contrées voisines, 12. 2. vol. avec des Cartes ,
1767. L 3 .. 10.
- Lettres d'Adelaïde, Comtesse de Sancerre, 8. 2.
part. 1767. L 1 .. 10.
- Lettres de Mad. du Montier, 8. augmentée d'un vo-
lume, qui se vend séparément, à L 1 .. 10. le vol.
- Mémoires de Miss Moll Flanders, traduits de l'An-
glois, 8. *Amsterd.* 1761. L 1 .. 10.
- Oeuvres de Virgile, par des Fontaines, 12. 2. vol.
Hollande 1765. L 3 ..
- Le Papillotage, 12. *ibid.* 1765. L .. 15.
- la Pétréade, Poème en X. chants du Chevalier de
Mainvilliers, 8. *Amsterd.* 1763. L 2 ..
- Repluma, Tragédie nouvelle, 8. L .. 8.

ARISTIDE O U LE CITOYEN.

LII. DISCOURS.

du 20. Juin 1767.

Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.

VOLT.

SI ce que j'ai dit sur l'oïiveté dans le Discours précédent n'est , à la rigueur , applicable qu'à ce vice porté à son plus haut point , on ne doit pas en conclurre qu'il soit peu nuisible ou peu dangereux , lorsqu'il n'a pas atteint ce degré. La seule possibilité d'y parvenir , doit faire sentir combien cette disposition est redoutable , quand elle ne le feroit pas par ses effets prochains & immédiats. Ils sont en si grand nombre , qu'on ne finiroit pas si on vouloit entreprendre de les exposer en détail. Bornons - nous à en indiquer quelques uns des plus frappans.

Je ne dirai pas avec le Proverbe , qu'elle est la mère de tous les vices , mais bien qu'elle nous expose & nous livre sans défense aux attaques de tous. Je l'ai déjà dit , l'homme ne peut pas être toujours sans rien faire ; il fera le mal , plutôt que de rester dans une inaction perpétuelle ; &

c'est ce que l'expérience ne prouve que trop. Les facultés de l'ame , comme les forces du corps , s'engourdissent , s'énervent & se perdent par le non usage ; leur exercice devient pénible & fatigant , tout ce qui l'exige porte avec soi l'idée de peine & de travail , est-il surprenant qu'on en soit effrayé ? Le goût moral s'émousse ; on perd jusqu'à l'idée de ces plaisirs purs & vrais , qu'une ame bien constituée trouve dans l'étude & la découverte de la vérité , dans la contemplation des ouvrages admirables de la nature , & de ceux de l'art , dans l'exercice même & dans la perfection de ses facultés. Le sentiment du bon & du beau s'affoiblit , & bientôt s'éteint entièrement. Qu'en doit-il naturellement résulter ? qu'on substitue de faux biens aux vrais , qu'on reçoit tout ce qui se présente sous l'apparat du plaisir ; qu'on se laisse entraîner à tous les objets qui le promettent , sans se donner la peine d'examiner s'ils peuvent en effet le procurer. Le goût phopique se déprave quelquefois , un faux appetit nous séduit , & nous fait dévorer avec avidité des mets pernicioeux , & rejeter avec obstination les alimens les plus convenables & les plus sains. C'est précisément ce qui arrive à l'ame fatiguée , affoiblie , flétrie par l'oisiveté & par l'en-

nui qu'elle ne manque jamais de produire.

L'ennui, maladie inexplicable & terrible, poison fatal qui nous consume lentement, mais sûrement, qui nous rend pénible le sentiment même de notre existence; l'homme actif & occupé ne le connoit pas, à peine le conçoit-il; mais l'oisif ne sauroit se soustraire à sa tyrannie. Quoiqu'il fasse pour lui échaper, ses efforts sont vains, l'ennui l'assiège continuellement, le poursuit, l'atteint, le saisit partout; c'est-ce dont nous voyons tous les jours la preuve dans les ressources même que, pour se débarrasser de son insupportable fardeau, l'oisiveté substituée à l'occupation. Jeux, spectacles, assemblées, amusemens de toute espèce, tout est mis en œuvre & toujours sans succès. Si quelqu'un me demandoit la preuve de cette assertion, je le soupçonnerois fort de n'avoir jamais vécu dans le monde, ou de n'avoir point observé ce qui s'y passe. Que voit-on en effet, qu'entend-on dans ces cercles brillans, rendés-vous de nos désœuvrés? Rien qui n'annonce le vuide & l'ennui de leur ame. On s'y voit sans plaisir, sans intérêt, on se cherche sans avoir rien à se dire, & uniquement parce qu'on craint d'être seul, & par le besoin que chacun en particulier a de se fuir soi-même. Des enfans pleins

des préjugés & des contes éfrayans qu'ils ont sucés avec le lait, redoutent l'obscurité de la nuit ; séparés ils tremblent, réunis ils se rassurent & se croient forts ; c'est à peu près l'image des gens du monde, si elle manque de justesse, c'est que les uns ont réellement moins de crainte, tant qu'ils restent ensemble, & que les autres n'ont pas moins d'ennui. Il se peint sur les visages, malgré les pénibles efforts qu'on fait pour le cacher, & pour tâcher de paroître gai. On parle pendant quelque tems sans rien dire, on rit sans plaisir & sans savoir pourquoi. Enfin, le moment désiré arrive ; on se met au jeu ; la cupidité, le désir du gain, une sorte de vanité y tiennent lieu d'esprit & de sentiment, on prend quelques mots vuides d'idées pour de la conversation ; &, après s'être si bien amusé, on rentre chez soi, avec tout le dégoût, tout l'ennui, toute la fatigue, dont on s'étoit flatté de se défaire dans la bonne compagnie.

Mais, je veux que la société & les amusemens qu'on y trouve, foyent une ressource assurée contre l'ennui, l'oisiveté qui le cause n'en fera pas moins redoutable, elle met nécessairement celui qui s'y livre, dans la plus étroite dépendance des autres. Il ne fait ni s'occuper, ni s'amuser.

par lui-même , la solitude l'effraye , les heures y coulent si lentement ! le tems y paroît si long ! le poids de son désœuvrement l'accable , il faut de toute nécessité qu'il trouve quelqu'un qui veuille bien l'en soulager ; & de là , pour le dire en passant , tous ces visiteurs importuns , dont mon Correspondant *atrabilaire* , se plaignoit si amèrement il y a quelque tems , dans le Discours XXVIII. *Ils vont porter par-tout l'ennui qui les dévore.*

Mais si , par un malheur inouï ; cet oisif ne trouve pas compagnie , si une partie sur laquelle il avoit compté , vient à lui manquer , & qu'il soit obligé de passer toute une journée chez lui , quel chagrin ! quelle sombre humeur vont le saisir ? N'est-ce donc pas là la plus avilissante , la plus triste dépendance ? Est-il une plus dure servitude ? Je n'ai pourtant pas tout dit , ce besoin d'autrui devient de jour en jour plus grand , plus pressant par l'habitude , & la dépendance plus étroite ; & c'est dans le moment où vous les sentez le plus vivement , que tout vous manque à la fois. Dans des revers de fortune , dans les maladies , l'infirmité ; dans la caducité de l'âge , dans *ces jours mauvais* , où , détrompé des vains amusemens du monde , on se dit , *je n'y prends plus de plaisir ; on ne*

trouve point de ressources en soi , on en cherche vainement au dehors ; ce monde , dont vous vous étiez rendus les esclaves , vous méprise , vous ne lui êtes bon à rien , il vous abandonne ; il vous fuit , si vous vous obstinez à le suivre ; il vous livre à vous-même , à vos tardifs & trop inutiles regrets. Tels sont les fruits amers & infaisibles de l'oïiveté.

Elle en produit d'autres encore , entre lesquels je mets au premier rang & sans crainte d'en être dédit , la ruine de la fanté. L'ame flétrie , anéantie en quelque sorte par l'inaction & l'ennui , communique essentiellement son état au corps ; l'économie animale se trouble , les ressorts de la machine se relâchent & s'affoiblissent , une langueur mortelle la mine sourdement & la détruit peu à peu. Je n'en veux d'autres preuves que toutes ces maladies chroniques , si peu connues de nos pères , & si communes parmi nous ; toutes ces affections vaporeuses , nerveuses , hypochondriques qui occupoient si peu les anciens Médecins , & donnent tant d'exercice à ceux d'aujourd'hui.

Je n'ai jusques ici considéré l'homme qu'en général ; que ne pourrois - je pas ajouter , si je l'examinois dans les relations particulières qui le lient à la société ?

Il n'en est aucune qui ne suppose & qui n'exige l'ordre, l'activité, le bon emploi du tems, & qui ne reclame hautement contre l'oisiveté. Règne-t-elle dans une famille, qu'y verrez-vous ? Une maison en désordre & en confusion ; des domestiques sans discipline, des enfans sans éducation, des biens follement dissipés. L'industrie, l'application, le travail les avoient acquis ; l'indolence, la négligence, l'inattention, l'oisiveté en un mot, les perd ou les laisse perdre ; c'est une vérité d'expérience, & dont nous n'avons par malheur que trop de preuves.

Quand je considère tout cela, je suis étonné, je l'avoue, que l'on se laisse aller si tranquillement, si généralement à l'oisiveté. Je le suis sur-tout de la voir régner dans un pays, où tout appelle ses habitans au travail, à l'industrie, à l'amour de l'ordre & de l'application. J'ai regretté ces institutions de quelques anciens gouvernemens, qui ne souffroient point de Citoyens oisifs, qui obligeoient chacun à rendre raison de son tems & de son loisir. Je voudrois qu'il fut possible de les faire revivre parmi nous, ce seroit sans contredit, la meilleure digue à opposer au torrent qui nous entraîne, peut-être la seule capable de l'arrêter. Il faudroit aussi revenir

à l'ancienne éducation ; elle étoit mâle , vigoureuse , & très propre à former des hommes & des Citoyens. Il semble que celle d'aujourd'hui , toute molle & efféminée , n'ait pour but que de nous rendre incapables de travail & d'application. Je voudrois sur-tout en attendant une révolution plus à désirer peut-être qu'à espérer , que chacun se servit de censeur à soi-même. Cela n'est pas aussi difficile qu'on pourroit le penser. Il n'est pas impossible de le convaincre , que le repos n'est doux qu'autant qu'on s'y est préparé par la fatigue , que le délassément suppose le travail , sans quoi c'est une contradiction dans les termes. Il n'est pas besoin de se représenter les dangers & les mauvais effets de l'oïveté. La voir telle qu'elle est en elle-même & dans ses suites , seroit peut-être un assez bon moyen de s'en guérir. J'entends quelquefois des gens se plaindre de leur désœuvrement , & tâcher de se justifier en disant *qu'ils n'ont rien à faire* ; Eh bien ! je vais leur indiquer une occupation. Qu'ils prennent pendant un mois , pendant une semaine , un quart d'heure par jour ; qu'ils tâchent de se rapeller ce qu'ils ont fait dans la journée , & qu'ils l'écrivent , l'ouvrage ne sera ni long , ni pénible ; il leur préparera une lecture pour quelque moment d'ennui , & si cette lecture ne les amuse pas , elle leur apprendra au moins , combien doit être insipide toute une vie passée dans le néant de l'oïveté ou de la frivolité. Je voudrois enfin , & ce conseil-ci est aussi sérieux qu'important , je voudrois qu'on pensât quelquefois à ce grand jour , où l'on devra rendre compte de l'usage qu'on aura fait de sa vie , du tems , des talens , des facultés qu'on aura eu en partage. Qu'on se demande quelquefois ce qu'on pourra répondre à cette question redoutable ; *Qu'as-tu fait ? Rends compte de ton administration* , & je m'assure qu'on regardera la perte du tems , comme la plus dangereuse & la plus irréparable de toutes.

A Lausanne, chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

